



MARSEILLE 2009

**XXIII<sup>E</sup> CONGRÈS  
EWC-FAEE  
& FORUM  
MARE NOSTRUM V**



# MARE NOSTRUM V

Forum organisé à Marseille les 19 et 20 juin 2009 par la Société des Gens de Lettres (SGDL) en collaboration avec la Fédération des Associations Européennes d'Ecrivains (FAEE /EWC) et le soutien de la Commission Européenne Education et Culture, du CnL (Centre national du Livre) et de la SOFIA (Société Française des Intérêts des auteurs de l'écrit).

Créé par la FAEE /EWC, Mare Nostrum est un forum européen conçu pour favoriser le dialogue entre les cultures du bassin méditerranéen et le reste de l'Europe. Les précédentes sessions ont eu lieu à Delphes (1999), Barcelone (2001), Chypre (2004), Triste (2007).

Marseille est historiquement un symbole du croisement des cultures, la ville et sa région ayant été le socle fondateur de l'Europe culturelle. Mare Nostrum V explore les thèmes croisés de la littérature et de la Méditerranée, étendus aux rivages africains jusqu'au Moyen-Orient.

La FAEE /EWC est une fédération d'associations professionnelles d'auteurs, créée pour favoriser les coopérations culturelles et littéraires transeuropéennes. Elle comprend 60 organisations composées d'auteurs et de traducteurs, dont la Société des Gens de Lettres, à travers 34 pays européens et plus de 100 000 membres. [www.europeanwriters.eu](http://www.europeanwriters.eu)

La SGDL est une association reconnue d'utilité publique, créée en 1838 par des écrivains célèbres dont Balzac, Hugo et Dumas. Sa mission principale est la défense du droit d'auteur, droit moral et patrimonial et du statut des auteurs de l'écrit (romanciers, poètes, nouvellistes, traducteurs...). [www.sgdl.org](http://www.sgdl.org)





# SOMMAIRE

<b>Introduction</b> John Erik Forslund, président de l'EWC (European Writers' Council) Alain Absire, président de la SGDL	6
<b>Multilinguisme, inter culturalisme : la vision Européenne</b> Diego Marani, DG Education et culture de la Commission Européenne	10
<b>La traduction, langue de l'Europe</b> Gabriela Adamesteanu, écrivain et traductrice	16
<b>Les enjeux culturels de la traduction dans le bassin méditerranéen</b> Table ronde avec : Ali Benmakhlouf, Khaled Osman, Hanneke van der Heijden, Martin Lexell Modération : Martin de Haan, traducteur, président du CEATL	24
<b>Un pèlerinage méditerranéen, des brouillards de Champagne aux rivages de Malte,</b> Daniel Rondeau, écrivain, ambassadeur de France à Malte.	46
<b>Le roman policier sous influence géographique</b> Table ronde avec : Jason Goodwin, Dominique Manotti, Loriano Macchiavelli, Mine Kirikkanat, Modération : Gérard Meudal, journaliste.	60

<b>L'exil, un nouveau statut ?</b>	76
Table ronde avec : Fouad Laroui, Jamal Mahjoub, Hoda Barakat. Modération : Pascal Jourdana	
<b>Comment être à la fois écrivain japonais, algérien et franco-congolais ?</b>	90
Alain Mabanckou, écrivain, professeur de littérature francophone Université UCLA, Los Angeles.	
<b>Clôture du forum,</b>	100
Alain Absire et John Erik Forslund	
<b>Notices biographiques des intervenants</b>	104

Traduction anglaise : Damien Mac Donald  
Traduction française des textes anglais de  
Hanneke van der Heijden et Martin Lexell : Lazare Bitoun

# INTRODUCTION

John Erik Forslund,  
président de l'EWC (European Writers' Council)

Alain Absire,  
président de la SGDL

Chers compatriotes du pays de la littérature,

C'est un plaisir pour moi d'inaugurer, en tant que président de la Fédération des Associations Europeennes d'Écrivains/The European Writers' Council, avec Alain Absire, président de La Société des Gens de Lettres, le forum Mare Nostrum consacré notamment aux questions de la traduction littéraire dans le bassin méditerranéen.

Originaire d'un petit pays du Nord, je sais d'expérience l'impérative nécessité de la traduction, qui permet de découvrir d'autres milieux littéraires, d'autres modes de pensée, mais également de mieux faire connaître mon pays, ma langue, ma culture. La traduction permet aussi de mieux me connaître moi, citoyen d'une société dont la structure, les normes, les méthodes sont différentes de celles de la société française.

Un livre comme *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, publié en 1830, existe depuis longtemps en une très bonne traduction suédoise. Quelle serait notre héritage littéraire commun si ce véritable chef d'œuvre, à la fois classique et contemporain, n'avait pas été traduit en suédois ?

Mais, hormis l'importance culturelle de la traduction, favorisant le pluralisme d'expressions littéraires, il existe de nombreux arguments en sa faveur (et je vais continuer en anglais).

Tout d'abord j'insisterais de nouveau sur la contribution de la traduction à un dialogue et une compréhension interculturelle. La traduction est un outil indispensable pour construire des passerelles entre les différentes régions du monde et de l'Europe en particulier. Il y a eu, en avril dernier, une Commission Européenne à Bruxelles sur les enjeux de la traduction littéraire. Une des conclusions de cette commission fut de souligner que la traduction littéraire était un élément crucial pour le développement de la culture

européenne et que la Communauté devait explorer toutes les possibilités pour soutenir au mieux cette profession.

Ensuite, je tiens à rappeler que le travail des traducteurs littéraires est en soi créateur d'emploi au sein de la chaîne du livre : cela crée de nouvelles publications, génère de nouveaux droits d'auteurs, du travail pour les éditeurs, les fabricants de papier, les libraires, etc. Sans faire partie, au sens étroit du terme, des industries culturelles, la traduction littéraire est néanmoins un composant vital de la stratégie de l'Union Européenne.

Ainsi je vous souhaite à tous un bon forum Mare Nostrum !

Merci.

John Erik Forslund

C'est non sans émotion, que je vous souhaite une très amicale et très confraternelle bienvenue.

Mare Nostrum V symbolise la rencontre des langues, des formes et des espaces littéraires, la conjonction de l'écriture et de l'action. Ainsi, nous donnerons la parole à Gabriela Adamesteanu, Diego Marani, Daniel Rondeau et Alain Mabankou. Nous tenterons également d'éclaircir les enjeux culturels de la traduction dans le bassin méditerranéen, de cerner les influences géographiques du roman policier et de réfléchir à un nouveau statut de l'écrivain en exil.

Demain soir nous voyagerons à travers les siècles et les rivages méditerranéens grâce au spectacle musical conçu par l'écrivain Yann Apperry et le musicien Claude Barthélemy.

D'autre part, je tiens à saluer la présence parmi nous de Jean Sarzana qui, dès Mare Nostrum IV en octobre 2007, a lancé l'idée de ce forum à Marseille. J'ai également une pensée particulière pour Cristina Campodonico et Evelyn Prawidlo, de la Société des Gens de Lettres, qui ont mis en œuvre ce projet avec enthousiasme. Enfin, j'adresse un vif remerciement à la Direction générale Éducation et Culture de la Commission européenne et en particulier à Diego Marani, à la Sofia (SOCIété Française des Intérêts des Auteurs de l'écrit) et au Centre national du Livre, dont le soutien était indispensable à la programmation et à l'organisation de cette rencontre.

Bon Mare Nostrum à tous !

Alain Absire







# **MULTILINGUISME, INTER CULTURALISME: LA VISION EUROPÉENNE**

Diego Marani

Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi d'abord de vous remercier de m'avoir invité à votre symposium Mare Nostrum, consacré au dialogue entre les cultures de la Méditerranée.

Pour la Commission européenne le dialogue entre les cultures est un élément central de la construction européenne. Lorsque les langues se parlent, il devient possible de développer une conscience commune, un sentiment d'appartenance qui nous permet de préserver nos racines et notre héritage en nous enrichissant en même temps de la connaissance et du partage de celui des autres.

Ce processus de dialogue ne s'est jamais interrompu dans notre continent. Il nous a donné dans les siècles la richesse culturelle que nous connaissons. Il a permis la circulation des idées, le développement des arts et l'innovation technologique.

C'est surtout dans le domaine littéraire que cette communication permanente entre nos langues a produit ses effets les plus profonds. Comme vous le dites dans votre publication, l'amour de la création littéraire, romanesque et poétique sont un facteur de tolérance et d'union.

Car quand on raconte des histoires on touche le plus profond de notre âme. On transmet des messages qui sont universels. C'est l'Europe qui a inventé le roman et par cette invention a mis l'homme au centre de son histoire. C'est en fait l'Europe qui a inventé l'histoire même, et donné à l'homme un passé et un avenir. Lorsque l'homme de la Renaissance a découvert la perspective dans la peinture, il a en même temps pris possession de son espace et est devenu l'acteur de son existence. L'homme a appris à bâtir son monde. Des palais, des églises, mais aussi des histoires. Si nous avons toujours été des bâtisseurs, c'est parce que nous croyons en l'homme et en sa force de création.

La création littéraire a donc la puissance de créer des mondes et donne à l'homme une sortie de secours à la finitude de sa vie. Finalement, rien n'est plus vrai et plus durable que les livres. Les hommes passent, les histoires qu'ils écrivent par contre restent.

Proust a écrit que le roman est « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, par conséquent la seule vie vécue. »

Raconter une histoire est toujours un dialogue entre celui qui raconte et celui qui écoute. Les contes de nos grands-parents étaient une manière de rester en communication avec eux, de maintenir les contacts entre une génération et l'autre.

De la même manière, lorsque nous lisons un livre venu d'ailleurs nous entrons en dialogue avec cet autre monde que nous ne connaissons pas.

Dans mon expérience personnelle, j'ai l'impression de connaître un peu plus les Finnois du fait que j'ai lu leur poème épique, le Kalevala. Une grande partie de ce conte mythique est difficilement compréhensible pour un étranger. La langue est archaïque, la traduction de la poésie est toujours approximative. Mais la voix d'un peuple tout entier est là, dans ces mots hermétiques et mystérieux. Comment ne pas résister à se plonger dans cet autre monde, à saisir cette opportunité que la lecture nous donne de vivre une autre vie ?

Pour que deux cultures se parlent, la traduction est indispensable. En Europe nous en avons l'habitude. Nos langues se sont toujours traduites, encore plus, contaminées. D'ailleurs, chez nous la notion même de l'acte de raconter, du roman est strictement liée à la traduction. Ce n'est pas par hasard que « romancier » signifiait autrefois « traduire du Latin en français ».

Pour l'Europe donc raconter c'est traduire. Les idées qui passent d'une langue à l'autre par le biais de la traduction changent les esprits, transforment les sociétés. C'est aussi pour cela qu'on peut dire que la traduction est toujours porteuse d'innovation. Elle provoque une réaction en chaîne. Chaque culture élabore d'une manière différente un texte. Chaque culture lui apporte sa lecture, sa vision. A la fin du processus, le texte même a été transformé, et son auteur aussi. C'est de ce brassage que vient notre force culturelle, la vitalité et l'originalité de la société européenne.

La Commission européenne ne peut donc que mettre la traduction au centre de sa politique pour le multilinguisme.

Nous avons organisé le 20 avril 2009 à Bruxelles une grande conférence sur la traduction littéraire et la culture qui a permis aux professionnels du secteur de se réunir et d'échanger leurs idées. Traducteurs, écrivains, académiciens, critiques littéraires mais aussi producteurs de théâtre et de cinéma ont fait un état des lieux de la traduction littéraire et exploré ses perspectives futures. Plusieurs idées sont déjà sur la table pour mettre en valeur la profession, pour sensibiliser le public sur son importance et pour donner au traducteur la dignité qu'il mérite dans la chaîne de production d'une œuvre. La Commission européenne est maintenant en train d'élaborer ses nouveaux programmes pour les décennies à venir. Dans ce but, les éléments émergés au cours de la conférence du 20 avril seront pris en compte.

Déjà aujourd'hui la Commission européenne soutient la traduction littéraire de plusieurs manières.

Le Programme Culture (2007-2013) fournit un soutien à la traduction littéraire d'une langue européenne vers une autre langue européenne (y compris le Latin et le Grec ancien). Cette action a le but de promouvoir la connaissance réciproque de la littérature et de l'héritage culturel entre pays européens. Elle fait partie de notre stratégie pour le multilinguisme et le dialogue interculturel.

Le Programme cherche aussi d'encourager la traduction d'œuvres des pays qui ont adhéré à l'Union à partir de 2004. Les éditeurs publiant en des langues moins parlées ont en effet été des utilisateurs très actifs de ce programme. Le nombre de livres traduits dans ces langues correspond à la moitié du total des livres soutenus par le programme, avec une majorité d'œuvres bulgares, slovènes, hongroises et lithuanienes.

Peuvent accéder à ces financements les éditeurs publics ou privés pour des œuvres telles que des romans, des contes, des pièces de théâtre, des poésie ou aussi des bandes dessinées.

En 2008 le budget destiné à la traduction littéraire se chiffrait à peu près à 2,3 millions d'euros.

Chaque projet financé peut consister de 1 à 10 livres, traduits d'une langue européenne à l'autre. Les subventions accordées peuvent varier entre 2.000 et 60.000 euros.

Plusieurs milliers de livres ont déjà été traduits avec les subventions des précédents programmes communautaires, en particulier le programme

Culture 2000. Cette action continue dans le cadre du Programme pour 2007-2013 et nous avons l'intention de la poursuivre à l'avenir, aussi en tenant compte des nouvelles exigences du secteur.

Comme je l'ai déjà souligné, la Commission européenne s'engage non seulement à soutenir la traduction littéraire mais aussi à promouvoir la lecture en général avec des projets de coopération transversale.

En septembre 2009, se tiendra à Bruxelles la deuxième conférence « Culture in motion » (Culture en mouvement). Cette initiative a le but de mettre en évidence et de présenter au public la grande quantité de projets financés par les différents Programmes Culture.

En cette même occasion le Président José Manuel Barroso va présenter le prix de littérature contemporaine de l'Union européenne qui sera décerné aux lauréats choisis par les jurys constitués dans les 12 pays participants à cette première édition du prix.

Le prix a le but de mettre en évidence l'originalité et la variété de la richesse culturelle européenne, de promouvoir sa circulation en Europe et d'encourager les citoyens européens à s'intéresser davantage aux oeuvres littéraires d'auteurs étrangers.

C'est un consortium entre la Fédération des éditeurs européens et du Conseil des écrivains européens qui a été choisi pour organiser cette première édition du prix littéraire européen.

Les premiers pays participants sont l'Autriche, la Croatie, la France, la Hongrie, l'Irlande, l'Italie, la Lituanie, la Norvège, la Pologne, la Slovaquie et la Suède.

La Commission européenne va aussi lancer, encore en 2009, une étude de faisabilité pour un prix européen de la traduction littéraire et une étude de faisabilité pour des actions de soutien à la mobilité des traducteurs littéraires.

Comme vous le voyez, dans les limites de nos compétences et de notre budget, nous mettons tout en œuvre pour poursuivre une politique de promotion de la traduction littéraire dans le cadre plus vaste de notre politique culturelle.

Mais c'est de la société européenne que peut venir une grande contribution à notre travail. C'est pour cela que les initiatives comme la votre sont pour

nous précieuses, car elles nous donnent des arguments pour exercer des pressions sur les Etats membres afin qu'ils investissent davantage dans la culture.

Le dialogue entre cultures que vous mettez à l'honneur ici aujourd'hui est d'autant plus précieux sous l'étiquette de votre symposium Mare Nostrum. Car la Méditerranée est le plus remarquable exemple de diversités qui s'alimentent réciproquement. D'une rive à l'autre de cette mer, l'Europe se définit et se construit, aussi par rapport à ce qu'elle n'est pas mais dont elle a besoin pour exister. La Méditerranée porte des noms différents selon les peuples qu'elle baigne. Pour les arabes c'est la mer Blanche, pour les peuples de l'antiquité c'était la mer Verte, pour Erodote c'était la mer du Nord, pour les hommes de la Renaissance c'était la mer du Sud, nom féminin pour certains, masculin ou neutre pour d'autres, mais c'est toujours la même mer, la nôtre à nous tous.

Pendant ces deux jours vous allez vous pencher sur des aspects très variées d'écriture et suivre des parcours singuliers d'expérience littéraire. Tout cela ne pourra que resserrer les liens qui existent entre les différentes cultures de la Méditerranée et d'ailleurs. Mais en fin des comptes, plus que les hommes, ce seront encore les livres à parler.

Milan Kundera a écrit que « les grands romans sont toujours un peu plus intelligents que leurs auteurs. Les romanciers qui sont plus intelligents de leurs romans devraient changer de métier. »

Laissons donc faire aux livres et faisons confiance à leur sagesse pour rapprocher de plus en plus les rives de cette mer. D'ailleurs, ce n'est pas par hasard que de la Méditerranée sont partis tous les grands livres qui nourrissent notre héritage culturel commun.



# **LA TRADUCTION, LANGUE DE L'EUROPE**

Gabriela Adamesteanu



## La Traduction, langue de l'Europe

Je vais évoquer principalement la Roumanie, le pays que je connais le mieux. Je suis sûre que l'on peut retrouver ce modèle, avec des variantes, dans d'autres pays d'Europe Centrale, d'Europe de l'Est ou d'autres continents.

Après la chute du communisme, j'ai vu le public occidental s'attendre à ce que notre niveau culturel soit aussi modeste que notre niveau matériel. Il y a des choses difficiles à comprendre dans les pays démocratiques. Aujourd'hui on peut expliquer aux nouvelles générations de nos pays, la complexité des pays démocratiques. L'intérêt culturel subsiste dans les pays soumis aux dictatures, surtout si ces pays, avant l'instauration d'un régime dur, ont bénéficié d'une tradition culturelle normale, ce qui a été le cas de la Roumanie. Pratiqués dans des conditions difficiles, les arts et les lettres peuvent offrir une sorte de compensation à la misère matérielle. Quand la télévision émet deux heures par jour, et seulement pour faire les éloges du dictateur ; quand chacun sait que la presse ne livre que de fausses informations ; quand il est très difficile d'obtenir la permission de voyager dans les autres pays du continent, la littérature, tout comme le théâtre, la musique ou le cinéma, offrent un accès partiel au monde interdit. La vie des gens est pleine de temps morts, et alors ils lisent en faisant la queue, des heures et des heures, pour se procurer le nécessaire vital, dans les bus ou tramways surpeuplés, dans les trains, et même au bureau.

Je ne veux pas avoir l'air de faire le plaidoyer des dictatures, de donner l'impression que l'on doit vivre un enfermement bureaucratique pour honorer la lecture. Je veux seulement expliquer la force de la lecture et des livres. En Roumanie, et probablement ailleurs, la conscience européenne a été construite et préservée par la traduction.

Les régimes durs interdisent certains auteurs et certains titres, mais ils ne parviennent jamais à détruire tous les livres qui restent dans les armoires, les coffres, les caves, les anciennes bibliothèques, pour les futures générations toujours intéressées par le fruit interdit.

## ▲ La traduction dans la période communiste

Mais la censure, allez vous me demander ? La censure agissait d'une façon différente pour la littérature roumaine et les traductions. La censure ne pouvait pas exercer les mêmes pressions sur les auteurs étrangers, pour certains disparus, que sur les auteurs roumains placés sous son pouvoir.

La censure est un instrument politique et la politique des partis communistes n'a pas été la même des années 1950 à 1980. Pour les livres traduits, la censure la plus dure a été celle des années 1950, au commencement de la Guerre Froide. À l'époque, l'Europe Occidentale et les États-Unis étaient les grands ennemis. Dans les pays appartenant au Pacte de Varsovie la culture soviétique et russe ont été largement favorisées. Cependant la censure a plus ou moins autorisé la littérature étrangère antérieure au XX<sup>e</sup> siècle, en se contentant de couper certaines pages ou paragraphes. À cette époque, nous avons traduit et beaucoup lu les classiques, Tolstoï, Tchekov, Gogol, Tourgueniev. Mais aussi Shakespeare, Molière, Dante, Balzac, Stendhal, Flaubert, Dickens, et beaucoup d'autres écrivains des grandes littératures.

Il y eu alors beaucoup de traductions de grande valeur littéraire, réalisées par des écrivains qui préféraient traduire que d'écrire sous la commande politique. Pendant les années 1950, le réalisme socialiste était obligatoire. Quelques-uns de ces traducteurs n'avaient pas le droit de signature. Anciens prisonniers politiques, ils étaient marginalisés, mais connaissaient très bien les langues étrangères et les traductions bénéficiaient de leurs talents. Bien des traductions de cette époque ont été publiées à plusieurs reprises et sont encore dans le circuit littéraire.

Durant les années 1960 et 1970, lors du dégel politique, la littérature bannie du XX<sup>e</sup> siècle, a atteint le public. C'est le moment de la récupération des territoires littéraires perdus, la grande découverte de Proust, Mann, Kafka, Ionesco et Beckett, Hemingway, Faulkner, Borges, Vargas Llosa, plus tard Musil et Joyce. Les jeunes écrivains essayèrent d'écrire dans le sillage du Nouveau roman ou du Réalisme magique. L'Europe littéraire, historique, géographique, sociale entrait avec des catalogues bien garnis dans une nouvelle maison d'édition spécialisée dans la littérature du monde entier.

Dans les années 1980, sous la dictature de Ceausescu, les traductions se sont poursuivies, grâce à l'action des éditeurs et auteurs occidentaux qui ont accepté de céder gracieusement ou à bas prix leurs droits. Une politique généreuse, qui a eu pour conséquence plus de lecteurs et moins d'argent ; qui a porté ses fruits plus tard en facilitant la communication entre les deux parties de l'Europe et en éduquant, dans un esprit européen, des générations successives.

J'ajoute que le rejet de l'actualité est resté l'objectif permanent de la censure.

Nous avons appris maints détails sur les villes européennes et la vie écoulée durant les siècles passés, mais l'information sur la construction européenne, les institutions européennes et la vie de l'époque était plutôt absente.

### La traduction vers une seule direction

Je n'ai évoqué jusqu'à présent que la situation des livres étrangers traduits en Roumanie. Une situation meilleure que celle à laquelle nous aurions pu nous attendre. A l'inverse, la traduction des auteurs roumains dans des langues étrangères se présentait plutôt mal, même dans les années 1920, à l'époque des grands écrivains roumains. Les livres n'étaient traduits que de l'Ouest vers l'Est. En revanche, bien informés sur la culture des pays de l'ouest, les écrivains roumains étaient très peu traduits. Par faute de moyens et de volonté d'exporter la littérature roumaine.

L'absence de traduction littéraire de notre langue a, par exemple, empêché Liviu Rebreanu, l'un des plus importants romanciers roumains des années 1930, de recevoir le Prix Nobel. Un de ses romans *La forêt des pendus* a été récemment traduit presque en même temps que *Dernière nuit d'amour, première nuit de guerre* de Camil Petrescu. Inspirés par les drames de la Première Guerre mondiale, ils sont parus tous les deux au début des années trente et auraient pu, s'ils avaient été traduits tout de suite et avaient bénéficié d'une campagne de presse, se ranger au même niveau que les romans de Erich Maria Remarque ou Ernest Hemingway. Mais *habent sua fata libelli*. D'autres écrivains roumains, leurs contemporains, Mihaïl Sebastian, Max Blecher, viennent de trouver leur place sur la carte de la littérature européenne, plus de 70 ans après leur mort.

### Le vieillissement de la langue dans les régimes clos.

J'aimerais souligner l'étroite liaison qui existe entre le régime politique d'un pays et la qualité de la traduction. Les langues vieillissent dans les régimes clos qui interdisent la communication de leurs citoyens avec le reste du monde. La conséquence de cette situation de fait est la baisse de la qualité de la traduction, en dehors de tout effort des traducteurs, surtout en ce qui concerne les traductions des langues dites « petites » vers les « grandes ».

Dans les années 1980, Ceausescu a interdit par des lois spéciales tout contact avec des citoyens étrangers. Par conséquent, les langues étrangères que nous apprenions au lycée et à l'université ont vieilli, car nous ne

les pratiquions plus. Les professeurs utilisaient une langue pratiquée vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, la dernière époque où les gens et les livres circulaient encore, plus ou moins, normalement. On ne trouvait des livres en langue étrangère que chez les antiquaires, c'est-à-dire des éditions bien anciennes!

## Les chemins pour arriver à la traduction

La traduction littéraire est capitale, une mauvaise traduction compromet toutes les chances d'un livre. Les grands traducteurs sont des créateurs, mais il y en a peu – c'est mon impression –, notamment s'agissant de notre langue. Dans la majorité des cas, les traductions sont simplement correctes. La politique décidait en grande partie du destin des livres publiés à l'Ouest. Et, par conséquent, de la qualité de leur traduction. Deux catégories de livres entraient sur le marché littéraire de l'Europe de l'Ouest.

D'une part, les livres d'auteurs qui occupaient de grandes fonctions administratives. Habituellement, il s'agissait de livres qui avaient payé le tribut de l'opportunisme politique et leur traduction en Occident n'a guère laissé de traces. D'autre part, les livres des écrivains dissidents accueillis avec un très grand intérêt en Occident. Ces écrivains ont permis la révélation de grands traducteurs du roumain vers le français, tel Alain Paruit, récemment disparu. Je tiens des propos qui peuvent vous paraître mécaniques, mais la qualité du travail du traducteur est aussi dépendante du nombre de livres traduits. S'il n'existe pas d'intérêt des éditeurs et du public pour les livres venant de tel ou tel pays, nul ne choisit la profession de traducteur.

Après 1989, à l'ouverture des frontières, la Roumanie a constaté un manque flagrant de traducteurs littéraires vers le français, l'allemand, l'espagnol, l'anglais. L'absence d'intérêt jusqu'à nos jours, pour la traduction des livres roumains, n'a permis que récemment l'émergence d'une nouvelle génération de traducteurs. Seule exception, la traduction de la poésie, que la censure laissait plus libre que la prose. Les poètes ont eu la possibilité de participer à des colloques internationaux et ont pu prendre des contacts et travailler pour leur oeuvre. Mais cela ne modifie pas beaucoup le tableau que je vous ai tracé.

Il me semble que la chute du Mur a diminué, en grande partie, l'intérêt des éditeurs de littérature pour les pays de l'Est. La dissidence comme phénomène appartenait déjà au passé et seul le présent intéressait les journalistes, les politiciens, les investisseurs. Mais depuis 2000 et le rapprochement avec l'Union européenne on sent un regain d'intérêt pour la culture.

## ◀ La conscience d'appartenir à l'Europe

Immédiatement après décembre 1989, je me souviens de ma surprise, teintée de mécontentement, chaque fois qu'un journaliste me demandait ce que l'Europe représentait pour moi. Cela me paraissait être une ironie semblable à celle de Cioran : « Comment peut-on être Roumain ? »

Que nous ne soyons pas des Européens, c'est une pensée qui ne nous a même pas effleurés pendant les années difficiles. Notre certitude sereine pourrait paraître étrange aux citoyens de l'Europe de l'Ouest qui ne savaient rien de la Roumanie, si ce n'est les histoires rocambolesques sur Dracula et Ceausescu. L'actualité des journaux et télévisions rangeait plutôt la Roumanie dans le continent des dictatures absurdes. Il vous était difficile de croire, dans vos sociétés de consommation, que nous avions gardé la certitude d'être citoyens européens. Mais nous nous sentons des citoyens européens parce que la littérature nous a ancrés dans la terre de l'Europe.

Rappelons que l'État moderne roumain a pris place sur la carte européenne contre la volonté des grands empires, mais avec une aide substantielle de la France après les révolutions de 1848, et a été dès ses débuts orienté vers l'Ouest du continent européen.

## ◀ Le changement de langues

Des aristocrates roumains et des personnalités des cercles littéraires entouraient Proust. Leurs noms sont restés dans la mémoire culturelle française comme étant des auteurs roumains ; en fait, ce sont des auteurs français, n'ayant jamais écrit qu'en français. Tels le furent, à une autre époque et d'une façon différente, Cioran ou Ionesco. Ionesco a vécu la plus grande partie de sa vie en France qu'il aimait beaucoup. Ses articles critiques publiés en Roumanie n'ont d'intérêt que pour l'histoire de la littérature. Le cas de Cioran est un peu différent. Il a regretté la plupart de ses livres publiés en Roumanie, il ne voulait pas qu'ils soient publiés sous leur forme initiale en France. Cioran s'est construit en France une nouvelle identité ; il a choisi une autre langue pour écrire.

Il me semble que nous ne devons pas nous acharner contre ces auteurs qui ont choisi une autre langue et une autre littérature, même si les grands écrivains classiques roumains restent méconnus. Benjamin Fundoianu, poète roumain, est devenu en France Benjamin Fondane. Il a justifié son départ par le fait que la littérature roumaine aurait été colonisée par la littérature française (c'est faux, mais qui connaît aujourd'hui l'écrivain Mihai Eminescu ou le dramaturge Ion Luca Caragiale ?). Cioran pensait que le

roumain était une « petite » langue et la Roumanie un pays périphérique qui ne donnait aucune chance aux écrivains de s'affirmer en Europe.

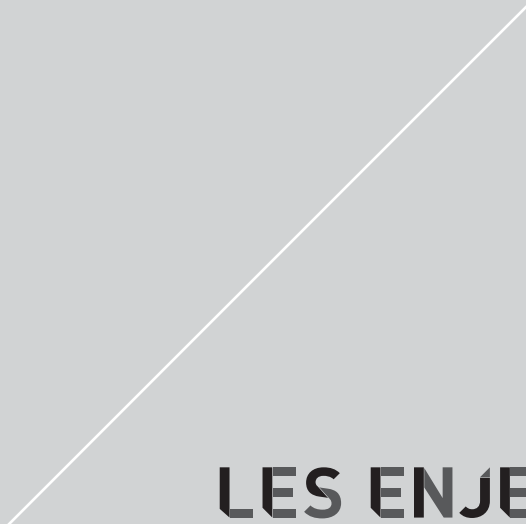
Mais peut-être Benjamin Fondane est-il aussi parti de Roumanie à cause d'un antisémitisme qui devenait de plus en plus fort. Hélas, son émigration en France ne l'a pas sauvé de la mort à Auschwitz. Les écrivains et leurs livres paient le prix de leur histoire, mais aussi de leur langue par l'exil ; l'exil est souvent la seconde chance ou la vraie chance des écrivains roumains.

## Dilemmes du présent

L'entrée de la Roumanie dans l'Union Européenne, une multiplication des éditeurs professionnels, une nouvelle équipe à la tête de l'Institut Culturel, l'expérience acquise ces dernières années auprès des instituts culturels de Pologne et de Hongrie, du Centre national du livre en France et du Goethe Intitut en Allemagne, ont permis, de ressusciter l'intérêt culturel et de changer le climat à l'intérieur du pays. L'Institut Culturel Roumain a lancé des programmes pour soutenir financièrement la littérature roumaine publiée dans les maisons d'édition étrangères et pour créer des formations. Il octroie également des bourses aux traducteurs ; c'est une bonne initiative, même si elle vient assez tard et la crise n'arrange pas les choses pour la vente des livres, partout dans le monde. Le nombre des auteurs roumains traduits, toutes générations confondues, est en croissance. Il n'y a pas seulement Norman Manea, Mircea Cartarescu, Mircea Dinescu, Ana Blandiana. Auteurs et traducteurs roumains ont de plus en plus l'opportunité de participer à de nombreux événements européens, chacun y tisse des réseaux, des amitiés, qui souvent comptent dans la décision éditoriale. Mais le chemin de la traduction des auteurs de l'Est passe forcément par L'Ouest. On ne découvre pas les auteurs des pays voisins, on les accepte après qu'ils aient été traduits et publiés dans une des « grandes » langues, à l'Ouest. Et après la publication du livre, commencent d'autres problèmes : les faibles ventes, l'espace réduit pour le commentaire critique des livres et l'image d'un pays de l'Est qui n'excite pas la curiosité.

Je citerai pour exemple la phrase écrite par un agent littéraire dans son rapport de lecture sur mon roman *Matinée perdue* (mon premier roman traduit, avec un retard de 20 ans, en français chez Gallimard) « Quel intérêt peut ressentir un public français pour l'histoire et la littérature roumaine ? ». Le propos m'a semblé cynique, mais j'ai dû reconnaître qu'il y avait là un brin de raison. En l'absence d'agents littéraires qui ne peuvent être tentés par les livres venus de l'Est – aux petits tirages – ce sont les auteurs ou les traducteurs qui peuvent susciter des traductions.

Écrire pour un public roumain ou pour un public occidental est un dilemme pour des auteurs déjà traduits. Les attentes sont différentes et un livre traduit ne veut pas dire qu'il a nécessairement une valeur littéraire supérieure. Le monde s'est ouvert, mais pas seulement pour nous, le monde s'ouvre sur les autres continents qui accueillent des écrivains aux trajets similaires, parfois même plus sombres que les nôtres. On écrit beaucoup, et je serais tentée de dire trop, si nous tenons compte du nombre décroissant des lecteurs. Nous sommes à la marge d'une époque et il est difficile de dire ce que sera demain. Vivons l'enthousiasme d'aujourd'hui !



**LES ENJEUX  
CULTURELS  
DE LA TRADUCTION  
DANS LE BASSIN  
MÉDITERRANÉEN**



## Martin de Haan

Avant de présenter les participants à cette table ronde, je voudrais commencer par une petite anecdote... Nous sommes ici au bord de la Méditerranée, et il me vient l'image d'un passeur d'eau, qui est bien sûr le traducteur. Quand j'ai utilisé cette expression, passeurs d'eau, dans un manifeste pour la traduction littéraire publié en Hollande\*, la traduction française du terme néerlandais *veerlieden* a donné... « gens de plume » ! C'est que le mot *veer*, bac, a aussi le sens de « plume », et la traductrice a tout de suite fait le lien. Nous nous inscrivons de fait dans un double contexte, à la fois passeurs et auteurs – car une traduction n'est jamais qu'un simple déplacement où le texte reste identique à lui-même, c'est aussi un déplacement dans le sens de *transformation*, une création d'un texte nouveau (protégé par le droit d'auteur).

Nous voici donc cinq passeurs d'eau et gens de plume réunis à cette table : Martin Lexell, traducteur du suédois en espagnol, vivant en Espagne, a notamment traduit Per Olov Enquist et Stieg Larsson ;

Ali Benmakhlouf, philosophe, a publié des livres sur Frege, Russell et Montaigne et dirige vers l'arabe la traduction du *Vocabulaire européen des philosophies* ;

Hanneke van der Heijden, hollandaise vivant à Istanbul, traductrice littéraire du turc vers le néerlandais, a traduit notamment Orhan Pamuk ;

Khaled Osman enfin, né en Egypte et habitant en France, a traduit entre autres Naguib Mahfouz et Gamal Al Ghitani.

Pour ce qui me concerne, je suis président du Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires (CEATL), je vis en France et j'ai notamment traduit Proust, Diderot, Houellebecq, Kundera et Echenoz. Chacun d'entre nous est très actif au-delà du périmètre de la traduction, ce qui est d'ailleurs souvent le cas dans ce métier.

\**Overigens schitterend vertaald* (2008), texte écrit par Martin de Haan et Rokus Hofstede, signé par cinq grandes institutions néerlandaises et flamandes. La traduction française n'a pas été publiée, la traduction anglaise peut être téléchargée sur [www.vertaalpleidooi.nl](http://www.vertaalpleidooi.nl)

Je remarque que trois d'entre nous sont des traducteurs installés dans un pays qui n'est pas celui de leur langue natale. Cela n'est pas courant et je voudrais commencer par demander à Martin Lexell et Hanneke van der Heijden pourquoi ils ont fait ce choix et en quoi cette expérimentation de la différenciation culturelle complique ou facilite leur travail.

### **Martin Lexell**

J'ai commencé à traduire par nécessité quand je suis arrivé à Madrid pour enseigner la langue et la littérature suédoises. J'ai fait la connaissance de mes collègues des pays nordiques qui étaient à Madrid pour enseigner la langue et la littérature finnoises, norvégiennes, danoises ou islandaises. Il y a cinq universités à Madrid, et les postes de lecteur de langues nordiques étaient tous dans des universités différentes. Mais, grâce à de généreux subsides du Conseil des pays nordiques, nous avons pu mener à bien des tas de projets communs. La première chose que nous ayons réalisée était une énorme anthologie de nouvelles des différents pays nordiques, et après ça, nous avons continué; nous avons réuni, en espagnol, et à l'usage de nos étudiants, environ six anthologies avec introduction et notes de bas de page, sur les différents aspects de la littérature nordique. Je suis arrivé à Madrid à la fin des années quatre-vingts, et je me suis rendu compte qu'en Espagne, presque rien n'avait été traduit en dehors de deux pièces de Strindberg et de quelques romans policiers. J'étais vraiment totalement désespéré quand j'ai compris que rien n'avait été fait, parce que je devais enseigner la littérature suédoise alors que rien de cette littérature n'avait été traduit en espagnol! C'est ainsi que ça a commencé, et comme certains de mes collègues travaillaient en équipe, avec des écrivains ou des traducteurs espagnols, j'ai décidé de faire comme eux. Depuis, j'ai épuisé quatre de ces collaborateurs et je commence avec le cinquième, parce que c'est un travail difficile (et aussi parce que moi, je suis difficile avec eux...) Mais l'expérience est à la fois amusante et gratifiante, parce que traduire n'est pas une activité très sociale; on finit par être très isolé. On se bagarre beaucoup, évidemment, sur le plan culturel aussi bien que linguistique; ça devient même parfois physique! Mais c'est très enrichissant. Quand on est parvenu à un certain niveau dans une langue étrangère, il devient difficile d'aller plus loin. Comment pourrait-on devenir encore meilleur? Traduire avec un expert espagnol est une manière extraordinaire de continuer à travailler sur sa propre langue. Quand nous ne sommes pas d'accord sur une traduction, ça devient une bataille, chacun tire de son côté! Je tire du côté du caractère unique du sens des choses et de la culture nordiques et il ou elle tire du côté de la lisibilité. Le problème c'est que le traducteur avec lequel je travaille fonctionne un peu comme un complice de l'éditeur.

Et l'éditeur, ce qui l'intéresse, c'est la lisibilité. Si bien que je suis parfois obligé de me faire très insistant ; c'est une véritable négociation. A la fin, nous faisons une lecture ensemble. Il lit et j'écoute, puis je lis et il écoute. Et là, ce qui compte, c'est comment ça sonne, parce que ça, c'est vraiment fondamental.

### **Hanneke van der Heijden**

Je travaillais déjà comme traductrice littéraire quand je suis arrivée à Istanbul. Je voulais vivre dans le milieu littéraire turc et voir un peu ce qui se passait là-bas. Mais en plus des traductions, j'avais aussi l'intention d'écrire des articles sur la littérature turque pour des magazines hollandais. Il est plus simple de voir ce qui se passe dans la littérature turque si on va s'installer à Istanbul plutôt que de rester à Utrecht... Je coopère aussi avec un autre traducteur, mais pas comme Martin Lexell, parce que dans notre cas, le hollandais est notre langue maternelle, à tous les deux. Nous avons travaillé ensemble pour réunir une anthologie de nouvelles turques qui recouvre à peu près tout, et c'est vrai, nous nous sommes battus, nous aussi. Mais j'aime bien traduire avec quelqu'un d'autre, surtout parce que, comme le disait Martin Lexell, c'est un travail très solitaire ; on est assis devant son ordinateur toute la journée, et ce n'est pas toujours très stimulant. Mais ce qui est plus important encore, c'est qu'on apprend beaucoup des autres traducteurs quand on travaille à deux, parce que la traduction est un travail très créatif, qui demande beaucoup d'ajustements, très fins. Quand deux traducteurs sont devant un même texte, chacun avec son imaginaire et sa connaissance du turc et du hollandais, comme c'est notre cas... Nous arrivons souvent à des solutions que nous n'aurions pas trouvées tous seuls.

### **Martin de Haan**

En fin de compte, diriez vous que vous avez une seule et même voix, ou y-a-t-il partage des tâches ?

### **Hanneke van der Heijden**

Il y a une division du travail, mais nous essayons de parvenir à une seule et même voix quand tout est fini. Je n'ai jamais entendu aucun lecteur dire qu'il pouvait voir qui avait traduit quoi. En général, quand c'est un roman, par exemple, nous nous partageons le livre, mais pas en deux parties : ce serait trop visible et trop compliqué ensuite d'essayer de gommer les différences qui existent entre nous deux. Non, nous nous répartissons les chapitres, plus ou moins, à tour de rôle. Je me souviens d'un roman de Pamuk, *Mon nom est rouge*, dans lequel chacun des chapitres était narré par l'un des quinze personnages. Là, nous nous sommes partagés les personnages

du roman, chacun avait les siens, et chacun a traduit les chapitres qui leur revenait.

### **Martin de Haan**

Les différences entre deux langues sont évidemment très intéressantes. Comment est-ce qu'on travaille quand les différences sont très importantes, comme c'est le cas entre les cultures turque et hollandaise ? Peut-être qu'on s'intéresse alors plus aux qualités intrinsèques de l'auteur ?

### **Hanneke van der Heijden**

En tant que traducteurs, nous sommes constamment confrontés à d'importantes différences culturelles, et à des niveaux différents. Je crois que la plupart des lecteurs s'intéressent d'abord aux concepts culturels qui sont très clairement différents et qui sont donc censés être difficiles à traduire. Dans les premières traductions d'ouvrages de la littérature turque en hollandais, le traducteur essayait très souvent d'expliquer en fin de volume les différences entre les deux cultures pour tout ce qui relève de la nourriture et de l'habillement. D'un autre côté, beaucoup de traducteurs de l'allemand vers le hollandais, ou du français vers l'espagnol, rencontrent le même genre de problème, mais pour beaucoup d'entre nous, ces différences culturelles posent moins de problèmes de traduction parce qu'elles ne sont pas si visibles que ça au premier coup d'œil. Il faut noter cependant que les différences culturelles dépendent beaucoup moins qu'on ne le croit de la géographie ou des distances.

### **Martin de Haan**

Je me tourne maintenant vers Ali Benmakhlouf, qui dirige la traduction d'un *Vocabulaire européen des philosophies* ayant pour sous-titre *Dictionnaire des intraduisibles*. La difficulté concerne-t-elle les concepts en eux-mêmes, ou bien la différence culturelle ?

### **Ali Benmakhlouf**

*Le Vocabulaire européen des philosophies* est une entreprise menée par Barbara Cassin, directrice de recherches au CNRS, avec plus de deux cents collaborateurs qui ont signé des articles distincts dans quinze langues d'Europe. Il y a donc des entrées par le grec, l'anglais, le portugais, l'allemand, etc. Je me suis engagé à diriger la traduction avec dix traducteurs de ce *Vocabulaire* en six volumes, le premier paraissant à la rentrée. Pour ce qui est du sous-titre, l'idée n'est pas de dire que certaines choses sont intraduisibles, mais plutôt de souligner que on n'a jamais fini de traduire, que le travail de traduction est inépuisable partant du principe que c'est la réalité qui est polyglotte.

Et les langues cherchent à saisir cette réalité, c'est pourquoi il y a toujours à resserrer le travail entre le mot de départ et celui d'arrivée, en recherchant moins la correspondance que la précision.

Après avoir traduit en français Frege de l'allemand et Averroès de l'arabe, je me suis beaucoup intéressé à Montaigne, un gascon du XVI<sup>e</sup> siècle qui parlait le latin et écrivait en français. Et mes traducteurs du *Dictionnaire* parlent le dialecte marocain, égyptien ou tunisien, lisent le français et écrivent l'arabe classique. Ce plurilinguisme permet d'emblée la transposition des idiomes, dans cette « équivocité chancelante du monde » dont parle Hannah Arendt.

### ▲ Martin de Haan

Si traduire c'est faire un transfert, on comprend bien qu'on obtient une chose différente en fin de processus, d'où *l'intraduisible*.

### ▲ Ali Benmakhlouf

En effet, c'est l'idée qu'il n'y a pas de sens qu'on veut traduire : c'est la traduction qui fait accéder au sens. Diego Marani a dit que le traducteur « invente et transforme », et c'est le cas parce que le traducteur cherche d'abord à comprendre le texte. Et il veut restituer une compréhension bien plus qu'une signification. Si on pose qu'il y a un sens préétabli, on risque de le réifier. Il y a toute une aventure du sens à venir, tenant au rapport du traducteur avec le texte vivant.

### ▲ Martin de Haan

Il me semble important de souligner ces propos, car les lecteurs et les éditeurs ne se rendent pas toujours compte que la traduction n'est en rien une activité « mécanique ». Il ne s'agit pas de reproduire un ouvrage à l'identique. Et si l'on tient compte du fait que les langues européennes sont relativement proches les unes des autres, on comprend la difficulté de passer au turc ou à l'arabe.

### ▲ Khaled Osman

Je dois avouer que je ne me rends plus vraiment compte de cette difficulté, puisque ma famille s'est installée en France lorsque j'étais tout jeune. J'ai donc la chance d'avoir toujours baigné dans une double culture – comme le dit un personnage d'Astérix : « je suis tombé dedans quand j'étais petit ». Cela ne signifie pas que les différences culturelles disparaissent, mais plutôt qu'elles sont intériorisées. Sans doute ce contexte peut-il donner une certaine aptitude à comprendre où sont les enjeux dans le passage d'une langue à une autre.

### **Martin de Haan**

Récemment je me suis rendu compte que le clavier d'ordinateur français privilégiait le point-virgule par rapport au point, situé sous la même touche. De fait, les textes français contiennent beaucoup de point-virgules. Ce n'est pas anodin : non seulement la ponctuation donne un rythme à la phrase, mais c'est aussi la manière de penser qui s'y exprime. La langue néerlandaise fait un usage beaucoup plus restreint du point-virgule, c'est pourquoi la question pour le traducteur est toujours : faut-il laisser le point-virgule, ou faut-il le remplacer par un point ou une virgule ?

### **Ali Benmakhlouf**

Il y a ce problème vis-à-vis de la ponctuation pour les traductions en arabe, mais la compétence linguistique donne des marges d'appréciation et permettent des choix.

### **Khaled Osman**

Dans les romans en arabe, je remarque que la ponctuation est loin d'être la préoccupation première des écrivains. Le traducteur se voit souvent contraint d'en établir une, avec une grande marge de manœuvre car ne se pose plus le problème de conformité à la ponctuation d'origine.

### **Ali Benmakhlouf**

Tout le monde sait que le Coran a été présenté sans ponctuation, versifié et récité comme un formulaire. Cette question a donné lieu à des débats philosophiques, d'autant plus qu'un verset d'une sourate dit qu'il y a « des versets équivoques dont la connaissance est donnée par Dieu [ ] et les hommes de science profonde disent nous y croyons ». Selon que vous inscrivez ou non un point entre les crochets, le sens différera. Averroès lirait comme suit : « il y a des versets équivoques dont la connaissance est donnée par Dieu et les hommes de science profonde. Ils disent nous y croyons ».

### **Martin de Haan**

La ponctuation peut poser des problèmes redoutables...

### **Martin Lexell**

C'est vrai. La ponctuation est un problème majeur quand on passe d'une langue nordique à une langue romane ou méditerranéenne. Les Suédois ne sont pas des gens froids, je ne le crois pas, mais le suédois est une langue très froide, glaciale, c'est un iceberg. 90 % du sens reste caché ! Tout est entre les lignes, et sous les lignes, et nous sommes des adorateurs du point. Ça vient de notre tradition islandaise. Et la tension qui est créée entre deux propositions

principales que sépare un point, ça ne marche pas en espagnol, parce que le lecteur espagnol ne sait pas que c'est à lui de la trouver cette tension, d'aller chercher le sens qui est entre les lignes... chose que ferait un lecteur suédois. Alors, le traducteur est devant un dilemme : quand vais-je supprimer ce point et introduire une subordonnée ? Parce que les Espagnols adorent les subordonnées, ça n'en finit pas, ils en rajoutent, encore et encore... Le suédois est différent : nous voulons introduire cette tension ; nous voulons que le lecteur soit plus actif, qu'il participe. Le problème, c'est que dès qu'on enlève un point, il faut rajouter quelque chose. Quelle conjonction de subordination utiliser ? Qui suis-je pour dire que j'interprète correctement ce que l'auteur a vraiment voulu dire ? Si l'on prend du discours espagnol courant, il y a toujours plus de mots que dans son équivalent suédois. C'est comme avec les commentateurs sportifs : l'espagnol utilisera dix mille mots et le suédois à peine cinq cents !

Per Olov Enquist raconte volontiers une histoire qui illustre parfaitement cette difficulté ; il prétend que c'est une histoire suédoise parce qu'elle est un peu triste ; elle est pleine de mélancolie et de neige... Il fait nuit, la neige est profonde et, sous un réverbère, un homme cherche sa clé. Un passant, plein de compassion, s'arrête pour l'aider mais ne peut pas trouver la clé non plus. Au bout d'un moment, le brave homme demande : « Vous êtes sûr d'avoir perdu votre clé ici ? - Non, je l'ai faite tomber là-bas, sous l'autre réverbère. - Pourquoi est-ce que vous la cherchez ici, alors ? - Parce que c'est ici qu'il y a de la lumière, là-bas, le réverbère est cassé ! »

Cette histoire illustre parfaitement le dilemme dans lequel est pris le traducteur : dois-je chercher là où il y a de la lumière ? Parce que cela m'est plus facile et que je peux faire bonne impression sur l'éditeur, mais est-ce que je ne devrais pas plutôt aller chercher ailleurs ?

### **Ali Benmakhlouf**

C'est à l'intérieur d'une même langue que la ponctuation pose problème. Chaque texte porte sa propre étrangeté avant d'être transposé. C'est pour quoi en fait quand on transpose, on fait beaucoup plus une interaction entre deux langues qu'un passage d'une langue à une autre.

### **Hanneke van der Heijden**

Pamuk est célèbre en Turquie pour ses phrases très longues, mais je crois que beaucoup d'autres écrivains turcs sont persuadés qu'aucun lecteur turc ne peut les lire facilement, et si on en croit plusieurs des traducteurs de Pamuk, il faudrait couper ces phrases très longues en plusieurs parties.

### **Martin de Haan**

Je pense au cas de Proust, avec la grande difficulté que nous avons de rendre

les longues phrases en néerlandais. On est dans un dilemme, car couper les phrases veut dire aussi : couper le souffle, couper le rythme, couper la pensée. Et je pense aussi aux textes de Claude Simon, parfois constitués d'une seule phrase... Mais qu'en est-il de l'arabe, langue non européenne ? Est-ce que sa syntaxe est très différente de la syntaxe française ?

### **Khaled Osman**

La notion des temps est sans aucun doute très différente. Sans porter de jugement de valeur sur l'approche de chaque langue, on peut tout de même dire que l'arabe ne cherche pas à situer entre eux les différents éléments d'une narration. La traduction vers le français oblige donc à reconstruire le récit. Au point que trois traducteurs d'un même texte pourraient en proposer trois versions différentes sans qu'on puisse dire laquelle est « la bonne » : la traduction n'est pas une science exacte.

### **Ali Benmakhlouf**

Le temps, en arabe, c'est l'aspect. On est entouré par le passé, on est entouré par le futur, mais le passé n'est pas avant et le futur n'est pas après...

### **Khaled Osman**

Il faut préciser que les traducteurs ne sont pas entièrement libres d'effectuer ces choix comme ils l'entendent : il faut aussi compter avec les éditeurs. Les choix que nous pouvons faire en tant que traducteurs, qui souvent visent à rendre compte de la spécificité de la langue d'origine - tout en respectant, bien sûr, les règles sacro-saintes de la syntaxe et de la correction grammaticale -, ne sont pas toujours suivis par les éditeurs, qui auraient parfois tendance à uniformiser un peu la langue pour la rapprocher de celle parlée à Saint-Germain-des-Prés. Il m'arrive de batailler pour convaincre l'éditeur de la nécessité de garder le ton juste.

### **Martin de Haan**

Cela varie beaucoup selon les pays. Pour mes traductions, je ne veux pas qu'on change une seule virgule sans ma permission, tandis qu'en Allemagne un rédacteur viendra travailler sur le texte pas toujours selon le goût du traducteur, - traducteur qui, il ne faut jamais l'oublier, est l'auteur de la traduction.

### **Khaled Osman**

J'ai la chance de travailler généralement avec des éditeurs qui respectent le travail des traducteurs. Mais il m'est arrivé, dans quelques rares cas, d'avoir des différends au sujet du texte. Dans ces cas-là, il faut trouver un terrain d'entente puisque l'éditeur est légalement responsable de la traduction. Cela



dit, dans la très grande majorité des cas, ces discussions sont souvent profitables, voire passionnantes.

### ▲ Ali Benmakhlouf

En général les éditeurs laissent une grande marge aux traducteurs, mais par moments ils accréditent ce que j'appelle le sophisme du paresseux, qui consiste à reprendre le mot tel quel. On trouvera ainsi dans des traductions en arabe le mot français « tabou », ou « sociologia ». Je le regrette, car une langue s'enrichit d'accueillir une autre langue par transposition ou invention plutôt que par réécriture phonétique.

### ▲ Martin de Haan

Proust a dit dans une lettre : « pour défendre la langue il faut l'attaquer ». Cela vaut aussi et surtout pour le travail du traducteur : on ne peut défendre une langue en la traitant comme figée dans l'éternité. Les bons traducteurs sont ceux qui osent attaquer les conventions stylistiques de leur langue. Mais après, la traduction terminée, il reste à la proposer au public. La critique littéraire aborde-t-elle de la même façon les textes turcs ou arabes et les textes français ou européens ?

### ▲ Hanneke van der Heijden

Aux Pays-Bas, nous avons remarqué qu'il s'est produit un grand changement dans la perception de la littérature turque. Ça a pris longtemps avant que les premiers romans turcs ne soient traduits en hollandais. Jusque dans les années soixante, il y avait très peu de romans traduits, et dans la plupart des cas, il y était question de la vie rurale, celle des émigrés turcs qui vivaient aux Pays-Bas. Les romans turcs n'étaient pas vraiment considérés comme des romans ; on les considérait plutôt comme des sortes de documentaires sur la vie en Turquie. Au cours des années quatre-vingt-dix, les choses ont commencé à bouger lentement, les romans de Pamuk ont probablement joué un grand rôle de ce point de vue là aussi, et aujourd'hui, les romans turcs sont vraiment considérés comme des romans. Une des raisons de ce changement, c'est que dans la deuxième moitié des années quatre-vingts, les Hollandais se sont mis à admettre, petit à petit, que les émigrés faisaient partie de la société hollandaise, et qu'ils n'étaient pas des 'travailleurs invités' dont le destin était de ne vivre aux Pays-Bas que durant une période assez courte. L'intérêt anthropologique pour la vie en Turquie a baissé, et cela nous a amenés à avoir un regard plus littéraire sur le roman turc. En même temps, la littérature turque a changé en profondeur. Jusque dans les années quatre-vingts, le roman turc était un roman engagé, très social. Beaucoup d'auteurs écrivaient sur des sujets très politiques ; ils utilisaient le roman comme un

véhicule qui leur permettait d'exposer leur conception de la société. Après le coup d'état de 1980, il n'a plus été très possible d'écrire des textes de ce genre, et cela a incité les écrivains turcs à se lancer dans le post-modernisme, comme en Europe occidentale.

### **Martin de Haan**

Vous pensez donc qu'il vaut mieux que le roman turc soit considéré comme une fiction et non comme une image du pays. Les hommes politiques, ceux qui décident des grandes orientations, parlent beaucoup aujourd'hui de dialogue interculturel, de la nécessité de construire des ponts entre les pays et les cultures, mais le danger, c'est qu'à ce moment-là, la littérature est instrumentalisée par l'idéologie.

### **Khaled Osman**

Je suis d'accord, il y a souvent risque de malentendu avec ces langues rares ou minoritaires dans le pays d'accueil. Et souvent les gens perçoivent ces livres là comme des documents, ils cherchent à y trouver quelque chose d'autre qu'une simple fiction. Cela peut être un peu d'exotisme, comme ce fut beaucoup le cas au XIX<sup>e</sup> siècle, et cela se retrouve souvent dans le titre choisi par l'éditeur. Je pense par exemple à Nagib Mahfouz, dont la traduction littérale du titre d'un de ses livres serait « les enfants du quartier », l'éditeur ayant finalement opté pour « les fils de la Médina ». Or, la Médina est ici hors contexte ! De plus, le roman est allégorique, le « quartier » signifiant en réalité le monde. Cette tendance à l'exotisme perdure donc. Il y a une autre tendance, qui est de voir un caractère politique dans chaque roman, attendu comme un pamphlet ou un brûlot. Et cela n'est pas sans conséquences : j'ai traduit l'année dernière une auteure palestinienne féministe, à la vision nuancée, dont le roman est resté ignoré des médias car il ne s'inscrit dans aucune de ces deux tendances.

### **Martin Lexell**

En Espagne, nous sommes obligés de nous battre sans arrêt contre l'idée que les Espagnols se font de la Suède, contre les stéréotypes, en ce qui concerne les Suédoises surtout... Et dans la littérature, nous avons quelque chose comme deux sectes différentes, les élitistes, qui s'occupent d'une littérature de qualité publiée dans de petites maisons d'édition, avec des introductions écrites par le traducteur ou le professeur d'université qui aura réussi à convaincre l'éditeur de publier le livre, même lorsque celui-ci a tendance à objecter que « Ce n'est pas très suédois, non ? » Ici, « suédois » veut dire existentialisme angoissé et torturé à la Bergman, ou guerre des sexes bien sanglante comme chez Strindberg. Et si ce n'est pas le cas, eh bien ce

n'est pas très suédois. Du coup, la 'raison d'être' de la littérature suédoise en Espagne c'est parfois sa « suédosité ».

### **Martin de Haan**

Ça me fait penser à Milan Kundera qui disait qu'un bon romancier écrit contre son pays, pas pour. Ce qui veut dire que nous devrions faire très attention à ne pas commettre l'erreur de prendre les écrivains pour de simples produits de leur pays et de leur culture.

### **Ali Benmakhrouf**

La situation insolite, celle qui fait rire, est symptomatique car la traduction passe par la transgression des représentations identitaires. Et toute demande de conforter ces représentations identitaires travaille en fait à contre emploi. Vous avez évoqué le domaine de la réception, de l'attente, mais il y a aussi l'effet médiatique des dernières publications, qui entraîne les éditeurs à acheter plus facilement les droits des livres récents. Au Maghreb ou au Liban, pour les sciences humaines, on achètera plus facilement Michel Foucault que des textes plus anciens, y compris de Sartre. Les dernières revues européennes de livres sont suivies à la trace et on achètera le livre dont on parle, qui peut être un horrible livre... Cela en dépit d'immenses lacunes, je pense en particulier à Montaigne, resté sans traduction arabe pendant quatre siècles. Ma traduction ne porte pas sur l'ensemble des 1500 pages des *Essais*, mais vise à constituer une bonne anthologie d'environ 400 pages. Il y a comme cela des effets de lacunes, des effets de médias dans la réception, et il est vrai qu'il faut rester vigilant si l'on ne veut pas voir des écoles de pensée totalement ignorées. Ainsi, en philosophie, tout l'empirisme et le scepticisme anglo-saxon passe à la trappe, très peu traduit. Hume, Locke, Lewis Carroll...

### **Martin de Haan**

Il est très intéressant de savoir quels textes sont traduits et lesquels ne le sont pas. Et pour quelles raisons. Le problème des traductions vers l'arabe est que souvent on passe par l'anglais.

### **Ali Benmakhrouf**

C'est un gros problème : on va traduire Descartes à partir de l'anglais dans les pays qui ont été sous protectorat anglais, mais aussi Nietzsche à partir du français au Maroc... Il existe pourtant là-bas un bon département d'allemand, mais les philosophes marocains qui traduisent ont pour la plupart suivi un troisième cycle en France, connaissant bien la langue française et se lancent, de façon un peu aventureuse, dans une traduction à partir du français, ce que l'on pourrait déplorer.

### **Martin de Haan**

Le succès du dialogue interculturel peut être remis en question si l'on compare les très nombreuses traductions en arabe de textes européens, et le faible nombre de traductions en Europe depuis l'arabe. En Hollande, en 2005, 75 % des textes traduits venaient de l'anglais, et juste un peu plus de 0 % de l'arabe ou du turc. En Angleterre, 3 % seulement des ouvrages proposés sont des traductions, contre 12 % en France et 35 % en Hollande.

### **Hanneke van der Heijden**

Je crois que la même chose est vraie pour la Turquie. Il y a bien plus d'ouvrages traduits en turc qu'il n'y a d'ouvrages turcs traduits dans les langues européennes. Qui plus est, la majeure partie des livres traduits en turc viennent principalement du marché d'Europe de l'Ouest. Il n'y a pratiquement pas de traductions depuis l'arabe vers le turc ou depuis le farsi vers le turc. Et quand ces traductions existent, il s'agit en général d'ouvrages qui ont connu le succès en Europe de l'Ouest. Et bien que tous ces pays soient géographiquement très près les uns des autres, les traductions sont faites à partir de l'anglais et pas à partir de la langue originale.

### **Khaled Osman**

Cela rappelle un peu l'absence de lignes aériennes entre pays transversaux : pour aller du Caire à Bamako, il est plus simple de passer par Paris ! Qu'il s'agisse de la Turquie ou des pays arabes, il y a un intérêt réel en France pour cette région du monde, mais cet intérêt ne s'étend pas suffisamment à la fiction romanesque dans ces pays. Il y a là une situation inversée par rapport à d'autres régions dont les gens lisent volontiers les livres tout en n'exprimant pour ces cultures qu'un intérêt modéré.

### **Ali Benmakhlouf**

Deux éléments conjugués vont dans le sens de ce déséquilibre que vous avez signalé : d'une part il n'y a pas de rayonnement en Europe à partir des ambassades arabes, par exemple pour donner un prix de traduction de l'arabe, alors que l'inverse existe. Je reviens du Maroc, où l'ambassade de France et le Bureau français du livre viennent de distribuer un prix spécial pour la traduction du français vers l'arabe. L'autre explication du déséquilibre est que beaucoup de choses s'écrivent dans les langues européennes, prenant comme cadre ou champ d'investigation les pays arabes. On trouvera ainsi pour les sciences humaines beaucoup de titres sur l'islam, et même des fictions écrites par des auteurs connus francophones, comme si cela dispensait de connaître le livre qui serait traduit de l'arabe.

### **Martin de Haan**

Un sociologue hollandais, Abram de Swaan, a constaté que la puissance d'un pays dans le concert mondial détermine le nombre de traductions. Plus l'influence du pays est faible, moins il y a de traductions de sa langue, et plus dans sa langue.

### **Hanneke van der Heijden**

Il y a deux ans, en Turquie, le ministère de la Culture et du Tourisme a mis au point un système destiné à subventionner les maisons d'édition étrangères désireuses de publier des livres turcs en traduction, en particulier dans les langues européennes. Il est étrange de constater que parmi les traductions qui reçoivent ainsi une aide, il y a pas mal de livres qui se vendront très bien de toute façon, des romans d'Orhan Pamuk par exemple...

### **Khaled Osman**

Pour ce qui est des subventions gouvernementales, cela peut parfois conduire à des choix un peu étranges. Un gouvernement qui entreprendrait de choisir lesquels des auteurs nationaux seront traduits aura tendance à privilégier les auteurs alignés sur le régime, ou en tout cas les plus dociles. C'est pourquoi je me méfie toujours quand les gouvernements subventionnent des traductions à l'étranger. Les subventions peuvent être une très bonne chose localement, lorsqu'il s'agit de soutenir un programme de traduction d'auteurs occidentaux vers l'arabe, mais pas dans l'autre sens.

### **Martin Lexell**

La situation entre les pays de langue suédoise et les pays de langue espagnole est bizarre à cause de la présence en Suède d'un grand nombre d'immigrés venus d'Amérique Latine. En règle générale, les livres suédois doivent d'abord passer par l'Allemagne et la France avant d'arriver sur le marché espagnol. Il n'y a pas beaucoup d'échanges directs entre l'Espagne et la Suède, mais il y en a beaucoup entre la Suède et les divers pays d'Amérique Latine.

### **Martin de Haan**

Les subventions gouvernementales tendent à faire des livres des produits d'exportation, ce qui peut être dangereux. J'applaudis donc ce qu'a dit Diego Marani: L'Europe, neutre parce qu'elle n'est pas une nation, échappe à cette tentation de promouvoir le livre national. Il serait intéressant de savoir si les subventions qui vont des Etats vers les éditeurs d'autres pays profitent réellement au traducteur, dont la situation matérielle est en général très mauvaise, comme l'a montré l'enquête menée par le CEATL. Qu'en est-il dans les pays arabes ?

### Ali Benmakhlouf

Les traducteurs n'y bénéficient pas de subventions, mais on sent un frémissement avec le projet de traduction de cent titres du monde à Abu Dhabi, parmi lesquels dix titres français, tous du XX<sup>e</sup> siècle. Il y a aussi l'organisation arabe pour la traduction, qui a fait paraître beaucoup de livres de très bonne tenue. Cette fondation libanaise, à travers des spécialistes des sciences et de la philosophie, pilote plusieurs ouvrages de traduction, notamment de Wittgenstein et Hegel récemment, de très bonne qualité. Et cette fois, la traduction se base sur la langue originale du texte. Les traducteurs y sont correctement payés, contrairement à ce qui se passe à Abu Dhabi. Là-bas, on leur donne mille pages, en leur disant qu'ils ont trois mois pour en terminer la traduction. Au prix de cinq dollars la page.

### Martin de Haan

Il y a pourtant un lien évident, s'agissant de professionnels de la traduction, entre le niveau de rémunération et la qualité du travail rendu. Dans les pays arabes, la situation est-elle comparable à l'Europe, où beaucoup de traducteurs sont obligés d'avoir un autre métier à côté ?

### Khaled Osman

Je ne pense pas que ce métier soit institutionnalisé dans les pays arabes. Il s'agit plutôt de professeurs d'université ou des personnes de double culture. A ma connaissance, il n'y a pas de représentation professionnelle et les travaux sont confiés de gré à gré.

### Martin de Haan

Les livres parus au Maroc par exemple sont-ils lus en Egypte ?

### Ali Benmakhlouf

Oui, parce qu'il y a une maison d'édition, le centre culturel arabe, basée au Maroc, qui édite matériellement l'ouvrage à Beyrouth et qui est présente sur toutes les foires du livre arabe, relativement nombreuses. Ce centre a d'ailleurs été choisi par Seuil et Robert pour la traduction. Par contre, la diffusion dans le monde arabe des petites maisons d'édition est une catastrophe. Il y a de très bonnes choses traduites, on trouve par exemple 400 livres traduits par le ministère de la culture syrien. Mais ils ne sont distribués nulle part : il faut se rendre au ministère pour se procurer un ouvrage... La diffusion pose donc d'énormes problèmes, et même le centre culturel arabe, très connu et présent, ne diffuse que ses propres productions. Je connais un certain nombre de très bons petits éditeurs, en Tunisie, en Algérie ou au Maroc, qui disposent d'un beau catalogue mais dont les livres ne sont nulle part.

### **Hanneke van der Heijden**

Il faut dire que la distribution des livres ne fonctionne pas très bien en Turquie non plus. On ne trouve de bonnes librairies que dans les trois villes principales du pays. En dehors d'Istanbul, Izmir et Ankara, on est obligé d'aller sur internet pour acheter ses livres, sur Amazon par exemple, ou sur un site turc de vente de livres.

### **Ali Benmakhlouf**

Heureusement le génie humain est grand : il suffit de sortir une édition à deux euros pour voir le livre apparaître dans les kiosques à journaux.

### **Martin de Haan**

Après avoir encerclé et discrètement approché le thème quelque peu grandiloquent de cette table ronde, à savoir les enjeux culturels de la traduction dans le bassin méditerranéen, je voudrais maintenant le confronter directement, en guise de conclusion. J'invite donc chacun d'entre vous à formuler un point ou point-virgule final.

### **Khaled Osman**

Il faudrait quelques heures pour entrer dans le détail de cette question, mais il me semble que ce problème se pose en termes de responsabilité. Responsabilité du traducteur, mais aussi de l'éditeur et des médias, dans l'instauration d'un dialogue et d'un échange entre les différentes cultures. Le traducteur en suggérant des titres qui mériteraient d'être traduits, l'éditeur en sélectionnant ceux d'entre eux qu'il juge intéressants. Bref il s'agit de faire des choix déterminants pour une meilleure connaissance mutuelle. Ces choix peuvent conduire à certains malentendus : par exemple en Egypte, auteurs et critiques littéraires se plaignent souvent que la carte des auteurs égyptiens traduits en France ne reflète pas le panorama de la littérature en Egypte. Des auteurs qui, vu de là-bas, sont considérés comme très bons ne sont pas traduits, tandis que d'autres, jugés de moindre valeur, remportent curieusement de grands succès en traduction. Bref, l'échelle des valeurs est différente, ce qui selon moi n'est pas propre à la langue arabe. C'est un reproche généralement injuste (il est normal que certains auteurs se prêtent mieux à la traduction que d'autres), mais il peut être partiellement justifié quand on voit que les acteurs culturels en France ou en Europe ont tendance à choisir les œuvres qui confortent les clichés occidentaux au sujet du monde arabe. C'est à chacun de prendre ses responsabilités en la matière.

### **Martin Lexell**

Depuis que j'ai commencé à enseigner, et j'enseigne encore, j'ai toujours

pensé que nous avons le devoir d'exposer les citoyens européens à d'autres langues, de les « contaminer », de manière à les amener à acheter des livres traduits en plus grand nombre. C'est triste de voir que la Suède a décidé de réduire le nombre de langues enseignées dans le secondaire. Anglais mis à part, il y a aujourd'hui beaucoup moins de gens qui apprennent des langues étrangères.

### **Ali Benmakhlouf**

Tout à l'heure vous avez dit qu'une traduction arrivant dans un pays manifeste la domination de la langue première. Mais dans le bassin méditerranéen, la perte de la maîtrise du français durant les trente dernières années a fait perdre la maîtrise de l'arabe aussi. Parce que pour bien connaître une langue, il faut en parler au moins deux.

### **Hanneke van der Heijden**

Quand on regarde le choix de littérature turque qui est offert, il y a très peu de différences d'un pays à l'autre. La plupart des maisons d'édition des Pays-Bas publient des romans qui ont déjà été traduits en anglais, en français ou en allemand...

### **Khaled Osman**

La critique littéraire a aussi une part de responsabilité. Par exemple, on ne peut que s'étonner de la place prise par la fiction anglo-saxonne, qui semble un peu hors de proportion. Autant on pourrait comprendre un certain déséquilibre pour le domaine des sciences ou des essais, autant pour la fiction on peut s'interroger. N'y a-t-il pas aussi une paresse de la critique, qui n'est pas prête à s'aventurer hors de ce qu'elle connaît déjà ? Il est certes plus facile de parler d'un livre anglo-saxon, dont un minimum de vernis culturel permet de dire quelques mots, que de faire une recension d'un ouvrage issu d'une autre culture.

### **Martin de Haan**

Pour terminer je voudrais attirer votre attention sur un beau projet qui s'appelle « Traduire en Méditerranée », et qui vise à dresser un état des lieux de la problématique qu'on vient de discuter. J'espère que nous pourrons en étudier les résultats concrets lors d'un prochain forum ! Je donne maintenant la parole à la salle.

### **Jean Sarzana**

Je voudrais simplement faire un commentaire sur le problème du déséquilibre des traductions. Il ne faut pas oublier le rôle des éditeurs. J'ai pu le



constater lors de la foire de Francfort, où l'on voit beaucoup de pays dont la littérature ne se considère pas elle-même comme suffisamment importante, dont les éditeurs viennent pour acheter et non pour vendre. Sans doute y a-t-il davantage de bénéficiaires à s'inscrire dans cette mode anglo-saxonne plutôt qu'à promouvoir sa propre littérature ? C'est un rôle culturel que l'éditeur ne joue pas toujours.

### **Un intervenant finlandais dans la salle**

La Turquie a été un des pays récemment invités à la foire du livre de Francfort. De quelle manière cela a-t-il affecté les exportations de littérature turque ? Je pose la question, car la Finlande va être le pays invité à Francfort en 2014.

### **Hanneke van der Heijden**

Je n'ai perçu encore aucun effet. Après la foire, aucun des traducteurs de turc travaillant aux Pays Bas n'a reçu plus de demandes de traductions. J'ai entendu des traducteurs allemands qui traduisent depuis le turc dire qu'ils avaient eu beaucoup de travail avant la foire du livre, car un grand nombre d'ouvrages turcs traduits en allemand devaient être présentés à la foire. Mais une fois la foire terminée, ils étaient tous au chômage.

### **Martin de Haan**

En 2004, nous avons eu la « semaine du livre français », une manifestation qui a été inventée pour donner un coup de pouce à la littérature française (laquelle a perdu beaucoup de son ancien prestige en Hollande). Un grand nombre de traductions depuis le français ont été publiées à cette occasion, mais cela n'a fait qu'empirer les choses pour la littérature française : aujourd'hui, beaucoup d'éditeurs hollandais considèrent que la traduction de livres français est une entreprise trop risquée. Cela veut dire que les initiatives de ce genre peuvent être très dangereuses.

### **Une intervenante dans la salle**

Les aires sémantiques étant différentes d'une langue à une autre, ne peut-on en conclure que la traduction parfaite, rigoureuse, fidèle, n'existe pas ?

### **Ali Benmakhlof**

Si l'on prend un texte et que l'on propose deux traductions, chacune peut être compatible avec le texte sans qu'elles soient compatibles entre elles. C'est l'horizon de la précision que l'on vise plutôt que celui de la perfection, celui de l'approximation plutôt que celui de la vérité, en resserrant le faisceau dans un sens ou dans l'autre entre le mot de départ et le mot d'arrivée. Du coup,

deux traductions peuvent avoir un faisceau très large entre elles. J'ajoute qu'il y a aussi beaucoup de contraste dans les mots, et à chaque fois on est à la lisière de l'incompatibilité.

### **Martin Lexell**

Dans le domaine de la traduction, la vérité est un concept fascinant. Il n'existe pas de traduction parfaite, de quoi que ce soit, mais je crois fermement qu'il existe un nombre infini de traductions qui sont parfaites.

### **Une intervenante dans la salle intervient en anglais**

Le lecteur doit être invité à remplir les blancs, mais il doit forcément y avoir des variations en fonction des genres (poésie, romans, essais), ainsi que des variations entre des décennies différentes, ou des siècles différents.

### **Martin Lexell**

C'est une des difficultés majeures à laquelle nous sommes confrontés en tant que traducteurs, parce que chaque roman est manifestement unique, et chaque écrivain est un univers entier à lui tout seul. Dans le même temps, il n'y pas de langue sans culture, et pas d'écrivain sans contexte. Comment peut-on alors savoir ce qui, dans le style de tel auteur, ou dans sa langue, est approprié en ce qui le concerne mais pas en ce qui concerne son contexte culturel. C'est l'éternel dilemme. Les langues ont toutes leur propre théorie de l'espace et du temps. Et quand on se met à relire son travail de traducteur quelques années plus tard, on a envie de changer des tas de choses... Et cinq ans plus tard, on ferait encore quelque chose de différent ! Les traductions se démodent très vite. Chaque nouvelle génération a besoin d'une nouvelle traduction des textes classiques. C'est un dilemme, mais c'est aussi un grand privilège. En Suède, il y a une très belle, et très contemporaine, traduction de Don Quichotte, et je suis sûr que ce doit être une expérience plus grandiose encore que de lire le livre dans la langue du seizième siècle... C'est là un autre aspect intéressant de la traduction. Nous avons aujourd'hui six traductions de Don Quichotte en Suède, et elles sont toutes différentes ! Et je suis sûr que pour la plupart des gens, la dernière est plus agréable à lire que l'original.

### **Jean Sarzana**

Il y a parfois dans la traduction elle-même des obstacles intrinsèques, par exemple dans ce qu'on appelle les traductions « culte », comme Edgar Poe par Baudelaire, ou bien dans les traductions « Mont Blanc », par exemple Shakespeare traduit par Victor Hugo. Je voudrais simplement demander aux intervenants s'ils ont eu à aborder de semblables traductions, s'ils ont essayé

de s'attaquer à un monstre sacré ou s'ils y ont renoncé parce que le texte était inscrit dans l'esprit collectif et que faire une nouvelle traduction supposerait une percée conceptuelle.

### **Ali Benmakhlouf**

L'historien marocain Abdellah Al Aroui a écrit en français dans les années 1970 un ouvrage intitulé *La crise des intellectuels arabes*. Très mal traduit en arabe au départ, ce texte a connu une diffusion extraordinaire, et tous ceux qui lisent l'arabe croient que c'est la réelle pensée de l'auteur. Lui s'est attaqué à cette traduction trente ans plus tard, et a fait paraître cette nouvelle traduction, mais elle laisse dubitatifs ceux qui ont lu le texte dans la première traduction ! Il y a eu une aventure de la mauvaise traduction qui a inscrit l'auteur dans certains concepts, une certaine orientation, voire une tradition contre laquelle il a lui-même échoué.

### **Une intervenante dans la salle**

Pour une fois, c'est l'auteur le traître et non pas le traducteur !

### **Martin de Haan**

Je me suis lancé récemment dans une nouvelle traduction de Proust, en commençant par *Du Côté de chez Swann*, dont la traduction existante est reconnue et a été distinguée par un grand prix. La traductrice a choisi le parti pris d'enraciner le texte dans le XIX<sup>e</sup> siècle, et pour moi ce n'est pas cela du tout qui caractérise Proust, qui pour moi reste un grand moderniste. Ce sont donc aussi les différences de vision sur l'œuvre qui déterminent les choix du traducteur.

### **Un intervenant dans la salle**

Je remarque que le traducteur est amené bien souvent à résister à la pression de ses éditeurs visant à aplanir, à actualiser certains titres. Il faut soutenir le traducteur, qui est aussi un auteur et dont le travail est fondamental.

### **Une intervenante dans la salle**

Nous devons en effet sans cesse nous battre avec les éditeurs contre cette grave tendance au formatage.


### **Un intervenant dans la salle**

En Lituanie, nous décernons un prix de la plus mauvaise traduction de l'année, et nous lui faisons beaucoup de publicité ! Que pensez-vous de l'impact que peut avoir un tel prix sur les traductions ? Il y a aussi un prix similaire en Tchéquie, il est décerné pendant la foire du livre de Prague. Cette année, le

lauréat est venu se défendre, et il était assez convaincant, mais en général, ils ne se montrent pas...

 **Martin de Haan**

Je ne suis pas sûr que ce genre de chose puisse fonctionner partout. C'est une question de sens de l'humour.

 **Hanneke van der Heijden**

En Turquie, certaines maisons d'édition utilisent des traductions déjà existantes de livres classiques ; et on met un faux nom sur la couverture, comme s'il s'agissait du nom du traducteur. Pour attirer l'attention sur la question du plagiat, notre association de traducteurs a décidé cette année de donner un prix à quelqu'un qui n'existe pas mais qui aurait fait des dizaines de traductions.

 **Martin de Haan**

Merci et bravo à tous.





# **UN PÈLERINAGE MÉDITERRANÉEN**

DES BROUILLARDS DE CHAMPAGNE  
AUX RIVAGES DE MALTE

Daniel Rondeau

J'ai commencé, il y a plus de vingt ans maintenant, un pèlerinage méditerranéen qui dure encore. Au fil du temps, ce qui au départ n'avait été qu'un prétexte, écrire sur Paul Bowles, sur Tanger, est devenu l'un des axes de ma vie et de mon travail d'écrivain. Mon projet a grandi au fil du temps et de mes livres. C'est un peu de tout cela que je voudrais vous entretenir aujourd'hui. Edgar Morin, il y a environ un mois, est passé à Malte pour une conférence et m'a dit : « En fait, tu es un néo-méditerranéen. » Je me propose de vous expliquer comment je suis devenu un néo-méditerranéen, comment je suis passé des brouillards de Champagne aux rivages de la Méditerranée.

Je suis un enfant des vignes, des bois et des livres. Enfant des vignes et des bois puisque mon grand-père était un très modeste petit vigneron champenois et que j'ai beaucoup passé de temps avec lui dans son pressoir, dans les caves, et que j'ai beaucoup aimé mon village natal, contrairement peut-être à un certain nombre de gens, d'écrivains pour qui le village natal est parfois une prison, un horizon un peu limité. J'ai très vite vécu ce village natal comme une sorte de métaphore du monde. Des vignes, de la terre et du ciel de ce village, je suis entré en correspondance avec des horizons lointains. Enfant, je passe des vacances chez mes grands-parents, je travaille avec mon grand-père, ou plutôt je l'accompagne dans les vignes, je passe mes matinées dans son pressoir. En même temps, mes parents sont des instituteurs, d'abord à la campagne puis dans une petite ville de province champenoise, et quand je dis que je suis un enfant des livres, c'est aussi parce que mon père, qui était une sorte de saint homme laïc – ce n'était pas un grand lecteur, c'était un instituteur, qui avait la passion du livre – a fait quelque chose d'assez inhabituel, en tout cas en ce temps-là et dans ce milieu-là : quand je suis entré en classe de sixième, il m'a ouvert un compte dans une librairie, qui était la librairie de l'Union républicaine, à Châlons-sur-Marne, en me disant que je pouvais aller y acheter tous les livres que je voulais. C'était un cadeau royal. Je venais avec ma bicyclette, je regardais la devanture. La littérature française était un jardin, je découvrais Giono, Aragon, Malraux, Céline, Camus, Morand...

J'ai beaucoup profité de cette facilité qu'il m'avait donnée, j'ai beaucoup lu. Très vite, j'ai eu une sorte de vocation, la vocation d'écrire. Ce mot est un peu solennel du fait de ses références religieuses : il y a un rapport avec l'absolu dans la vocation. Mais pour ce qui me concerne, ce terme est quand même assez juste puisque cette vocation d'écrire, je l'ai conservée toute ma vie. A part une parenthèse quand j'avais vingt ans, où j'ai ressenti un autre appel, j'ai dédié toute ma vie aux livres, à mes livres bien sûr, à ceux des autres comme journaliste, comme journaliste littéraire, comme chroniqueur et puis comme éditeur avec Quai Voltaire puis dans la collection « Bouquins ». La collection « Bouquins » a été pour moi, pendant six ans, une sorte de terre d'amitié où j'ai pu, avec une petite équipe formidable, inventer des livres et faire ressurgir des auteurs comme Thibaudet ou Dom Mabillon. Je pense aussi à Louis Massignon, deux volumes magistraux que j'avais mis en route et confiés à Christian Jambet, très grand philosophe et très grand écrivain.

J'ai dit que j'avais vécu dans une autre parenthèse quand j'avais vingt ans. J'ai eu vingt ans en soixante-huit, donc je suis devenu révolutionnaire et je suis parti avec ma femme en Lorraine, pour travailler en usine pendant plusieurs années. En fait je suis resté douze ans en Lorraine. J'ai passé une grande part de ma vie en exil et je ne regrette absolument pas ces douze ans passés dans les marches lorraines, qui m'ont structuré, construit, et m'ont donné, je crois, une expérience unique de la fraternité et un appétit du monde que peut-être je n'aurais pas eu sans cela.

Cette vocation d'écrire me vient donc assez vite. Un lundi matin, j'arrive dans la classe de mon père, - il portait une blouse grise, avait toujours les mains blanches de craie, je l'appelais « Monsieur », nous avions des rapports très stricts quand j'étais dans sa classe. Il nous donne un devoir assez banal : « Racontez-moi votre dimanche... » J'avais passé le dimanche dans une vigne de mon grand-père qui s'appelait la vigne de Berlin. Les vignes champenoises sont calottées de forêts et cette vigne de Berlin était sur un coteau à ce moment-là complanté de vignes et de vergers. Fertilisé par des sources, parcouru par des ruisseaux. J'avais passé mon après-midi sur cette colline, comme un enfant qui a un peu d'imagination peut passer des heures, à jouer, à imaginer, à rêver. Et quand mon père nous donne ce devoir, je vois que mes camarades, mon voisin immédiat, tout le monde a l'air un peu dépité, se demande ce qu'il va pouvoir raconter et moi, c'est le contraire. Je sens les mots qui me prennent par la main, c'est une image banale, mais c'était vraiment cela, j'étais emporté, bouleversé, je frissonnais. J'ai fait ce texte et depuis je n'ai jamais cessé, en écrivant, de rechercher cette première impulsion, cette



première émotion qui, vous le savez tous, nous saisit parfois et qu'il faut souvent apprendre à maîtriser, puisque l'art est toujours une maîtrise.

En Champagne, enfant posé dans un milieu modeste et immobile, je ressens très tôt, et de façon confuse, une sorte d'appel de l'Orient, comme si une partie de mon cœur battait déjà ailleurs. J'ai essayé depuis de comprendre d'où venait cette sensation de cœur divisé. Je me dis maintenant que cette sensation est sans doute commune à tous les Européens. Braudel dit qu'au Moyen-Age, l'Europe était saturée d'Orient. Pourquoi? Pour une raison très simple, l'Europe a été fécondée par deux religions qui sont des religions orientales. Le christianisme, n'est pas une religion d'Occident comme on le dit souvent. Ces bâtisseurs de cathédrales, ces paysans qui vont dans les églises de campagne, qui sont souvent des gens illettrés voire analphabètes, moins qu'on ne le dit mais quand même, quels toponymes vont-ils entendre, quels noms vont résonner dans leurs oreilles? Ils vont entendre parler du Golgotha, de Jérusalem, de Cana, de Bethléem, de Tyr et de Sidon, etc. Je pense que tous ces noms vont féconder l'imaginaire. D'autre part, dès cette époque-là, c'est-à-dire très tôt dans le Moyen-Age, jamais loin des cathédrales se trouve la synagogue. Pour rester en Champagne, province de l'Est assez rude et tellement loin des rivages méditerranéens, je voudrais rappeler qu'a vécu à Troyes (1040 – 1105) l'un des plus grands rabbins de l'histoire de France; il s'appelle Rachi. Ce fut un commentateur génial et très concis de la Bible et du Talmud. Il inspira les mondes chrétien et islamique, gagna sa vie comme vigneron et symbolise encore aujourd'hui « une certaine façon d'être juif en France ».

A son propos, permettez-moi à ce sujet une petite parenthèse: il y a une dizaine d'années, je suis allé revoir pendant les vendanges le pressoir de mon grand-père décédé et je rencontre deux rabbins qui étaient là. En fait, le vigneron qui avait repris le pressoir faisait du vin casher, et ils étaient présents pour contrôler l'opération. Je leur dis: « Vous êtes rabbins? ». J'étais alors habillé en écrivain asocial, pas rasé, en jean et T-shirt, ils me prirent pour un ouvrier vigneron de base. Je leur dis que je suis très content de les rencontrer et je leur demande: « Est-ce que vous connaissez Rachi? ». Ils se retournent, interloqués, me dévisagent et s'engage une conversation sur Rachi. Ils me dirent qu'ils avaient les notes de Rachi sur ses vendanges, ses livres de compte, ce qui est tout de même assez incroyable! Rachi va devenir le grand exégète de la Bible pour toute l'Europe, y compris pour les catholiques, il sera en conversation ensuite avec de grands docteurs de la foi et ses textes seront commentés de façon universelle.

Je pense que toute l'Europe, les vigneronns, les paysans, qui avaient les pieds dans la glèbe, avaient en même temps, naturellement, des rêves qui s'aventuraient vers d'autres cieux. A mon sens, il est très important de ne pas l'oublier car cela explique quand même une part fondatrice de notre identité. Il existe une évidence de liens entre l'Europe, y compris l'Europe la plus paysanne, la plus centrale, et les rivages méditerranéens...

Ce premier appel de la Méditerranée, je le ressens très précisément un jour où j'ai acheté un livre de Camus. Je suis en sixième ou en cinquième, je rentre chez mes parents, je m'installe sur le bord de la fenêtre, c'est le printemps, je suis transporté par ses pages sur Tipasa, j'ai l'impression de vivre autre chose et je vais continuer à lire, naturellement, tout Camus à cette époque-là. Je me souviens très bien de phrases que je notais sur la Méditerranée, sur la respiration de la mer dans *La Peste* ; c'est le premier appel sérieux venu de la Méditerranée.

Par la suite, les choses vont s'accélérer quand je suis à *Libération*. En 1985, je lance une enquête internationale en demandant à plusieurs centaines d'écrivains du monde entier : « Pourquoi écrivez-vous ? ». Cette enquête sera publiée et va avoir un écho mondial, avec des querelles littéraires en Italie, en Egypte, en Chine. Je n'avais pas la prétention de connaître les écrivains du monde entier, aussi j'ai préparé cette enquête très minutieusement avec des amis éditeurs en Italie, en Allemagne et à Londres. Et à Londres, un éditeur me dit un jour : « Tu as oublié l'écrivain américain Paul Bowles dans ta liste ». Je lui réponds : « Mais Paul Bowles est mort ». On ne parlait absolument plus de Paul Bowles, dont on pouvait trouver deux livres chez Gallimard, *Après toi le déluge* et *Un Thé au Sahara*. Il me répond : « Mais non il n'est pas mort, je te donne son adresse tout de suite : Paul Bowles, Boîte postale 11 -71, Tanger, Maroc ». J'envoie une lettre à Bowles : « Cher monsieur Bowles, pourquoi écrivez-vous ? ». Dix jours après, je reçois une lettre, une grande enveloppe papier couleur safran tapée à la machine et portant un timbre à l'effigie de SM Commandeur des croyants, Hassan II. J'ouvre cette enveloppe, il est écrit : « Cher monsieur Rondeau, voici ma réponse : j'écris parce que je suis toujours au pays des vivants ». Je décide alors que dès la fin de cette enquête, je vais aller rencontrer Bowles et lui consacrer un reportage. L'enquête est publiée le 22 mars 1985, je participe à une émission spéciale d'*Apostrophe* et au mois de mai, je pars pour Tanger. En arrivant à Tanger, j'ai un choc, mélange de réminiscences de mes lectures de Camus et découverte de l'Orient le plus proche. Naturellement, je vais rencontrer Bowles, je vais écrire plusieurs portraits de lui pour la presse, je vais même le publier puisqu'à ce moment-là, on va me proposer de créer une maison

d'édition, Quai Voltaire (couverture couleur bleue Méditerranée). Mais surtout, je vais commencer à écrire sur Tanger.

Tanger, c'est vraiment la porte qui commande à l'entrée dans la Méditerranée, Gibraltar est en face, très proche, on a l'impression que si l'on tendait la main, on pourrait toucher la côte espagnole, on peut voir passer tous les bateaux. Il y a d'ailleurs des Tangérois qui passent beaucoup de temps dans leur jardin, avec leurs lunettes pour lire le nom des bateaux, il existe une poésie dans cette navigation, dans le mouvement de ces bateaux qui rentrent en Méditerranée ou qui en sortent. Et quand je suis à Tanger, je commence à penser à une autre porte, la porte de la route des Indes, Alexandrie. Je publie donc mon premier *Tanger*, je pars ensuite pour Alexandrie, où je vais passer quelque temps ; je vais même suivre le chemin d'Alexandre jusque dans les Alexandries lointaines : en Ouzbékistan ou au Tadjikistan, jusqu'à Alexandrie-Eschatée, la plus reculée.

Ensuite, je vais rêver à cette troisième porte, la Sublime porte, Istanbul, la porte d'accès à tout l'espace caucasien, à l'Europe du nord, à l'Europe slave, et qui est l'aboutissement du corridor des steppes venant d'Asie. Car la Méditerranée a cette particularité de s'ouvrir sur trois continents : l'Europe, l'Asie et l'Afrique. L'empire ottoman est né de l'avancée toujours plus audacieuse de ces tribus nomades qui avaient l'habitude de guerroyer dans ce corridor des steppes, d'avancer chaque année un peu plus loin avant de repartir chez eux, et qui finalement ont bâti cet empire, sur les débris de l'empire byzantin.

J'ai quitté Paris il y a douze ans pour m'installer en Champagne, pour me consacrer à mes livres. Je menai alors une vie complètement asociale, sans voir personne. J'étais en train de travailler à un roman et j'allais me dépêcher de terminer *Istanbul* pour que mon projet méditerranéen prenne forme, qu'il soit visible et compréhensible par tout le monde avant que je ne publie *Dans la Marche du temps*. Plus récemment, je suis allé à Carthage. C'est tout autre chose, c'est la cité morte, la cité qui a disparu et qui nous interpelle, nous questionne, puisque là aussi c'est un mystère et une leçon de l'Histoire.

Je voudrais revenir sur quelques-unes de ces villes très importantes pour moi. Tanger, bien sûr, cette cité est restée vivante dans mon cœur. Ce fut pour moi un commencement. Mais je voudrais m'attarder un peu sur Alexandrie d'abord, puis sur Carthage.

Alexandrie, c'est une ville bâtie au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, imaginée par ce jeune homme de vingt ans aux yeux pers qui possède ce cheval

magnifique, Bucéphale. Alexandre est un jeune roi macédonien qui a décidé de partir vers l'Asie, d'aller fourrager l'Asie, de conquérir l'Asie. Il pensait que s'il arrivait à la conquérir, il arriverait à conquérir le monde – à ce moment-là, on avait une notion de monde fini. Ce jeune homme est quelqu'un d'extraordinaire par ses qualités humaines, par son énergie, par son ambition, par son audace, par son intelligence, par sa culture aussi. Son père lui avait donné pour précepteur Aristote. Il a tenu compte des leçons d'Aristote dans tout ce qu'il a fait.

Un jour, il réunit son petit conseil de guerre et annonce qu'il abandonne tous ses biens pour financer une expédition vers l'Asie. Il veut partir comme s'il naissait, nu, avec seulement sa peau d'homme où bat le sang des dieux et des héros. Il vend ou donne tout ce qu'il possède. Son fidèle Perdicas s'emporte : - Mais que te restera - t - il ? Réponse du Macédonien : - L'espérance. Il emporte avec lui seulement *l'Iliade* et *l'Odyssée*, s'inscrivant immédiatement dans une tradition héroïque, divine et mythologique. Il dit qu'il est fils de Zeus parce que sa mère Olympias aurait été visitée par la foudre de Zeus un soir. Il part vers l'Asie, fait le tour du bassin méditerranéen en descendant et remporte victoire sur victoire sur Darius .

Un jour, après toutes ces victoires, il longe le rivage d'Egypte parce qu'il veut y fonder une ville. Avec lui, son armée, qui avance à la paresseuse, d'un pas de permissionnaire. Il arrive à une sorte de presqu'île, une langue de sable qui sépare le lac Mareotis de la terre, à sept stades de l'île de Pharos. Il semble que les conditions soient bonnes, il y a des sources d'eau claire, un accès facile vers le Nil, des gisements de calcaire... Sans descendre de son cheval, il dit que c'est là que la ville va être créée. Il donne des ordres. Son architecte, Dinocrate, qui était à ses côtés, descend de cheval et demande de la craie pour dessiner un plan sommaire de la ville telle qu'il l'imagine. Pas de craie. - Qu'on apporte de la farine. Il dessine ce plan, qui est bâti sur les instructions d'Aristote. Une fois ce plan fini, une nuée d'oiseaux s'abat sur la farine, emporte tout ce qu'il y avait, on ne voit plus rien. C'est ainsi qu'Alexandrie commence par être une cité céleste. Ce qui est très important, c'est ce qu'Alexandre avait demandé à son architecte : construire dans cette ville un phare pour les navigateurs, un musée et une bibliothèque.

Ce phare, c'est le Phare d'Alexandrie, l'une des merveilles du monde. Le feu du phare prolonge le feu d'Alexandre. Il a disparu, c'est au Tangérois Ibn Battuta, surnommé le voyageur de l'Islam, que nous devons l'ultime témoignage sur le phare encore debout, en 1325. Il en reste quelques traces là-bas, pour ceux qui connaissent Alexandrie, car c'est sur ses décombres qu'a été

bâti le fort de Qait Bey. Le phare avait une portée extraordinaire - de soixante kilomètres pense-t-on - et il était très connu dans l'Antiquité ; on lui attribuait des pouvoirs magiques qui sont quasiment ceux d'un radar et d'un laser aujourd'hui : on pensait qu'il pouvait tout voir et tout détruire à distance.

Alexandre, une fois ses instructions données pour la construction de la ville, laissera sur place une partie de son armée pour exécuter ses plans. Il ne verra jamais la ville qu'il avait décidé de créer. Il va continuer son chemin vers l'Asie, jusqu'à l'Himalaya, redescendant par l'Inde où il va mourir à l'âge de trente-trois ans. Il meurt après son cheval adoré, pour qui il fait construire un tombeau et autour de ce tombeau, une ville : Bucéphalie. C'est intéressant pour nous, à qui la Méditerranée pose la question centrale des rapports entre l'Occident et l'Orient. À cette époque, c'est l'Orient qui va être occidentalisé, hellénisé jusqu'en Inde par l'expédition d'Alexandre.

Alexandrie était fameuse pour son phare, mais il en émanait encore une autre lumière, celle de la Bibliothèque, le *Mouseion*. Ce n'était pas le musée tel qu'on l'imagine aujourd'hui, mais un endroit dédié aux Muses et au savoir. Le dessein d'Alexandre, quand il est parti pour l'Asie, n'était pas seulement de mener une campagne militaire, de conquérir le monde. C'est cela qui est extraordinaire dans le projet de ce tout jeune homme de vingt ans : il voulait faire l'inventaire du monde réel. Pour ce faire, il avait emmené avec lui des savants, historiens, grammairiens, philosophes, mathématiciens, zoologues, cartographes, naturalistes, entomologistes, minéralogistes, etc. Chacun dans sa spécialité était sommé d'écrire des rapports pour décrire ce monde qu'ils allaient découvrir et le *Mouseion*, le musée-bibliothèque d'Alexandrie, avait reçu pour mission de recevoir et de centraliser tous les témoignages et les informations glanés sur le chemin de cette conquête. Telle était la fonction attribuée à ce musée. C'était, dans l'esprit de son fondateur, une sorte d'organisme d'accueil pour le patrimoine universel. Il voulait que ce musée-bibliothèque soit le cœur battant d'une sorte de patrie unique. Nous parlons aujourd'hui de globalisation. La conquête d'Alexandre a représenté, d'une certaine façon, la première globalisation. Alexandre était le premier homme à tenir le monde sous son seul regard. Il a tout vu ou, du moins dans son esprit, il pense qu'il est en train de former une patrie unique. Partout où il va passer, il va métisser, mêler les hommes, les dieux, les nations et les civilisations. Il ne va pas seulement helléniser ce monde oriental, mais il va s'orientaliser lui-même : le *cosmocrator* a jeté sa tenue de soldat macédonien, il porte la tunique blanche des Mèdes, nouée à la taille par une ceinture perse, il va épouser la fille de Darius, il organise pour ses soldats les « noces de Suse ». Un processus de métamorphose incroyable est en marche et va laisser des

traces durables dans le cœur des hommes. L'élève d'Aristote est devenu philosophe, pas seulement en paroles, mais en actes, nous dit Plutarque. De l'importance des songes sur la transformation du monde réel. Alexandre a mis tous les vivants en communication les uns avec les autres, (c'est encore Plutarque qui parle). Ce qui était bon pour les Grecs l'est maintenant pour tous les autres. Alexandre réalisa et porta au-dessus de lui le génie grec qui, quelques siècles plus tard, dans la ville qu'il avait fondée, rencontrera les sagesse barbares et la première église. Le prédestiné avait signé l'un des plus beaux livres de notre ancien testament païen. Son aventure annonçait le temps des monothéismes. Les étincelles de sacré jaillies sous les sabots de Bucéphale avaient ouvert le chemin de celui qui venait sur son âne. L'homme qui voulait être dieu tendait la main par-dessus les siècles à celui qui se fera homme et finira sur une croix. Mais dans son empire laissé en déshérence, comme l'a fort justement noté André Malraux, ce n'est ni Rome ni le christianisme qui vont lui succéder, mais un autre monothéisme, l'Islam, de Lahore jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Je suis allé dans la dernière Alexandrie qu'il avait laissée derrière lui, Alexandrie-Eschatée, à Khodjent, l'ancienne Leninabad. C'est au Tadjikistan, une petite ville narcosée par soixante-dix ans de communisme oriental, et par un islam des confins. J'avais réussi à entraîner avec moi deux archéologues russes de Tachkent dans cette petite ville très oubliée sur les marches du monde. Deux savantes réduites au chômage puisque tout ce qu'il restait de vie scientifique soviétique n'était plus employé. L'une d'elles, Margarita Filipovna, était venue donner des cours à l'Ecole Normale Supérieure de Paris. Elle et son ancienne collègue m'avait emmené sur les sites des anciennes casernes d'Alexandre et elle m'avait présenté des paysans aux yeux bleus qui se prétendaient descendants des guerriers d'Alexandre. Ils n'étaient pas seuls. Dans l'Himalaya, où il était passé avec ses éléphants, Alexandre avait laissé des hommes en garnison pour tenir les cols et là-bas, dans quelques hautes vallées vivent encore des tribus qui, mêlant à leur dialecte des reliques de vieille langue sogdiane et teintant leur islam de zoroastrisme, se réclament encore d'Alexandre. Au Tadjikistan et en Ouzbékistan, j'ai rencontré des bardes chantant des odes à Iskandar Zoulkarnain, Alexandre « aux deux cornes », parce qu'il avait souvent porté, tout au long de sa marche vers l'Orient, un casque fait de la peau et des cornes d'un bélier. Il est même devenu un personnage de l'Islam puisqu'il figure dans le Coran comme petit prophète. L'épique laisse des traces, entre dans la littérature et la vie continue.

Pour en revenir à Alexandrie, et à d'autres traces, ce musée, cette bibliothèque vont nous léguer une autre façon de regarder le monde qui pour nous

tous est importante, celle qui consiste à regarder le monde à travers les livres. La Bibliothèque va devenir une obsession des Ptolémées, en charge de l'État d'alors et de la Bibliothèque d'Alexandrie : ils veulent avoir tous les livres publiés dans le monde, ils écrivent à tous les souverains de l'époque pour leur demander – c'est le dépôt légal ! – de leur faire parvenir tous les manuscrits et papyrus qu'ils publient ; chaque bateau qui relâche dans le port d'Alexandrie est obligé de déposer, pendant le temps où il est là, les manuscrits qui sont à bord pour qu'ils puissent être recopiés. D'ailleurs, les bibliothécaires d'Alexandrie vont prendre l'habitude de garder l'original et de ne plus jamais rendre la copie ! Alexandre avait voulu tenir le monde sous son seul regard. Moins d'un siècle plus tard, au *Mouseion* qu'il a créé, les hommes inventent une nouvelle façon de regarder le monde, à travers les livres. Les héros du savoir disent le monde tel qu'ils le lisent dans leurs papyrus ou sur leurs plaquettes d'argile, ils en élucident les mystères, ils définissent sa vérité à l'aune de leur connaissance, et à l'infini de la conquête va répondre l'infini de la glose. Cette façon d'abandonner la vie pour la souveraineté du commentaire, dans le palais blanc des muses d'Alexandrie, c'est la naissance des clercs. À ce propos, Michel Foucault a écrit cette phrase qui résume tout : « Alexandrie, qui est notre lieu de naissance, avait prescrit ce cercle à tout le langage occidental. Écrire, c'était faire retour, c'était revenir à l'origine, se ressaisir du premier moment, c'était être nouveau au matin ».

Nous vivons toujours sur ce qui nous a été légué par cette ville méditerranéenne qu'était Alexandrie. Ce savoir, ce bouillonnement de la pensée et de l'écriture va engendrer un univers brillant, chatoyant et fort, qui a rayonné, comme l'a écrit Braudel, bien au-delà des limites de la Méditerranée, tout autour de la Terre.

L'autre ville dont je voudrais parler, c'est Carthage, qui est à la fois un début et une fin. C'est un début puisque c'est l'une des premières grandes métropoles du monde. Pour situer le niveau des métropoles à cette époque-là, puisque je parlais d'Alexandrie, on pense qu'au premier siècle après Jésus-Christ, un million de personnes vivaient dans cette ville. Carthage, c'est un début puisqu'elle a été créée au VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ par des Phéniciens qui ont quitté leur Phénicie natale pour des raisons de querelles familiales violentes. Une femme, Elyssa (on l'appelle Didon en Afrique), révoltée contre la tyrannie de son frère, le roi Pygmalion qui avait assassiné son mari par cupidité, était à la tête de l'expédition, elle est partie avec des aristocrates tyriens, à Chypre, ils avaient embarqué le grand prêtre d'Astarté et des prostituées sacrées. En vue des côtes africaines, elle engage ses vaisseaux dans un golfe (l'actuel golfe de Tunis) et aperçoit une péninsule attirante, en forme

de pointe de flèche, elle débarque et fonde Carthage. Cette ville va devenir l'une des premières capitales du monde et va prendre tellement d'importance que Rome va vouloir absolument la détruire parce qu'elle ne supporte pas ce choc dans l'espace de la Méditerranée. C'est donc aussi une fin parce que Rome va en décider ainsi, beaucoup plus tard, en 146 avant Jésus-Christ. Après trois guerres, les légions romaines doivent faire tomber cette cité. Il y a eu dix jours de combats acharnés. Les romains envoient d'abord – rien n'a changé sous le soleil – des commandos d'élite qui vont entrer dans Byrsa, le cœur de la ville de Carthage punique. Ce sont des maisons assez hautes, de cinq ou six étages, des rues très étroites... Les « commandos » de la légion romaine vont se battre maison par maison, selon des techniques qu'on peut voir encore aujourd'hui, hélas, au Moyen-Orient. Les Carthaginois petit à petit vont reculer, le choc est terrible. Quand la ville est prise, Scipion commande de la brûler. Nous connaissons tout cela très précisément parce qu'il était accompagné de l'un des trois grands historiens de l'Antiquité, Polybe. C'était un prisonnier grec exilé à Rome pour qui Scipion s'était pris d'affection ; appréciant son intelligence, son style, il le prend à ses côtés et le fait entrer dans son cabinet de guerre. Polybe va le suivre partout. La description très précise de la prise de Carthage est absolument magnifique. La ville est en flammes, Scipion et Polybe, sur leurs chevaux, observent ce spectacle depuis les hauteurs. Scipion devrait être content mais Polybe remarque une larme qui coule sur les joues du Romain. « Général, pourquoi pleures-tu ? – Je pleure parce que je pense à Rome, car si Carthage brûle ainsi, cela veut dire que Rome aussi, un jour, pourra brûler... ». Effectivement, quatre siècles plus tard, les tribus venues des plaines austro-hongroises vont piller et brûler Rome.

De grandes choses ont été accomplies à Carthage, où se rassemblaient les deux côtés de la mer. Mais les civilisations sont mortelles et on en a, avec Carthage, un exemple précis, comme si sur l'arbre de l'histoire des hommes, une branche importante avait été coupée, brûlée et n'avait jamais repoussé. C'est une invitation à méditer sur nous-mêmes, sur la politique, puisque l'on voit bien comment certaines décisions peuvent nous conduire à notre propre ruine. Je pense évidemment au clash des civilisations. De Troie à Carthage, de Sarajevo à Bagdad, « le grand incendie du monde qui jamais ne s'éteint », comme dit Hermann Broch, court d'une cité à l'autre. Tournent les trônes, vacillent les puissances, tombent les temples, brûlent cités et villages, chacun s'en retourne à la cendre. L'histoire, c'est toujours la guerre, aussi. Tout est guerre d'ailleurs, canonnades, offensives, défaites, trahisons, assauts, usures, brèches, replis, trêves, explosions, et pas seulement la guerre. L'amour et la littérature aussi.



En même temps, cette ville était très intéressante car elle symbolisait une présence de l'Orient dans cet Occident du Maghreb. Par exemple il y a, au musée de Carthage, au premier étage, à droite, un sarcophage avec le squelette parfaitement conservé d'un Carthaginois, un jeune homme qui a vécu au VI<sup>e</sup> siècle. Près de lui ont été déposés un gemme scarabée, un chapelet d'amulettes d'inspiration égyptienne et une pyxide en ivoire tourné. Or tous ces petits trésors viennent du monde égyptien, perse, assyro-babylonien, sumérien, ce qui montre comment l'Orient s'était installé dans cette partie occidentale de la Méditerranée. D'ailleurs, même après le christianisme, on va continuer à Rome d'honorer des dieux égyptiens et orientaux.

Ce qui m'a toujours attiré aussi dans toutes ces villes, ce sont les écrivains, naturellement. Venu à Tanger pour rencontrer Paul Bowles, j'ai découvert là-bas cet écrivain extraordinaire qui s'appelle Mohamed Choukri, l'auteur du *Pain nu*, qui est à mes yeux un chef-d'œuvre et qui fait partie des grands livres sur l'enfance, au moins sur ces enfances désespérées. Je pense à cet autre livre du Brésilien Jorge Amado, *Capitaine des sables*. Des petits livres concis, où tout est dit en quelques mots. Alexandrie, j'y suis venu aussi pour trois écrivains : Constantin Cavafy, le poète ; Forster, l'écrivain anglais auteur de *La Route des Indes* et de *Chambre avec vue*, celui qui a fait découvrir au monde Cavafy ; et naturellement Lawrence Durrell. À Carthage, d'Apulée à Saint-Augustin, les écrivains n'ont pas manqué. Et puis, bien sûr, il ne faudrait pas que j'oublie Flaubert : je ne serais peut-être jamais venu à Carthage s'il n'y avait pas eu *Salammô*. « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar... ». Si je parle des écrivains, c'est parce que je pense qu'une fois que les choses ont existé, que les villes ont disparu et sont recouvertes de silence, il faut les faire exister une deuxième fois, une troisième fois, les répéter à l'infini, c'est la fonction mythique de l'écriture.

Il se trouve que maintenant, je suis ambassadeur à Malte, qui a été fondée par les Phéniciens. J'y ressens une présence énigmatique et mystérieuse. On y trouve, en effet, les plus vieux bâtiments construits par l'homme, avant l'île de Pâques. Il y a à Malte des temples inconnus que les historiens avaient laissés de côté parce qu'ils ne rentraient plus dans leurs cadres. Un professeur, Jean Guilaine, a parlé de cette civilisation dans un grand livre intitulé *La Méditerranée avant l'écriture*. Malte, enfin, a été fondée aussi par des Juifs, venus avec les Phéniciens qui avaient installé les premiers comptoirs à Malte. On a donc une première création doublement sémitique. Ensuite les Arabes et les Normands sont venus, les premiers ayant occupé Malte pendant deux siècles, laissant des traces de leur passage dans l'architecture mais aussi dans la langue puisque soixante-dix pour cent du maltais est constitué

d'arabe archaïque. Cela donne à Malte cette particularité d'être le seul pays européen avec une langue sémitique. C'est un trésor à faire vivre. Il y a eu aussi cette occupation des chevaliers, cette foi chrétienne qui est encore aujourd'hui assez fervente. Ce n'est pas un hasard si, quand je suis arrivé à Malte, lors d'un de mes premiers déjeuners, j'ai rencontré des lecteurs de Massignon. Nous sommes à l'évidence dans une tradition abrahamique.

Pour terminer, je voudrais vous lire un petit texte. L'assemblée parlementaire méditerranéenne a rédigé une sorte de constitution, qui a été adoptée l'an dernier à Monaco, et l'on m'a demandé d'en rédiger le préambule. Permettez-moi de conclure en vous lisant simplement le dernier paragraphe.

« La Méditerranée nous a appris à recevoir et à donner, à transmettre, à nous interroger sur nous-mêmes sans manichéisme, à évoluer dans des univers mentaux différents à l'intérieur d'un monde resté mosaïque depuis Homère et Virgile. La Méditerranée, son savoir, sa loi, ses croyances, les trois religions du livre, son respect de la nature et de la beauté, du sacré et de la raison ont toujours su rayonner loin de ses rivages et embrasser toute l'expérience humaine. C'est pourquoi nous, citoyens et parlementaires de tous les pays européens, nous espérons nous montrer dignes de ce que nous avons reçu. Il ne s'agit pas pour nous de grandir une civilisation au détriment d'une autre, il ne s'agit pas de mépriser rien ni personne, mais simplement d'affirmer, au moment de regarder vers demain, qu'il est une sagesse, une liberté, une pensée que nous estimons indispensables à l'avenir du monde ».





**LE ROMAN POLICIER  
SOUS INFLUENCE  
GÉOGRAPHIQUE**

## Gérard Meudal

Nous allons poursuivre notre voyage autour de la Méditerranée, avec des auteurs de romans policiers. Le thème de cette table ronde est *Le polar sous influence géographique*, autrement dit : la prégnance des lieux est-elle importante dans les romans policiers ? Nous allons essayer de répondre à cette question avec les auteurs rassemblés autour de cette table.

Mine Kirikkanat a publié récemment un roman policier très remarqué, *La Malédiction de Constantin*, traduite chez Anne-Marie Métailié. C'est une sorte de roman d'anticipation politique. Sans vouloir en dévoiler la fin, ce qui serait un crime en matière de roman policier, je voudrais quand même en dire quelques mots. Imaginez qu'un tremblement de terre épouvantable ravage la Turquie. Tout un système d'aide humanitaire se met en place et sous couvert de cette organisation, c'est une sorte de guerre qui se donne à voir entre les services secrets américains et les services secrets européens qui, dans cette fiction, parviendraient à parler d'une seule voix. C'est une réflexion géopolitique par le biais d'une intrigue policière. C'est un livre passionnant et qui pose un grand nombre de problèmes. Mine Kirikkanat, vous êtes venue aussi avec un deuxième livre, qui ne sera traduit du turc que dans quelques mois, nous en parlerons peut-être un peu plus tard.

Dominique Manotti, je n'ai pas fait le compte de vos livres mais ils sont tous très marquants et, dans tous ceux-ci, ce n'est pas tant la notion de lieu qui est la plus frappante que la réflexion sur l'histoire. Même si le tout premier, *Sombre Sentier*, qui se passe précisément dans le quartier du Sentier à Paris, est né de cette réflexion sur la topographie.

Loriano Macchiavelli est l'un des auteurs de romans policiers les plus connus en Italie. Vous avez créé ce personnage de Sarti Antonio qui est un personnage très populaire, peut-être le plus fameux en Italie avec Montalbano. Les

livres ont été adaptés dans des séries télévisées, au cinéma, etc. Ce qui est frappant, c'est qu'avec ce Sarti Antonio, un des personnages le plus important en est peut-être la ville de Bologne. Là aussi, on trouve toute une réflexion sur les lieux, sur la topographie.

Jason Goodwin, enfin, grand voyageur avant d'être un auteur de romans policiers. Vous êtes une sorte d'écrivain voyageur ; vous avez entrepris une série de romans policiers sur l'Empire ottoman, avec un personnage de détective très pittoresque : un eunuque qui rôde dans les antichambres des palais. Vous avez publié *Le Complot des janissaires* et *L'Affaire Bellini* qui vient de paraître chez Plon, peut-être le début d'une série.

Laurent Lombard, traducteur, traduira les propos de Lorian Macchiavelli.

Ma première question sera : en quoi un lieu est-il déterminant dans l'envie d'écrire un roman policier ou un roman tout court ? Un lieu donne-t-il une idée d'enquête, ou bien génère-t-il le roman ?

### **Jason Goodwin**

Pour moi, le lieu est primordial, parce que pour faire une fiction, on cherche des tensions, une espèce de lutte. Et à Istanbul, j'ai parfaitement trouvé tout cela, c'est une zone de passage avec des populations très diverses. La raison de mon choix n'est donc pas que géographique, elle est aussi sociologique : il y a des Turcs, des Grecs, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle où c'était une grande ville multiethnique et pluri confessionnelle. J'ai choisi cette époque car c'était une période de lutte entre les traditionalistes et ceux qui voulaient moderniser l'Empire ottoman. C'est un endroit, comme dans les tremblements de terre, où les plaques tectoniques se rencontrent. C'est facile ensuite d'en venir aux intrigues, aux meurtres, etc.

### **Gérard Meudal**

Oui, il y a des lieux privilégiés ! Il y a très longtemps déjà, un fameux critique italien, Alberto Savinio, a écrit un essai sur Simenon en expliquant tout le bien qu'il en pensait et il observait que malheureusement, en Italie, il ne serait jamais possible d'écrire de pareils romans policiers à cause du climat...

### **Loriano Macchiavelli** (*propos traduits par Laurent Lombard*)

Oui, le pays est trop ensoleillé. En Italie, il y a trop de soleil pour qu'il puisse y avoir des meurtres ! Plus sérieusement, il faut dire que la prégnance des lieux dans le roman policier est indispensable et en même temps indifférente. Indispensable parce que, par exemple, sans Bologne, le sergent Sarti Antonio

n'aurait pas existé. Le lieu est nécessaire et il est nécessaire de connaître ce lieu à fond. Avant tout, les lieux doivent être connus en profondeur par l'auteur. Je connais très bien les montagnes que je décris, de même que la ville que je décris. Je serais incapable de situer une histoire à Los Angeles ou à Istanbul, parce que je ne connais pas ces villes. La ville doit être connue, vécue avec toutes ses tensions. Il faut endosser le lieu.

Je n'ai pas situé mes romans uniquement dans la ville de Bologne, qui accumule toutes sortes de tensions comme la richesse, la pauvreté, la révolte, mais également dans les Apennins, et j'ai retrouvé dans ces montagnes aussi la même tension, la même accumulation qui se retrouve dans la ville.

### ► **Dominique Manotti**

Pour deux de mes romans, le lieu a eu une importance fondamentale. Pour le premier, *Sombre Sentier*, c'est effectivement un conflit de travailleurs clandestins dans le quartier du Sentier, à Paris, qui avait éclaté en 1980, qui m'a fourni le cadre. C'était en France la première grève de travailleurs clandestins. J'étais syndicaliste à ce moment-là. J'ai participé à toute cette grève, j'ai vécu une fusion extraordinaire : ces lieux aussi étaient habités ; ce n'était pas que des rues, c'étaient des ateliers clandestins à tous les étages, c'était un quartier et un mode de vie et de travail. Quand j'ai commencé à écrire un roman, j'ai eu envie de décrire cette expérience, cette grève et ce lieu qui présentaient un mode de vie extraordinaire et inconnu, à quelques rues de là. Pour moi, cela a déterminé le choix d'écrire. Le Sentier, en tant que tel, était un personnage de roman noir, hors-la-loi et avec ses propres règles très strictes, un lieu extrêmement violent et extrêmement chaleureux. Je me suis rendu compte après coup que tous mes personnages vivants étaient des incarnations des modes de vie dans le quartier : policiers, travailleurs, etc. Tout était une mise en chair de ce qu'était le Sentier. Dans ce roman-là il est certain que le poids de l'enracinement est considérable : c'est plus qu'un lieu géographique, c'est un lieu géographique habité.

### ► **Gérard Meudal**

Le titre le dit bien : *Sombre Sentier*, c'est déjà tout un programme. Mine Kirikkanat, le lieu est-il important pour vous ? Parce que dans votre livre, sans dire qu'il s'agit d'un lieu abstrait, vous ne traitez pas un quartier particulier, mais procédez plutôt à une réflexion sur la position géopolitique de la Turquie dans l'ensemble du jeu international.

### ► **Mine Kirikkanat**

En Turquie, il y a autant de soleil qu'en Italie mais il y a aussi beaucoup de polars ! La tension ne manque pas à Istanbul, je suis d'accord avec Jason. Cette

ville est vraiment propice à l'écriture de romans. Istanbul, rassemble quinze millions d'habitants de toutes sortes : les plus cultivés et les plus ignares, les plus riches et les plus pauvres, prêts à tuer pour deux sous... C'est un mélange de toutes les populations, de toutes les classes sociales, obligées de vivre ensemble dans un lieu que l'on ne peut pas ne pas fréquenter, car les riches aussi sont obligés, pour gagner de l'argent, de passer par le centre-ville. (En détruisant les Halles, on a tué l'âme de Paris, qu'on a aseptisé en repoussant les populations défavorisées dans les banlieues). C'est justement le moment de s'emparer d'Istanbul et de ses contrastes, parce que les canalisations suintent encore, non loin des dorures du palais de Dolmabahçe. Mais l'écriture ne consiste pas seulement à faire découvrir aux autres ce que l'on a envie qu'ils découvrent, il s'agit aussi de se découvrir soi-même. Istanbul m'était depuis vingt-cinq ans aussi étrangère qu'à un Anglais. Je vivais depuis 1983 en Espagne, j'avais commencé mon métier de journaliste là-bas pour pouvoir y vivre. J'ai commencé à écrire sur Madrid, sur Paris et sur d'autres cités que je connaissais bien, en rassemblant dans mes romans tout ce qui me tenait à cœur de toutes ces villes. Mais s'agissant d'Istanbul, j'ai découvert que j'invente volontiers des quartiers, des rues, que je refais ma ville : j'ai fait revenir l'Istanbul de mon enfance. C'est pour cela que le lieu est important, mais c'est aussi un lieu que l'on réinvente.



### **Gérard Meudal**

Loriano parlait de la nécessité de vivre les lieux mais j'ai l'impression que vous êtes, les uns et les autres, un petit peu dans la réinvention. Après tout, Jason, vous ne vivez pas à Istanbul. Vous connaissez bien Istanbul mais c'est une Istanbul un peu rêvée. Alors quelle est la part de l'exotisme rêvé dans le choix d'un lieu ?



### **Jason Goodwin**

Mine l'a bien dit, on reforme, on fait une création nouvelle. Je pense au détective absolument classique Sherlock Holmes, qui habitait dans ma ville natale, à Londres. Maintenant, quand je voyage, je m'entends dire partout en Inde ou en Chine, qu'à Londres, il y a beaucoup de brouillard, des pavés...



### **Gérard Meudal**

Idéal pour un roman policier !



### **Jason Goodwin**

Je pense que le roman policier peut fixer cette idée d'une ville. Je pense à la ville du plus grand détective du XX<sup>e</sup> siècle, Philip Marlowe, de Raymond Chandler. Je ne sais pas si c'était le vrai Los Angeles, mais c'était l'idée que



s'en faisait un Anglais exilé à Hollywood, Chandler, qui toute sa vie a voulu être un gentilhomme anglais. Il a cependant créé pour nous Los Angeles, pour toujours.

### ▶ **Gérard Meudal**

Quelle responsabilité ! Vous nous dites en somme qu'il n'y a pas de brouillard à Londres et que c'est la faute de Conan Doyle !

### ▶ **Loriano Macchiavelli**

C'est toujours magnifique de rencontrer des écrivains et de découvrir qu'on véhicule des choses partagées, notamment sur les lieux puisqu'ils se ressemblent tous, et que finalement toutes les villes, concentrations humaines, sont toutes les mêmes. Les tensions que je décris à Bologne sont les mêmes que celles décrites par Mine Kirikkanat. Quant à savoir si la ville, dans la fiction, est inventée ou vraie... Une maison d'édition avait décidé de republier mes premiers romans qui datent de 1974 et la plupart des jeunes qui sont venus à ma rencontre m'ont demandé : « Mais c'était vraiment cela, Bologne ? » Je suis incapable de répondre ! Je ne sais pas si cette ville correspond à la vraie Bologne de l'époque mais en tout cas, c'est la mienne, celle que j'ai vécue, celle de l'odeur des gaz lacrymogènes et des morts à cause des révolutions estudiantines. Je ne sais pas si c'est une ville rêvée ou inventée mais c'est bien celle que j'ai vécue en tant que personne.

### ▶ **Gérard Meudal**

Dominique Manotti, votre dernier roman évoque un moment historique très important, la liquidation de toute l'activité industrielle en Lorraine après une première liquidation, qui était celle de la sidérurgie. Est-ce que cela laisse des traces, est-ce que là aussi, c'est une sorte de paysage qui est le moteur de l'écriture ?

### ▶ **Dominique Manotti**

Oui, effectivement, le moteur a été le paysage. J'ai écrit un roman sur Daewoo, cette entreprise qui a failli racheter Thomson multimédias en France avant de faire une faillite internationale retentissante et comme je m'intéresse à ce type d'affaires, je suivais celle-ci, mais d'assez loin. Et puis je suis allée en Lorraine au moment de l'incendie de la dernière usine Daewoo en France. Comme syndicaliste, j'avais bien connu la vallée de la Chiers quand c'était une grande vallée sidérurgique. J'arrive en voiture par le plateau au dessus de Longwy et là, je m'arrête. C'est le choc : la vallée de la Chiers, dans les environs de Longwy, est complètement verte ! Il n'y a plus trace des usines. La minuscule ville de Longwy est toute repeinte et extrêmement propre. C'est

un sentiment de tragique qui n'est ressenti bien sûr que lorsqu'on connaît le paysage antérieur. En tant que telle, c'est une ravissante petite vallée. Il y a tout un projet : les très belles églises jésuites, les fortifications de Vauban, un projet de reconversion, la création d'un golf sur ce qui n'est même plus un ensemble de friches industrielles. C'est là que je me suis dit qu'il fallait écrire quelque chose. Le roman a été largement dicté par ce paysage. J'avais déjà écrit plusieurs histoires sur de gros scandales financiers, je n'avais pas envie d'en faire une de plus. En fait, tout le roman a été orienté par l'absence des usines, l'absence de la classe ouvrière, par la disparition totale d'une mémoire, la rupture d'une culture, d'une tradition, un effacement voulu, conscient, organisé. Il n'y a pas de musée de la sidérurgie, l'office du tourisme ne s'y intéresse pas... C'est quelque chose d'hallucinant et toute l'histoire que j'ai essayé de construire a été orientée par cela. Pour moi, le paysage a été très important.

Une dernière remarque : si, quand nous nous rencontrons, nous parlons si facilement des mêmes choses, c'est parce que nous écrivons des romans noirs et que les romans noirs sont les romans de l'époque.



### **Mine Kirikkanat**

Je partage l'idée de Dominique. En outre, je pense que nous vivons une époque où la télévision et Internet ne laissent plus de place à l'imagination. Nous sommes toujours guidés dans un sens ou un autre. Tout est donné par les écrans. Le seul petit signe qui n'est pas l'image de ce qu'il projette, cela reste la lettre. L'écriture est la seule occasion où vous ne voyez pas ce qui est décrit en images. Inconsciemment, nous savons que notre imagination est beaucoup plus importante que tout ce que l'on peut accumuler comme connaissances. On peut être un singe savant, sans pouvoir faire le lien entre les différents éléments accumulés. Ou bien être un homme, et c'est la littérature, plus généralement les arts, qui font avancer les civilisations. Dès lors, comment tenir en haleine par l'écriture ces populations qui ont pris l'habitude de se faire téléguidé ? La meilleure solution qu'on a trouvée, c'est le roman policier, le *thriller*. Nous essayons tous de faire passer un message social. Nos *thrillers* abordent des questions politiques, économiques, philosophiques. Pour ma part, je soutiens que les Étrusques sont des Turcs... Personnellement, c'est comme cela, avec du sang, des meurtres et des viols que j'arrive à faire passer ce que j'ai à dire.



### **Loriano Macchiavelli**

En écoutant Dominique, j'ai pensé à une formule pour parvenir à la paix mondiale : il suffira d'éliminer la classe ouvrière et de construire des terrains de golf !

Plus sérieusement, je suis convaincu que le roman noir participe à construire l'union européenne culturelle. En effet, nous n'avons que l'union européenne économique. Le roman policier, trait d'union entre les pays, marque un premier pas vers une autre union européenne, culturelle celle-là.

### ▶ **Gérard Meudal**

La recette de la paix mondiale et d'une union européenne culturelle, voilà qui est extraordinaire ! À propos de la Lorraine et de l'effacement du paysage, Lorianò a parlé de certains lieux comme d'accumulateurs de tensions. Les villes ne sont-elles pas, non seulement un cadre pittoresque, mais des lieux où l'histoire s'inscrit ? Vous avez évoqué la Bologne des années de plomb mais vous parlez aussi de la manière dont la société italienne change actuellement, comme dans votre dernier livre, *Derrière le paravent*, où vous décrivez tel quartier où la police n'ose plus s'aventurer. Le roman noir n'est-il pas aussi pour vous une manière d'analyser les évolutions historiques de la société ?

### ▶ **Loriano Macchiavelli**

L'évolution historique suit son cours toute seule mais nous, écrivains, devons nous questionner en écrivant nos romans. Nous devons notamment mettre l'accent sur nos problèmes et sur le fait que nous devons aller de l'avant face à la société dans laquelle ils s'inscrivent. De ce fait, si les écrivains continuent à se lover dans le bien-être du romanesque, il n'arrivera rien de bien au roman et à la transformation de la société qui devrait en découler. En revanche, il faut continuer à faire des romans qui perturbent, dérangent, bousculent l'équilibre, des romans qui soient hors-la-loi tout comme l'étaient les auteurs sous l'époque fasciste.

### ▶ **Dominique Manotti**

Pas seulement sous l'époque fasciste mais aussi à l'époque soviétique, sur la fin, lorsque Staline, affaibli certainement, s'est un peu relâché et a autorisé les romans policiers à la condition que les assassins soient des étrangers. Quant aux Etats-Unis, on vient de republier dans une nouvelle version *La Moisson rouge* de Dashiell Hammett, qui a fait six mois de prison en grande partie pour ce roman. La commission Mc Carthy l'a accusé d'avoir écrit un pamphlet anti-américain et d'avoir touché des droits d'auteur pour des ventes de son livre à des bibliothèques américaines, donc d'avoir détourné l'argent public américain.

### ▶ **Gérard Meudal**

En même temps, on publie aussi les interrogatoires de Dashiell Hammett de-

vant la commission McCarthy. Mine Kirikkanat a dit que le roman policier était une façon de rendre les choses plus attractives, mais pour porter un discours politique, comme vous l'avez fait aussi en tant que journaliste, n'y a-t-il pas un certain danger à pratiquer ce genre d'écriture ? Cela dépend certainement de l'endroit où l'on se trouve. Je voudrais rappeler que Mine est certainement la journaliste turque qui a le plus de procès contre elle, elle se met en danger du fait de son activité de journaliste, mais aussi de romancière.

### ▶ Mine Kirikkanat

J'ai essayé d'alerter les autorités européennes sur le fait que la Turquie subit actuellement la terreur des années McCarthy, avec un système pro-gouvernemental de juges corrompus. C'est machiavélique. Tout le monde a le sentiment d'être sur écoute, jusqu'au chauffeur de taxi qui le pensait, parce qu'il avait tué plusieurs personnes pendant son service militaire ! La Turquie est un pays où il y a du sang dans la marmite. Au point où on en est, personne n'ose plus se parler au téléphone, ni fixe, ni portable. Même lorsqu'il est en charge, nous imaginons que notre téléphone est sur écoute ! Le gouvernement a éliminé toute la presse d'opposition, réduit au silence tous les écrivains d'opposition. Des professeurs, des recteurs d'université sont actuellement en prison, plus aucune chaîne de télévision ne fait de l'opposition. Rien ne repose sur l'état de droit, cela dure depuis un an et personne n'en parle ! Nous avons tous peur d'être arrêtés un jour ou l'autre. Gérard a raison, je suis censurée dans mon journal. Chaque mois, au moins un article me revient que je ne peux pas publier. Mon rédacteur n'arrive même plus à me parler au téléphone pour me conseiller de ne pas tenir certains propos critiques envers le gouvernement. On en est là.

### ▶ Gérard Meudal

C'est assez effrayant. Sans aller jusque là, vous ne vous êtes pas mise en danger mais en écrivant *Nos Fantastiques Années fric*, Dominique Manotti, vous avez dû vous brouiller avec pas mal de monde, tout de même ?

### ▶ Dominique Manotti

Je crois que nous ne sommes pas du tout dans cette situation, heureusement, et j'ai une énorme admiration pour Mine depuis que je la connais, mais il faut tout de même être conscient de glissements importants dans notre culture. Je ne suis pas paranoïaque, je ne crois pas être écoutée et je ne crois pas être menacée mais je suis sidérée en lisant les journaux de lire la même chose partout. Cela ne veut pas dire que chaque journaliste est suivi avec un pistolet sur la nuque et qu'on lui dicte d'écrire ce qu'il écrit, mais toute une mécanique s'est mise en place. Par exemple, les journaux sont pauvres ; on paie

très peu de grands reportages comme on faisait autrefois. J'ai travaillé toute une partie de ma vie en banlieue – j'en parle dans mon nouveau livre – et j'ai suivi un certain nombre de grosses affaires se rapportant aux relations entre des jeunes et la police. Chaque fois, l'attitude de la presse était atterrante. Dans ces multiples histoires, vous vous en souvenez peut-être, qui ont fleuri sur ces bandes de jeunes qui auraient attaqué à coups de battes de *base ball* telle femme policier, la retranscription dans la presse était étonnamment uniforme, notamment parce qu'on n'avait plus les moyens d'aller voir sur place, d'interroger des personnes susceptibles de proposer des points de vue différents sur l'incident. On se trouve dès lors sous une espèce de chape uniformisante effarante, probablement liée à la situation économique. Je trouve cette évolution très inquiétante et de ce point de vue là, le roman noir a un rôle important. Nous, on a le temps, on travaille, on creuse, on cherche, on fouille, on fait ce que les journalistes ne peuvent plus faire. C'est probablement lié au système économique mais c'est grave.

#### Gérard Meudal

Loriano Macchiavelli, est-ce qu'en Italie le roman policier comble les carences de la presse ? Est-ce que la situation ressemble à celle que Dominique vient de décrire ?

#### Loriano Macchiavelli

C'est la même chose, notamment parce qu'en Italie les journaux sont divisés en deux camps, les journaux gouvernementaux d'une part, et les communistes d'autre part. La plupart des communications et articles qui passent sont donc contrôlés. Quant aux écoutes, une loi est en train d'être votée concernant le privilège qui serait concédé à quelqu'un, je vous laisse deviner qui, d'être prévenu en cas de mise sur écoute. C'est de cela que discute le gouvernement en ce moment, pour vous donner une idée de la situation.

#### Jason Goodwin

Pour moi, il n'y a pas de grand danger dans la petite ville de campagne où je vis en Angleterre, hormis celui de perdre mon travail si l'électricité est brutalement coupée ! Mais il y a peut-être un danger qui nous guette tous : nous écrivons comme des témoins du temps qui passe et même des choses passées. Pour moi, écrire un roman historique, c'est comme un voyage. On y voyage pour montrer au monde, aux lecteurs, ce qui a existé, ce qui existe contre cette censure, cette ignorance. Comme historien, je trouve que personne ne comprend son propre passé et même, on l'ignore absolument. En Amérique, j'ai écrit un livre sur l'histoire américaine, je passe à la radio et me rends compte qu'ils ignorent tout à fait ce passé qui est le leur. On sait

pourtant que ceux qui ignorent leur passé sont condamnés à le répéter ou à mal agir. C'est à nous, auteurs de policiers qui menons l'investigation, d'en montrer les résultats aux lecteurs, afin qu'ils n'oublient pas.

#### ▶ **Hoda Barakat**

Je ne connais pas très bien le roman policier, j'en ai lu très peu. Vous avez parlé un peu du lieu, de l'espace commun avec tous les autres romans. Sur le côté militant, j'aurais aimé en savoir plus sur cette manière particulière de faire qui est la vôtre, sur vos procédés d'investigation dans des mondes intérieurs. Finalement, quelle est votre méthode pour aller dans un monde à ce point complexe où l'imagination a un autre rôle que dans un roman classique ?

#### ▶ **Jason Goodwin**

L'intrigue, ce véhicule d'occasions, est pour moi l'élément le moins important de l'histoire. J'imagine que tout le monde pourrait le faire. Un meurtrier, puis Maigret qui arrive et découvre ce qui se passe. Pour moi, dans le polar comme dans n'importe quel autre type de livre, l'écrivain joue à cacher ce qui est le plus important, donne de petits indices. Il faut tourner la page...

#### ▶ **Dominique Manotti**

Je suis d'accord, l'intrigue n'est pas ce qui fait la valeur du roman, mais il faut qu'elle soit parfaite.

#### ▶ **Un intervenant dans la salle**

Mine a parlé de crimes, de meurtres comme autant d'éléments qui pouvaient aguicher le lecteur. Mais quand on écrit du roman noir, n'est pas aussi parce qu'on a une vision un peu noire et pessimiste du monde et de l'humanité ? Les auteurs de ce genre de romans ne s'enferment-ils pas dans une telle vision ?

#### ▶ **Mine Kirikkanat**

Si j'étais politique, je dirais que c'est une très bonne question !

#### ▶ **Loriano Macchiavelli**

Ce n'est pas de notre faute si le monde est ainsi fait !

#### ▶ **Mine Kirikkanat**

Je ne sais si mes collègues partagent mon opinion, mais en tant que journaliste, je ne peux faire que du polar parce que je vois ce qui ne va pas. En tant que journaliste j'ai beaucoup enquêté, en tant que sociologue je devine l'avenir, et je vois que l'on va droit dans le mur. Oui, je suis pessimiste et j'écris des

polars pour dénoncer une fin que l'on peut encore arrêter.

### ▶ **Gérard Meudal**

Donc vous êtes optimiste, finalement ?

### ▶ **Laurent Lombard**

Il vaut mieux un pessimisme positif qu'un optimisme négatif...

Je voudrais juste ajouter une petite précision sur les dangers en Italie. Il y a là-bas deux auteurs qui participent de la même dynamique d'écriture, Massimo Carlotto et Roberto Saviano. Ils ont décidé d'écrire du roman policier parce qu'il n'existait plus de journalisme d'investigation. À partir des années quarante, il semblerait que le roman policier ait pris le relais de ce type d'écriture qui n'existait plus, à la façon d'un Truman Capote, d'un Simenon, d'un Dos Passos. Il y a bien un lien très serré entre l'absence d'une certaine forme de journalisme et le roman policier, comme le montre l'apogée romanesque du polar que l'on vit actuellement, même si aujourd'hui les auteurs sont rattrapés par les journaux parce qu'on sait qu'ils font vendre. Roberto Saviano, dont chacun sait que sa vie est menacée, aurait dit un jour à Massimo Carlotto qu'il faudrait qu'il arrête d'écrire pour ne plus être en danger. À quoi Massimo Carlotto aurait répondu qu'il devait au contraire continuer d'écrire, sinon cela voudrait dire que ses adversaires avaient gagné. Une personne a alors demandé à Massimo Carlotto : « Comment se fait-il que vous, vous ne risquez pas votre vie en écrivant vos enquêtes qui vont au cœur de la vie économique et politique italienne ? » Il a rétorqué que sa vie physique n'était pas en danger. Non, les menaces que le gouvernement fait peser sur Massimo Carlotto sont d'un autre ordre. Elles consistent à le décrédibiliser dans les médias, de façon à tuer sa personne en tant qu'auteur. C'est plus vicieux, plus effaçable, plus cynique. Cette façon de procéder en Italie est tout à fait étonnante.

### ▶ **Un intervenant dans la salle**

A mon avis, le polar devrait au contraire sortir du genre, devenir ce que Freud nommait le « perturbant » et oser ne pas arriver à une solution, autrement le lecteur voit des crises mais assiste à la fin à leur résolution. Au sens classique, le roman policier est donc consolatoire quand il reste dans les limites du genre. Mais quand il n'est pas du tout apaisant, lorsqu'il maintient une dysharmonie, soit pour le langage soit pour le contenu, alors il prend une potentialité éversive, il devient politique.

### ▶ **Dominique Manotti**

Je suis bien d'accord mais c'est toute la différence entre le roman policier et le roman noir. Il existe, c'est vrai, une littérature de divertissement et

d'apaisement où l'on réunit tout le monde à la fin dans la bibliothèque pour apporter la solution. Mais tout autre est le roman noir ! Je voudrais signaler à ce sujet l'apparition en Russie d'un superbe livre, le nom de l'auteur m'échappe malheureusement, publié par Actes sud. Comme il n'y a plus du tout de possibilité de s'exprimer dans la presse, on assiste là à la naissance d'un vrai roman noir. C'est nouveau, c'est lié à l'impossibilité de se faire entendre autrement.

### **Laurent Lombard**

Pour rebondir sur ce que disait Mine au sujet de cet engouement pour le roman policier dans nos pays, je pense que le roman noir est vraiment une création de l'espace méditerranéen. C'est la forme romanesque contemporaine qui récupère tous les mythes fondateurs de nos civilisations, que nous avons exportés aux Etats-Unis, dont ils se sont servis et qui nous sont revenus ensuite. C'est très beau, cet effet de boomerang

### **Loriano Macchiavelli**

Permettez-moi à présent de vous lire un petit article : « Nous vivons dans un monde et dans un temps où juges, délinquants et bourreaux sont la même personne. Il n'y a plus d'espoir de justice car l'enquêteur pourra-t-il jamais, s'il est à la fois l'assassin et l'assassiné, s'arrêter, se juger et se punir soi-même ? Nous sommes arrivés au moment du courage, celui de ne plus accepter les normes, l'habitude, les lois du siècle. C'est le moment pour une pensée nouvelle, une culture nouvelle car la vieille pensée et la vieille culture nous ont toujours trompés. »

### **Mine Kirikkanat**

Je veux bien ce texte pour le publier dans mes colonnes parce que c'est exactement ce qui se passe chez moi. Ce comité de juges qu'ils ont mis en place en Turquie, qui juge-t-il ? Ce sont eux, les criminels, les assassins qui jugent les innocents. J'aimerais bien attirer votre attention sur ce fait que c'est à cause de la pensée politiquement correcte qu'aujourd'hui les juges sont les assassins. On nous a concocté un beau gâteau au cyanure, et le politiquement correct nous empêche d'aller fouiller dedans !

### **Un intervenant dans la salle**

Ma question est très simple : quelle place reste-t-il à l'humour dans la littérature que vous évoquez ?

### **Loriano Macchiavelli**

L'ironie est indispensable. Mes lecteurs pourront en témoigner, j'écris davan-



tage des comédies policières que du roman noir tel qu'en écrivent les trois autres écrivains à cette table. Sans ironie, le roman n'en serait plus un, cela deviendrait une chronique de faits divers.

▶ **Une intervenante dans la salle**

Si on trouve de nouvelles manières d'assassiner, peut-on quand même les écrire ou est-ce que cela donne de mauvais exemples pour la réalité? J'ai peur que les gens passent à l'action avec ces nouvelles recettes...

▶ **Loriano Macchiavelli**

On retrouve là ce qu'arguait le parti national fasciste pour interdire le roman policier sous Mussolini à la suite d'un fait divers où les inculpés s'étaient défendus en disant qu'ils s'étaient inspirés d'un roman policier...

▶ **Mine Kirikkanat**

Avec Internet et la télévision, je doute fort qu'on puisse inventer du nouveau !

▶ **Dominique Manotti**

Récemment, un copain à la brigade criminelle, à qui je demandais des renseignements sur des techniques de mise à feu pour faire brûler un squat, m'a dit que tout était sur Internet. En tout cas, moi, je reste dans des histoires assez primaires où les meurtres ne sont pas compliqués...

▶ **Loriano Macchiavelli**

*Sono morti e basta !*

▶ **Dominique Manotti**

... mais j'ai effectivement trouvé tout ce que je cherchais sur Internet.

▶ **Gérard Meudal**

Pour un dernier tour de table avant de nous séparer, je voudrais vous demander à quoi vous travaillez actuellement, les uns et les autres. Mine, je sais que vous avez un roman en cours de traduction, déjà paru en Turquie. Sans tout nous dévoiler, y a-t-il un lien avec *La Malédiction de Constantin* ?

▶ **Mine Kirikkanat**

Absolument ! C'est la suite, et je la préfère parce qu'il y a de l'humour, ce que je ne pouvais tout de même pas faire quand il était question de la destruction d'Istanbul. Cette histoire me tient beaucoup à cœur. Je vous ai apporté la couverture, c'est une photographie de la cathédrale de Sienne. Vous savez

que c'est une ville étrusque... Trois civilisations ont pour symbole le loup : les Étrusques, les Mongols et les Turcs. J'essaie de dire par ce roman que les Turcs sont bien là et que, même si cela donne de l'urticaire à certains et le choléra à d'autres, nous sommes bien là dans l'histoire et la géographie européennes et ne sommes pas près d'en sortir. Nous sommes dix millions en Europe occidentale, soixante-quinze millions à la porte et nous sommes bien là, parce que nous sommes méditerranéens. De là, j'essaie de dire que Soliman le Magnifique est l'héritier de Constantin le Grand puisque tous deux tuent un premier enfant d'un premier mariage et qu'il leur reste à tous les deux trois gosses qui s'entretuent. C'est ainsi que commencent le déclin de l'empire romain d'Orient et celui de l'Empire ottoman, parce que Soliman n'arrive pas à racheter l'âme entachée de Constantin le Grand.



### **Gérard Meudal**

Finalement, vous rejoignez les recherches de Jason sur l'histoire de l'Empire ottoman.



### **Dominique Manotti**

Je travaille sur un roman qui est une chronique de la vie d'un commissariat de banlieue. J'essaie d'avoir une dimension ironique et d'avoir de l'humour, mais je voudrais dire qu'il est beaucoup plus facile d'avoir de l'humour dans le roman noir que dans l'autofiction.



### **Gérard Meudal**

Vous travaillez aussi, Dominique, pour le cinéma et la télévision ?



### **Dominique Manotti**

Oui, j'ai fait un scénario qui a été accepté, le casting est en route. Cela tombe très bien avec cette fabuleuse histoire pakistanaise, cet attentat lié à l'arrêt du versement de commissions par l'État français et nos hommes politiques. J'ai fait quelque chose de très romancé mais qui ressemble un peu à l'histoire des frégates. On parlait tout à l'heure du danger ; l'histoire des frégates est une histoire dont je ne m'approche pas de près... C'est très romancé mais c'est un scénario qui tourne autour de cette affaire.



### **Loriano Macchiavelli**

Je travaille pour l'heure à la réécriture du scénario d'un téléfilm. Réécriture, parce que le scénario était prêt, il était tiré d'une nouvelle qui s'appelle *La Frontière du crime*. Tout cela devait être tourné du 4 au 5 mai à L'Aquila dans les Abruzzes. Or, après le récent tremblement de terre, tous les lieux de tournage qui figuraient dans le scénario se sont écroulés et il n'a plus été

question de tournage. Je cherche donc d'autres lieux, en espérant que cela ne leur porte pas malheur.

▶ **Jason Goodwin**

Pour ce qui me concerne, mon eunuque unique est allé à Istanbul et à Venise. Il va rentrer tout tremblant dans le sérail du sultan. Il va avoir là-bas des aventures avec les femmes les plus belles du monde...

▶ **Gérard Meudal**

Voilà qui est prometteur !

Je voudrais pour conclure rappeler non seulement le titre de vos livres récents mais aussi le nom de vos traducteurs, sans qui toute cette circulation ne pourrait se faire. Donc pour Mine Kirikkanat, *La Malédiction de Constantin* et sa suite donc, à paraître bientôt, traduit par Valérie Gay, chez Métailié également. Pour vous, Dominique Manotti, *Lorraine connection*, votre dernier livre, paru chez Rivages. Votre dernier titre, Lorian Macchiavelli, *Derrière le paravent*, est traduit justement par Laurent Lombard. Pour finir, votre dernier titre, Jason Goodwin : *L'Affaire Bellini*, traduit par Fortunato Israël chez Plon.

Merci de la connivence et des convergences que nous avons trouvées entre vous et qui sont allées au-delà de nos espérances, en tout cas, merci de vos propos passionnants et de vos échanges.



# **L' EXIL UN NOUVEAU STATUT ?**

## Pascal Jourdana

Pour des raisons politiques ou économiques, pour échapper à des guerres ou à des rigueurs morales insupportables, ou encore pour des raisons personnelles liées à des questions d'identité ou des motifs littéraires, nombre d'écrivains vivent en exil, choisi ou contraint. Entre l'Europe du sud et les pourtours élargis de la Méditerranée, des déplacements se font ou se sont faits, que l'on appelle encore communément et spontanément « exil ». Comment ce terme peut-il être compris, dans ce monde où perdurent, certes, un certain nombre de situations conflictuelles qui, pour certaines, paraissent inchangées depuis des décennies et peuvent faire apparaître le terme d'exil dans son acception classique de contrainte? Mais un monde où tout a bougé et qui vit désormais sous l'injonction de la globalisation qui donne aussi parfois à certains une énorme liberté de mouvement, voire de nomadisme moderne où semble disparaître la notion de peine et de dépaysement qu'on associe traditionnellement au mot « exil », qu'il soit volontaire ou non.

Pour aborder ces questions et les élargir – aux questions d'identité, de statut, de langue, de littérature – trois invités à cette table ronde: Fouad Laroui, Hoda Barakat et Jamal Mahjoub.

Fouad, vous êtes né en 1958 à Oujda, au Maroc. Vous avez fait des études à Casablanca, puis à Paris et vous êtes diplômé des Ponts et Chaussées. Rentré au Maroc pour exercer ce métier, vous quittez tout en 1989, pour partir en Europe (Amsterdam, York en Grande-Bretagne, Paris, Londres). Vous vivez aujourd'hui à Amsterdam. Un événement majeur dans votre enfance, c'est cette dernière vision que vous avez de votre père, parti un jour d'avril 1969 acheter le journal et que personne n'a jamais revu, disparu dans les geôles d'Hassan II. Plusieurs de vos livres sont publiés en français, des essais, des recueils de nouvelles, des romans. Parmi eux *Tu n'as rien compris à Hassan II*, un recueil de nouvelles sur le mode de l'humour et de l'ironie, un essai, *De l'islamisme: une réfutation personnelle du totalitarisme*

religieux ou encore celui-ci, le roman le plus récent, *La Femme la plus riche du Yorkshire*.

Avant de présenter les autres intervenants, juste une question sur cette condition du départ : quitter tout pour partir en 1989 en Europe... On a l'impression que c'est lié à un ras-le-bol général mais peut-être aussi à des conditions inhérentes au métier et à ce souvenir d'enfance qui est resté très présent, très pesant peut-être.

### Fouad Laroui

Pas vraiment, en 1989, j'exerçais le métier d'ingénieur à l'Office chérifien des phosphates, je gagnais très bien ma vie. Il faut savoir que c'était les dernières années de Hassan II. Il y a eu ensuite une espèce de virage et le Maroc d'aujourd'hui est complètement différent. Pendant les quatre ans que j'ai passés là-bas comme ingénieur, d'un côté j'étais bien rémunéré et tout allait bien du point de vue matériel, mais d'un autre côté j'avais l'impression d'un monde dangereux, où tout pouvait basculer d'un moment à l'autre, où l'on ne pouvait pas dire ce qu'on avait à dire, ni lire ce qu'on voulait lire. Il y avait cet aspect d'étouffement et finalement de peur diffuse, c'est pour cela essentiellement que je suis parti.

### Pascal Jourdana

On reviendra à cette peur diffuse, en particulier avec Hoda Barakat. Née à Beyrouth en 1952, vous êtes partie du Liban en 1989, directement pour Paris. C'était, selon vous, un saut dans le vide parce que la peur, même s'il n'y avait pas de menace directe, était trop forte et que vous ne vous reconnaissiez plus dans ce pays.

### Hoda Barakat

Je ne sais pas si c'est la même peur mais après presque deux décennies de guerre civile, j'étais plongée soudainement dans une panique terrible, j'avais peur pour mes enfants. J'ai décidé vraiment très vite qu'il fallait partir. Je me disais : « Qu'est-ce que je fais là ? » ; « Pourquoi ne suis-je pas partie depuis très longtemps ? » ; « Il faut que je prenne n'importe quel avion avant d'être rattrapée par la mort ». Ce fut une décision instinctive, non pour aller faire quoi que ce soit ailleurs, mais juste pour partir de là où cela n'allait pas du tout.

### Pascal Jourdana

De Hoda Barakat on peut lire, traduits en français, quatre livres tous publiés chez Actes Sud. Le premier *La Pierre du rire*, suivi des *Illuminés*, *Le Laboureur des eaux*, traduit par Frédéric Lagrange qui a eu le prix Naguib-Mahfouz au

Caire et enfin *Mon Maître, mon amour*, le dernier paru dont on parlera un petit peu plus tard.

Jamal Mahjoub, enfin, est né à Londres d'un père soudanais et d'une mère anglaise. Vous avez grandi à Khartoum, fait des études supérieures en Angleterre. Vous vous installez au Danemark en 1988, puis à Barcelone en 1998. Vous avez une formation de géologue, mais au Soudan, dans les années quatre-vingt, il n'y avait pas forcément beaucoup de débouchés pour ce métier. C'était sans doute une des raisons d'écriture du premier roman, qu'on peut lire en français aussi, *La Navigation du faiseur de pluie*, qui raconte effectivement le parcours d'un géologue. C'était pour vous une façon de parler et d'aborder ce métier sans avoir réellement les moyens de l'exercer ?

### Jamal Mahjoub

En quelque sorte, oui. Je considère que je suis en exil dans le sens politique et même économique, une sorte de touriste qui aurait perdu son billet de retour. C'est pour moi un voyage qui s'est prolongé, dans la mesure où je suis né à Londres mais resté à cheval entre le Soudan et l'Angleterre, et j'ai finalement trouvé que c'était plus facile pour moi de vivre dans un troisième pays, au Danemark ou en Espagne où je vis aujourd'hui.

### Pascal Jourdana

En fait, il y avait deux pays à fuir, ce qui ne simplifie pas la chose. Il faut préciser qu'à cette période, c'était aussi le début de la deuxième guerre civile au Soudan. Il y avait donc des raisons fortes de départ.

### Jamal Mahjoub

Oui, pour moi, il fallait chercher ailleurs la vie d'un écrivain parce que c'était impossible de l'imaginer dans ces moments-là au Soudan. Dix ans après, dans les années quatre-vingt-dix, mes parents ont quitté le Soudan pour des raisons politiques. Mon père avait décidé que c'était trop dangereux de rester là-bas avec l'arrivée du régime d'Omar al Bachir et Hassan al Tourabi. Il était journaliste pour un journal interdit par le régime. Mes parents ont quitté le pays et n'y sont jamais retournés. Pour moi, c'est cela, le vrai exil. Mais c'est difficile de le prouver. On part parce qu'on a peur, mais entre cette peur et l'asile, comme statut officiel, il y a une distance.

### Pascal Jourdana

On va venir justement à cette définition que vous pouvez, chacun, donner de l'exil. Je voudrais terminer avec vous, Jamal, en précisant que vous avez publié cinq romans depuis *Là d'où je viens* dont *Nubian indigo* et *Latitudes à la dérive*, qui est le tout dernier traduit par Charlotte Woillez. On pourra reparler

aussi de cette notion de dérive, de flottement qui, je pense, vous concerne les uns et les autres.

Puisque Jamal Mahjoub a ouvert la brèche sur une définition possible de l'exil, que signifie pour vous aujourd'hui ce mot d'exil ? Y a-t-il une évolution d'une manière générale ? Vous sentez-vous encore en déracinement ou en dépaysement, puisque c'est contenu dans cette notion d'exil ?

### Fouad Laroui

En ce qui me concerne, il y a une évolution. Quand je suis venu en Europe pour la deuxième fois, décidé cette fois à y rester, l'exil était pour moi très positif. Arrivé un peu par hasard à Amsterdam, je me suis retrouvé dans un endroit où les gens étaient complètement indifférents à ma petite personne : quel soulagement ! J'ai ressenti presque physiquement cette impression de liberté, même si je mène une vie plutôt casanière. Personne pour se mêler de ce que je fais, une indifférence bienveillante généralisée, voilà la couleur de mon exil en Europe. Avec l'âge, on se rend compte que cette posture - très agréable quand on est jeune, lorsqu'on croit n'avoir besoin de personne - n'est pas forcément durable. Pendant dix ans je n'ai pas mis les pieds au Maroc, mais j'ai fini par ne plus considérer positivement cette absence d'intérêt pour ma personne, au-delà de ce que je pouvais écrire en tant qu'auteur. L'exil est apparu alors moins gai, mes sentiments ont évolué et sans doute évolueront-ils encore. D'autant que l'on se sent parfois fort, et parfois faible. Dans les moments de doute, l'exil peut devenir une malédiction.

### Pascal Jourdana

Attardons nous donc un peu sur ce qui est porté directement par l'individu avant de nous attacher à l'individu écrivain que vous êtes particulièrement.

### Hoda Barakat

Le cheminement de chacun, qu'il soit écrivain ou non, est, quoi qu'il en soit, très personnel. A mon sens, il n'y a pas d'exemplarité possible, sauf pour des communautés persécutées politiquement ou économiquement. Je ne me situe pas dans ces deux catégories, mais je les regarde avec beaucoup de tendresse et je reste attentive à tous ces mouvements de frontières que l'on observe actuellement. Pour parler de mon exil, je suis donc obligée de parler de mon histoire personnelle. Pour moi l'exil a commencé à l'intérieur de mon propre pays, au moment où je n'ai plus pu m'intégrer à ma communauté. Dès lors je ne faisais plus partie d'un groupe humain et l'espace géographique n'avait en l'espèce aucune importance. Peut-être inconsciemment, j'ai toujours écrit sur Beyrouth depuis que je l'ai quittée, et je l'ai fait en langue arabe. En tant qu'être humain et en tant qu'écrivain, le moment du départ du



Liban a constitué un moment crucial de mon exil. J'ai débarqué en France non par choix mais simplement parce que j'y avais une sœur susceptible de m'accueillir avec mes deux enfants. Je reconnais toutefois que la plupart des libanais connaissent plutôt bien la France et que les connections culturelles restent, malgré tout, assez vivaces. Et quand j'ai commencé ma vie ici, ce n'était plus l'exil, je n'avais plus mal comme j'avais mal lorsque j'étais au Liban. A partir du moment où j'ai décidé de continuer à écrire en arabe, j'ai senti que je pourrais peut-être goûter au bonheur d'être une étrangère, avec cette liberté et cette sécurité évoquées par Fouad Laroui. De plus, j'allais bénéficier d'un autre point de vue sur mon pays natal qui me permettrait une plus grande sévérité, dans la critique. Car critiquer son pays depuis son pays, c'est s'exposer à des conflits avec le pouvoir politique ou économique, c'est aussi s'exposer au risque de l'exil intérieur, le plus terrible qui soit.



### **Pascal Jourdana**

L'isolement dont parlait Fouad était lui aussi vécu à l'intérieur du pays et c'est une façon d'y échapper que de s'extraire complètement...



### **Hoda Barakat**

Pour ce qui me concerne, il m'était difficile d'échapper à cette relation malade et profondément destructrice avec le pays. C'est un peu comme lorsque vous avez un bébé sévèrement handicapé : vous n'arrivez jamais à avoir des rapports sains avec ce qui est à la fois votre enfant et votre douleur. Supposé être votre joie de vivre, c'est au contraire un malheur extrême, vous faites tout pour qu'il vive et en même temps vous pouvez souhaiter sa mort... L'exil intérieur, véritable blessure, est davantage accepté lorsque vous vous placez à l'extérieur. Vous pouvez dire : « voilà, je ne suis pas une Française » sans que cela soit un drame. Autrement dit, être « de nulle part » peut avoir des côtés très positifs.



### **Pascal Jourdana**

Etre de nulle part, c'est presque une revendication pour vous Jamal ?



### **Jamal Mahjoub**

Je ne suis pas « de nulle part ». Mais je crois à une certaine fragmentation. En écrivant mon premier roman, paru il y a vingt ans, j'avais le sentiment d'avoir la responsabilité de réinventer totalement le Soudan. Parce que le Soudan en tant que contexte de mon histoire n'existait pas chez mes lecteurs. Aujourd'hui, je veux continuer à traiter de l'identité, mais d'une autre manière. Je pense aussi que la conception de l'identité nationale a changé, de même que la notion de pays. Au Soudan, comme au Liban, la question de

l'identité nationale est au cœur de la guerre civile. Cette question pose également problème en Europe. En Angleterre par exemple, il y a eu ce conflit récent entre des soldats revenus d'Afghanistan ou d'Irak et des anglais dont les parents sont d'origine pakistanaise. Au plan mondial, la fragmentation existe aussi au sens politique, au point qu'il est de plus en plus difficile d'obtenir un asile. Je pense à ce jeune réfugié du Darfour débarqué en Angleterre puis expulsé, déclaré « rapatrié volontaire ». De retour au Soudan, il a été assassiné par les forces de l'ordre. De fait, il est devenu presque impossible aujourd'hui de bénéficier d'un asile politique.

### Pascal Jourdana

Bien que vous revendiquiez volontairement ce statut d'étranger pour vous sentir bien dans le monde qui vous entoure, on ressent toutefois, vous l'avouez à demi mot, cette difficulté à être considérée comme « l'étranger de service ». Fouad est le marocain d'Amsterdam, Hoda la libanaise à Paris, Jamal l'anglo-soudanais à Barcelone... Du fait de votre visibilité publique, on a tendance peut-être à plaquer sur vous un statut d'étranger dans lequel on vous enferme.

### Fouad Laroui

C'est assez ambigu. Quand j'arrive aux Pays-Bas, en 1989, je suis réellement l'étranger radical. Je ne parle pas la langue de ces gens trop grands, etc...

### Pascal Jourdana

Vous vous êtes bien adapté aujourd'hui, puisque vous écrivez des poèmes en néerlandais...

### Fouad Laroui

C'est vrai, mais à l'époque j'étais heureux de pouvoir rester dans mon coin sans que personne ne s'occupe de moi. Et puis petit à petit les gens vous découvrent, vous abordent et je me retrouve aujourd'hui au directoire du centre national des lettres, je fais partie du jury du prix Erasme, sorte de prix Nobel néerlandais, bref je fais partie d'une dizaine de directoires différents... Sans doute est-ce l'effet de voir un marocain capable d'écrire son nom ? Plus sérieusement, en me désignant comme l'étranger avec lequel on peut faire affaire, on me « néerlandise » de plus en plus. Pour que je puisse me retrouver dans la commission de rénovation du Rijksmuseum, il faut bien que l'on ait jugé que j'avais atteint une certaine proximité avec l'histoire et l'art néerlandais. D'où l'ambiguïté. Suis-je là en tant qu'étranger, ou bien n'est-ce pas la preuve d'une totale intégration que d'être appelé à participer à la réflexion sur la rénovation du grand musée national, ou encore à la commission du

CNL qui donne des bourses aux écrivains ? Mais le fait de devenir de plus en plus néerlandais, au risque de perdre ce statut d'étranger, est contrebalancé par ce sentiment de devenir de plus en plus étranger au Maroc. Le mouvement berbériste qui s'y développe depuis une dizaine d'années donne lieu à des affichages que je ne sais pas lire, par exemple. Et dans une dizaine d'années, peut être irai-je m'installer au Maroc en tant qu'étranger !

### **Hoda Barakat**

Pour moi, c'est vraiment l'histoire personnelle de chacun qui construit l'individu et ses sensibilités. J'ai aujourd'hui la nationalité française et je me souviens de mon agacement lors de la procédure de naturalisation, lorsque qu'on a fait mention de mon « origine libanaise », comme si l'on ne pouvait avoir plusieurs origines, ou plusieurs appartenances. J'y vois là un syndrome très franco-français, mais je dois reconnaître avoir été très bien accueillie, alors que je ne suis pas un écrivain francophone. J'ai été décorée plusieurs fois, mais il y a chez moi comme un refus d'intégrer une appellation quelconque. Je ne veux pas faire partie d'une communauté, ni d'un pays. Je ne veux pas d'étiquette. Je passe donc mon temps à corriger ceux qui veulent me ranger dans une catégorie. J'écris en arabe des livres sur le monde arabe et plus précisément sur le Liban. De ce fait, il coule de source que je suis arabe. Il est inutile de dire que je suis d'origine arabe, comme s'il était nécessaire de rechercher mes ancêtres. Suis-je pour autant « la libanaise de Paris » ? Non, il y en a d'autres, messagers politiquement corrects de paix et de rencontres, que l'on retrouve toujours dans les mêmes sphères et pour lesquels ce qualificatif s'appliquera mieux...

### **Fouad Laroui**

Quand on est dans l'exil, on est défini en effet par toutes sortes de gens, alors que cela n'arrive pas si l'on reste dans son village. Si certains vous présentent comme « maronite », suscitant votre agacement, pour ma part j'ai été catalogué rapidement comme musulman après mon arrivée aux Pays-Bas. Or, jamais je n'ai dit à qui que ce soit ce qu'il en était, convaincu que le monde serait plus agréable si chacun gardait ses inclinations pour soi. Il y a pire : Hafid Bouazza, écrivain né au Maroc et installé lui aussi aux Pays-Bas, qui ne supportait plus qu'on le présente comme étant « musulman d'origine marocaine », a loué une église au centre d'Amsterdam et a donné une conférence de presse pour démontrer qu'il n'était ni marocain ni musulman, mais simplement écrivain néerlandais. Après publication de cette conférence dans un grand quotidien néerlandais, la plupart des journalistes ont réagi en se réjouissant de voir un musulman marocain éclairé...

### Hoda Barakat

Il faut tout de même souligner, concernant l'appellation de musulman, que ce terme a très longtemps désigné les populations d'Afrique du nord, avant que se constituent les nations actuelles. Quand on me traite de maronite, c'est-à-dire de chrétienne, c'est sans doute une faveur, comme un signe de modernité pour cette femme arabe qui écrit en arabe. Je reconnais toutefois que mes textes ne sont pas considérés en tant que littérature exotique, parlant au lecteur de ce qu'il ne connaît pas : depuis mon arrivée à Paris, je suis traitée comme un écrivain à part entière, et je m'en félicite.

### Pascal Jourdana

Cas particulier pour cas particulier, comment les choses se passent-elles, Jamal Majhoub, lorsqu'on vit une existence nomade, sans s'installer à demeure dans un autre pays ? Le regard porté sur soi doit être différent.

### Jamal Mahjoub

J'estime, contrairement à Hafid Bouazza, qu'il est important de pouvoir se revendiquer écrivain néerlandais et marocain si c'est le cas. L'un n'exclut pas l'autre. Le problème vient plutôt de ceux qui tiennent à poser une étiquette univoque. En Espagne, des journaux ont fait des articles sur les écrivains « exotiques » de Barcelone. Auparavant ils venaient d'Amérique du Sud, aujourd'hui du monde entier y compris d'Afrique. Dans ces articles, la situation de l'auteur était largement développée, tandis que la critique de ses ouvrages était expédiée en quelques lignes. De fait, il existe une « industrie » de l'écrivain exotique, publié pour cette seule raison. Comment arriver à changer le regard porté sur les écrivains étrangers, de façon à ce que soit en jeu la seule qualité de leur production ? En Angleterre, la nouvelle mode est au roman de jeunes femmes arabes, trente-cinq ans maximum...

### Hoda Barakat

Il faut dire que ces jeunes écrivaines jouent le jeu à fond, parce que cela rapporte argent et notoriété. Pour moi, qui lis en arabe, ces romans n'ont aucun intérêt. Mais le marché européen claironne : « venez voir comment les femmes musulmanes, dans leur univers clos qui confine au harem, mettent en scène leurs désirs salaces ! » En fait, c'est un jeu gagnant de ces auteures et de ces maisons d'édition, auquel on assiste depuis le bord du chemin...

### Jamal Mahjoub

Cela va plus loin, puisque j'ai pu découvrir l'image d'une femme voilée sur l'édition de poche espagnole de mon dernier livre... Mais le fait est bien connu : l'exotisme fait vendre !

 **Pascal Jourdana**

Nous avons vu ce que pouvait être l'accueil du public et des éditeurs, mais j'aimerais que l'on s'attarde aussi sur le texte et sur les conditions d'écriture dans cette position qui est la vôtre, à cheval sur quelques frontières, possédant, avec plusieurs identités, un parcours éclaté, une position dans un pays toujours délicate à tenir, même si les choses se stabilisent parfois. Est-ce un moteur, un frein, un danger par rapport à une langue d'écriture qui n'est pas parlée dans le pays où vous êtes installés ?

 **Jamal Mahjoub**


Avec les nouvelles générations, qui arrivent sans expérience ni mémoire du pays, les choses changent. On doit continuer à publier. Dans mon dernier livre, la majorité des personnages sont européens. Et le livre a reçu un bon accueil en Angleterre. A travers l'écriture, on peut sortir des sujets imposés, entrer dans des espaces autrefois tabous.

 **Hoda Barakat**

Mon écriture se place à un autre niveau, car on ne trouvera pas la moindre allusion à la France dans mes romans. Mes personnages vivent dans de petits cercles. Je n'écris pas dans la langue de mon pays d'accueil, contrairement à Jamal ou Fouad. J'écris en arabe classique, langue assez difficile à manier, et j'aurais sans doute eu avantage à écrire directement en français. Certains disent qu'on ne peut avoir une écriture moderne avec une langue morte, une langue du sacré, mais je ne crois pas qu'il existe une langue sacrée. Ailleurs qu'en France, dans les pays où j'ai eu la chance d'être traduite, c'est encore très difficile de faire admettre qu'une femme moderne puisse écrire des romans en arabe classique. Lors d'une rencontre en Hollande, les lecteurs pensaient que je représentais l'auteure, qui forcément devait porter le voile ! En France, au moins, il y a une longue tradition de traduction de l'arabe, et une certaine proximité avec le monde arabe, davantage que dans d'autres contrées. Et puis un certain nombre de maisons d'édition, dont Actes Sud, ont placé la littérature arabe aux côtés d'autres littératures du monde, pas uniquement en tant que littérature exotique.

 **Pascal Jourdana**

En même temps, vos livres restent très ancrés dans le pays, à Beyrouth...

 **Hoda Barakat**

Et heureusement ! Je suis un écrivain étranger, j'écris en langue étrangère dans un pays étranger, et lorsque je suis traduite cela ne pose problème dans aucune langue. Mon souci n'est pas de gagner beaucoup d'argent avec des

romans formatés pour cela, vendre 10000 exemplaires suffit à mon bonheur. Mais je n’y arrive pas souvent, et suis obligée d’avoir un travail par ailleurs. Mais c’est le jeu et je m’y plie, je ne recherche pas non plus la célébrité.

### Pascal Jourdana

Je voudrais ajouter que le Liban que vous décrivez n’est pas un Liban « pour les étrangers ». Mais comment rester dans la justesse d’observation d’un pays qu’on connaît de moins en moins ?

### Hoda Barakat

Je ne recherche pas la justesse, ni ne prétends apporter la vérité aux gens. Je raconte des histoires personnelles sur le Liban, et non l’histoire du Liban. Mes souvenirs pourraient nourrir une dizaine de vies passées à écrire ! Comme pour tous les écrivains présents ici, les lieux où se passe l’histoire sont dans tous les cas des lieux imagés. Lorsque je parle d’un endroit de Beyrouth, il s’agit d’entraîner le lecteur dans un ailleurs hors de Beyrouth et c’est pourquoi la littérature est universelle. Le lieu est toujours un alibi, l’étincelle nécessaire pour partir ailleurs.

### Pascal Jourdana

Il s’agit donc de justesse narrative et littéraire, plutôt que de vérité justement.

### Hoda Barakat

Beaucoup d’écrivains prétendent cependant annoncer la vérité, raconter les choses comme elles se sont réellement passées, voire se présentent comme prophètes...

### Pascal Jourdana

Fouad, comment donc s’est réellement passée l’écriture de votre dernier roman, *La femme la plus riche du Yorkshire* ?

### **Fouad Laroui**

J’ai eu une chance extraordinaire : venu m’installer à York, en Grande-Bretagne en 1995, très jolie ville qui a échappé à la révolution industrielle, et donc qui n’a jamais accueilli d’immigré, j’étais dans un exil parfait. Très rapidement, dans un pub, j’ai fait la connaissance d’une dame élégante qui après m’avoir gratifié de quelques coups de coude alors que je conversais avec mes voisins de banquette, m’a soufflé la fumée de sa cigarette dans les yeux. Je l’ai instantanément détestée, jusqu’à ce qu’elle me dise : « you know, I am the richest woman in Yorkshire ». Et là, je me suis dit “j’ai un roman !” Dès lors, j’ai engagé la conversation avec elle et nous avons noué une sorte de

relation. Cela m'a permis de faire ce que j'ai toujours voulu faire, c'est-à-dire de l'ethnologie inverse. Plus jeune, je m'intéressais beaucoup à ce que les européens avaient écrit sur le Maroc, c'est-à-dire sur mon grand-père métaphoriquement parlant. Et je me suis dit : et si quelqu'un allait parler des anglais, tribu bizarre, à partir du Maroc ? Un auteur l'avait fait au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais à l'époque la bizarrerie était partout dans l'œil du voyageur. Je pense à ce voyageur du XIX<sup>e</sup> siècle de passage en France, qui s'étonnait fort sérieusement de voir les français traiter leurs femmes mieux que leurs chevaux !

### Pascal Jourdana

Cette faculté que vous avez, tous les trois, en tant qu'exilés, de regarder « d'ailleurs » dans tous les cas, d'avoir un regard d'ethnologue, est certainement précieuse. Mais le statut d'écrivain, finalement, n'est-il pas celui d'un exilé permanent ?

### Jamal Mahjoub

Au sens métaphysique sans doute, mais certains événements de notre vie sont à la source de notre créativité et du type de littérature que l'on fait. Cela étant, pour un écrivain, l'exil n'a peut-être pas le même sens que pour tout le monde. Un exil qui resterait silencieux, sans possibilité d'en partager l'expérience, ne sera pas vécu de la même façon.

### Fouad Laroui

C'est vrai et je repense tout à coup à ma tante et son mari, installés en France avec depuis une quarantaine d'années et qui n'ont d'autre possibilité que de subir les côtés négatifs de l'exil, sans pouvoir guérir cette blessure. Tandis que l'auteur, même lorsqu'il se sent déprimé, peut caresser l'espoir de faire quelque chose de cet état.

### Jamal Mahjoub

En Espagne, qui avec la guerre et Franco a connu un important phénomène d'exil, il y a un projet visant à faire revivre une mémoire collective, que chacun puisse s'approprier, alors qu'une génération est sur le point de disparaître.

### Hoda Barakat

Quand vous allez à la préfecture faire renouveler vos papiers, il peut arriver que vous soyez contente d'être étrangère, c'est-à-dire pas française. En particulier lorsque vous constatez le mépris subi par telle personne immigrée, même âgée, à qui l'employée derrière son guichet vitré dit : « mais madame, on vous a déjà expliqué que ce n'était pas le bon document », signifiant par là : « mais quand allez-vous comprendre que l'on ne veut pas de vous ? ». Et

là on se rend compte que quand on est un vrai étranger, quand on est un exilé de la langue, un exilé de la condition économique, là est le véritable exil. D'autant plus lorsqu'il est sans retour. Ceux qui cherchent à traverser la méditerranée à tout prix, y compris sur des barques au péril de leur vie, ne détestent pas leur pays d'origine. Simplement ils veulent échapper à l'invivable. De ce fait, espérer les refouler est illusoire. En tant qu'écrivains, nous sommes des étrangers de luxe par rapport à ces derniers, nous sommes des « étrangers littéraires », volontiers critiques contre tout. Et nos enfants sont pires, la liberté permettant que s'épanouisse leur cruauté terrible...



### **Un intervenant dans la salle**

Il y a un mot que j'ai beaucoup entendu, bien qu'il n'ait jamais été prononcé, c'est le mot « corps ». L'exil, c'est le déplacement d'abord d'un corps, qui est aussi la première frontière dans le monde puisque nous sommes chacun une frontière par notre corps.



### **Hoda Barakat**

Dans *Le Laboureur des eaux*, une Kurde très belle et plutôt grosse explique qu'en l'absence de sa terre, elle ressent le besoin d'un corps plus pesant pour se sentir sur la terre. Personnellement, depuis que j'ai quitté le Liban, j'ai pris dix kilos... Peut être voulais-je un corps de mère, étant arrivée avec mes deux enfants.



### **Fouad Laroui**

Je suis moi-même passé d'un corps à un autre, parce que quand j'étais au Maroc mon corps me signalait tout de suite. On me regardait, on savait qui j'étais, on me suivait... Le flic chargé de me suivre m'a demandé un jour de faire moi-même un rapport sur mon week-end parce qu'il devait aller au mariage de sa sœur ! A Amsterdam, où l'anonymat est total car personne ne me connaît, mon corps disparaît car plus personne ne le regarde. Je ne suis plus qu'un regard, il n'y a plus que ce qui est autour de moi qui existe en moi, avec une impression de grande liberté. Ensuite, toutefois, le corps réapparaît.



### **Jamal Mahjoub**

Au Danemark, terriblement visible, j'ai parfois eu envie d'être invisible... En Espagne, où la population est plus mélangée, je suis plus à l'aise, moins visible qu'au Soudan où je me fais remarquer en tant que métis. Il me semble que l'écrivain, pour observer, ne doit pas être trop visible justement.



 **Pascal Jourdana**

Merci à tous les trois d'avoir tenté de répondre à ces questions multiples, merci aussi d'avoir laissé dériver parfois vos pensées et de nous les avoir fait partager.



**COMMENT ÊTRE À LA FOIS  
ÉCRIVAIN JAPONAIS,  
ALGÉRIEN ET  
FRANCO-CONGOLAIS ?**

Alain Mabanckou

Venir en Europe pour une ou deux journées, c'est aussi montrer combien la notion de frontière tend à disparaître et que nous sommes désormais dans un monde où la définition de l'Homme ne se fait plus par le biais des nationalités mais par l'intensité des rencontres. C'est parce que nous nous rencontrons que nous savons qui nous sommes. La nation est de moins en moins significative tandis que son sens varie selon que l'on est en Europe ou en Afrique. Le titre que j'ai choisi pour mon intervention – titre qui pourrait paraître provocateur – se justifie : on peut être un écrivain de n'importe quelle nationalité. L'écrivain a la nationalité de sa lectrice ou de son lecteur. Si je suis lu par un Japonais, alors je deviens un écrivain japonais pendant cette lecture.

Depuis mon Congo natal, lorsque je lisais Marcel Proust ou Gabriel Garcia Marquez, je croyais sincèrement que ces auteurs étaient des Congolais, puisque nous discussions, l'auteur et moi, dans ma chambre. C'est une erreur de penser que lorsqu'on emporte un livre au cours d'un voyage nous voyageons avec lui, c'est plutôt le livre qui nous fait voyager puisqu'il contient le monde que nous recherchons. Par conséquent, quand on lit, on entre dans un « ailleurs ». Dany Laferrière m'a dit un jour qu'il aime regarder la nuque d'un lecteur, c'est elle qui montre si le voyage se passe bien. Et cette nuque ne cesse de bouger selon les péripéties du voyage !

Comment être à la fois écrivain japonais, algérien et franco-congolais ? C'est possible, et ce n'est pas incompatible ! J'ai vu Fouad Laroui tout à l'heure dans cette salle et je me souviens d'une histoire qui m'était arrivée et qu'il avait rapportée dans l'hebdomadaire *Jeune Afrique*. J'en reprendrai ici les grandes lignes pour en tirer une réflexion sur le statut actuel de l'écrivain.

Il y a environ deux ans je m'étais retrouvé dans un salon du livre à Toulouse avec Fouad Laroui (écrivain marocain) et Boualem Sansal (écrivain algérien). Tous les trois nous avons en commun le fait d'être des Africains, eux étant du Maghreb, moi de l'Afrique Noire. C'était l'année de l'Algérie et les visiteurs

du Salon voulaient à tout prix repartir chez eux avec le livre d'un auteur algérien. Une dame « d'un âge certain » est venue me demander si j'étais un écrivain algérien. Je trouvais la question très intéressante car cette lectrice n'avait aucun préjugé sur le « portrait-robot », l'archétype de l'Algérie. J'ai alors répondu de façon naturelle : « *Oui je suis un écrivain algérien, mais de l'Algérie noire* ». Toute heureuse d'avoir élargi ses connaissances géographiques, elle a jeté son dévolu sur deux de mes livres. Je me suis pris au jeu ensuite avec un groupe de lycéens et leur professeur qui souhaitaient prendre des notes sur l'Algérie noire. J'ai parlé en long et en large de l'Algérie noire...

Ironie du sort, il y avait, assise à côté de moi, une véritable Algérienne dont il sautait aux yeux qu'elle était Maghrébine. Or elle a passé la journée à renier ses origines, expliquant avec un accent très parisien qu'elle était née en France : « *Je ne suis pas une écrivaine algérienne, je suis une écrivaine française* », disait-elle devant ses compatriotes, très agacée d'entendre ce voisin noir que j'étais répéter sans cesse qu'il était Algérien...

Dans la soirée, je franchis la porte d'un pub irlandais où l'ambiance était à la fête, et je continuai sur ma lancée en me présentant comme un Algérien de l'Algérie noire. A la fermeture du pub, vers quatre heures du matin, j'entendis le patron du bar qui était en train de ranger les chaises dire à un serveur : « *Ah, si tous les Algériens étaient noirs comme lui, la vie serait plus simple ! Hélas, je n'ai jamais croisé que des Algériens blancs* ».

Si cette écrivaine algérienne – traitée d'écrivainne par Fouad Laroui dans son article paru dans *Jeune Afrique* – semblait avoir des soucis identitaires, pour ma part c'est depuis ce jour que je suis devenu un écrivain algérien... Et je vais bientôt pouvoir découvrir ce pays, puisque j'ai reçu il y a un mois une invitation pour participer là-bas à une conférence panafricaine de littérature. « Enfin, je vais pouvoir habiter ma nationalité ! » me suis-je dit. Mais j'ai appris aussi par mail que j'étais interdit de séjour en Algérie parce que mon roman *Verre Cassé* a été traduit en hébreu et a reçu un prix en Israël. Devant l'absurdité de cette situation, j'ai écrit au ministre de la Culture, à qui j'ai raconté tout cela. J'ai en fait été « dénoncé » par un poète Maghrébin résidant à Paris qui avait décrété de me fermer les portes de son espace géographique. Un nouveau courrier m'est parvenu du ministère algérien de la Culture : je suis finalement autorisé à participer à la conférence ! Inutile d'en parler à la presse me dit-on : en tant qu'écrivain algérien j'aurai ma place auprès de mes collègues. Ma conclusion ? Elle est simple : tout écrivain devrait prendre la citoyenneté du pays qui lui ferme les frontières.

C'est parce qu'on ne voulait pas que j'aille en Algérie que je suis devenu encore plus Algérien...

Une autre exemple pour confirmer ce que je viens de dire. Un ami suédois qui connaît très bien le Congo m'a dit un jour qu'il n'y avait pas plus congolais que lui ! Je pensais qu'il affirmait cela pour me caresser dans le sens du poil. J'étais dubitatif quant à la possibilité qu'un Suédois puisse être plus congolais que moi. Nous nous sommes donc retrouvés au Congo, à Pointe Noire. Je lui ai demandé de me prouver sa « congolité ». Il m'a emmené en voiture vers un cimetière. Après un bref moment d'inquiétude de ma part – peut-être était-il un serial killer après tout –, nous sommes arrivés devant l'entrée du cimetière. Le gardien l'a salué comme s'il le connaissait depuis longtemps. Au bout d'une demi-heure de recherches dans cet endroit funeste, il s'est arrêté devant une tombe : c'était celle de son père mort au Congo. Il m'a dit : « *Mon père est enterré ici. On a la nationalité du lieu où son père a été enterré. Je suis donc congolais* ».

Cette conception de mon ami suédois est intéressante. Imaginons ce que donnerait cette nouvelle définition de la nationalité avec tous ces tirailleurs sénégalais enterrés en France... Selon cette conception, tous les exilés, tous les écrivains qui meurent à l'étranger meurent en fait sur leur terre...

On pense souvent que l'exil est fondamentalement une question de géographie, mais le plus dur, c'est l'exil du temps. Les latino-américains l'ont bien compris, il n'y a qu'à lire *Cent ans de solitude*. Pour écrire le grand roman d'un espace géographique il faut s'accaparer des enjeux du lieu, de l'espace. Dans *l'Enigme du retour*, roman de Dany Laferrière, l'auteur haïtien nous explique que le grand roman européen, c'est le roman de la guerre ; le grand roman latino-américain, c'est celui du temps et, en Haïti, ce grand roman reste à écrire et devrait évoquer la faim. Aucun écrivain du tiers-monde n'a produit de grand roman sur ce thème fondamental. Dany Laferrière évoque par exemple un peintre haïtien dont les tableaux montrent des arbres fruitiers magnifiques tandis qu'on n'en trouve pas dans son environnement où les plantes sont desséchées. A la question de savoir pourquoi il ne représente pas la réalité « sèche » sur ses toiles, ce peintre a répondu que personne ne voudrait accrocher dans son salon une image de la réalité qu'il pourrait voir en ouvrant sa fenêtre. Ce qui revient à dire que nous devons inventer des territoires, dessiner le rêve et combler les manques. Je passe mon temps à imaginer des territoires lointains, mais qui sont aussi les miens puisque tout écrivain habite dans l'espace de son imaginaire.

Mon imaginaire se compose ainsi de plusieurs territoires, et je vis au *milieu*,

au sens étymologique du mot *Méditerranée*. Je suis un Méditerranéen par ricochet. Puisque la Méditerranée est le creuset de la civilisation occidentale – cette civilisation qui est venue plus tard chez moi par le canal de l’esclavage et la colonisation – il me faut me l’approprier pour m’ouvrir au monde et contredire toute intolérance. Il a donc fallu que j’étudie, que j’avale cette civilisation qui est venue se superposer à la mienne. L’Africain devient ainsi davantage méditerranéen. D’ailleurs il sait que nombre des peuples d’Afrique viennent de la vallée du Nil et que les Noirs étaient bien présents dans l’Égypte ancienne. Les historiens peuvent témoigner de la présence des civilisations noires dans cette Méditerranée ancienne, mais le cours de l’histoire fait que des peuples autrefois dominateurs se retrouvent plus tard dominés.

En tant que Congolais, j’appartiens au « peuple Bantou » que les migrations anciennes ont poussé jusqu’en Afrique centrale. Ces peuples ont créé des royaumes plus tard détruits par la colonisation. Les frontières imaginées par l’Occident ont séparé les populations. Le colonisateur a créé des Etats selon la conception occidentale, sans considération de la vision africaine fondée sur les chefferies et le sens de « la palabre » comme mode de justice. Quoi qu’il en soit, tout Bantou est forcément méditerranéen puisqu’il provient de la vallée du Nil : mes ancêtres ont connu les pharaons !

Jacques Roumain, un écrivain haïtien, rappelle que l’homme est le boulanger de sa vie. C’est dire qu’il nous faut croire au libre-arbitre de chacun, à la possibilité de choisir ce que l’on veut être. Et la définition de la nationalité, la définition de la Méditerranée ne vont plus dépendre des livres de géographie. Je peux me sentir plus proche de Jamal Mahjoub du Soudan ou de Fouad Laroui du Maroc que d’un autre écrivain congolais qui, lui, aura choisi une influence russe ou péruvienne pour se définir. Espace de croisements, la Méditerranée propose une vision ouverte, tentaculaire. La mer nous invite au voyage, à un départ qui ne se veut pas forcément sans retour. Laferrière a dit un jour qu’il était un écrivain japonais, il a même écrit un livre à ce sujet, traitant avec humour de l’identité qui n’est plus définie par des règles de nationalité mais par des choix personnels.

Le fondamentalisme, l’intolérance naissent du côté de ceux qui fondent l’identité sur le sang. Trop nombreux en sont les exemples. Le lien du sang et le sol seraient les principales sources de la nationalité avec le mariage et l’adoption. Le sang, qui reste rouge sur tous les continents, doit-il couler longtemps pour que soit réglée la question des origines ? Si nous sommes frileux à l’idée de la prééminence du sol ou de la *mobilité des personnes* – ce que je privilégie – c’est parce que ces deux notions incarnent l’ouverture. Le

sol est ce qui nous permet de marcher et d'accomplir la mobilité. Le sang – notion dangereuse – n'est pas une spécificité qui fonde le genre humain puisque les animaux peuvent aussi saigner. C'est aussi le sang qui appelle la notion de « souche ». Du coup, définir l'homme par le sang c'est privilégier une origine par destination, donc anéantir ce qui fait de nous des hommes : le libre-arbitre. On n'est pas homme parce qu'on a du sang, on est homme parce qu'on a choisi de l'être. C'est ce libre-arbitre que dissèque Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*, avec, en plus, une idée du subjectivisme : l'homme se choisit lui-même. Par nos actes, nous créons l'homme que nous voulons être. Et ce que nous voulons être crée nécessairement l'image qu'on se fera de l'homme.

Si je m'insurge contre cette origine par destination (le sang), c'est que je conçois l'appartenance à une nation comme un acte dynamique, positif, qui nécessite un sursaut de la part de l'individu. Il faut mériter d'être méditerranéen, il ne suffit pas de le dire ! Qu'est-ce qu'un Français par exemple ? Vaste question ! Il y a deux catégories de Français : ceux qui n'ont rien fait pour le devenir – pas de problème, pas de transpiration, pas de queue à la préfecture, et ceux qui ont surpassé des obstacles pour le devenir. Ces derniers, jusqu'à la fin de leurs jours, devront répéter qu'ils sont Français car leur statut est en permanence discuté. Parfois, il arrive même que des lois transforment cette deuxième catégorie en individus apatrides. Français sur le papier, étrangers dans la vie quotidienne, avec les regards qui sans cesse questionnent la vraie origine. Si tout le monde était Français par le sang je suis persuadé que les discriminations existeraient toujours et elle se feraient probablement à partir des groupes sanguins...

Il est clair que nous devons désormais privilégier une autre forme de définition de notre humanisme. C'est la rencontre qui façonne notre identité. Si certains partent en exil, c'est que la rencontre s'est mal passée dans un territoire où on leur a imposé une définition unilatérale de l'homme. Dans son propre pays, personne ne souhaite donner à un dictateur le privilège de gérer son humanisme. D'où la recherche d'une terre d'exil censée nous recevoir avec nos sacs remplis de rêves. Et si un dictateur me chasse hors de chez moi, je peux toujours y retourner par la fenêtre du roman. Les exilés italiens disaient : « Rome n'est plus dans Rome ». Les noirs américains, à l'époque de la « négro renaissance », dans un contexte de ségrégation raciale, d'interdiction de vote, ont ramené à Paris l'intensité culturelle de Harlem. C'est la France, à partir de ce moment, qui a commencé à donner leurs lettres de noblesse à ces musiciens et écrivains épris de liberté.

Témoin de son temps, l'écrivain est donc le semeur des espaces. L'exil prend

désormais la forme d'un statut inévitable. On se sent plus proche de la terre qui vous ouvre ses portes et vous donne des opportunités de rencontres, que de sa terre d'origine.

La France et l'Algérie se sont rencontrées, à partir de 1830, par la conquête. La Grande-Bretagne a fait de même avec l'Égypte, mais ces rencontres étaient tumultueuses. Opposition des civilisations, l'une se prétendant plus évoluée. Un président français a déclaré que « l'homme africain n'est pas encore entré dans l'histoire ». Mais qui écrit l'histoire dans laquelle on souhaite que moi, Africain, j'entre ? L'histoire différera toujours selon qu'elle sera racontée par le lion ou par le chasseur. Est-ce dans l'histoire des bienfaits de la colonisation qu'on souhaite que j'entre ? C'est presque cocasse. Comment peut-on inviter à « entrer » dans l'histoire un peuple qui est au cœur même de l'Histoire de l'Humanité ?

Si l'histoire nous a longtemps opposés, le présent nous donne l'occasion de nous réconcilier, de ne plus considérer qu'il y a une hiérarchie entre les hommes. Les écrivains ne sont pas les seuls à être les témoins de leur temps : tous les hommes le sont. De ce fait, chacun d'entre nous pourrait valablement se revendiquer comme venant de la Méditerranée. C'est ce que l'homme pourrait inventer de mieux depuis qu'il ne marche plus à quatre pattes : choisir le lieu qui hébergerait le mieux ses rêves. C'est dans ce sens que, lorsqu'on me demande quel écrivain je suis, je choisis toujours la première nationalité qui me traverse l'esprit. Et comme nous devons parler ici de la Méditerranée, je me suis rappelé que j'étais un Algérien de l'Algérie noire, et je tiens à ce qu'on l'entende dans le monde entier.

Par ailleurs, je ne renie pas le fait que je suis un écrivain franco-congolais. Dans sa rencontre avec le Congo, la France m'a ouvert à la Méditerranée. D'autre part, le Congo entretient des relations avec le nord de l'Afrique, relations qui permettent aujourd'hui de dépasser le cadre des nationalités...

### **Le modérateur**

J'invite ceux qui le souhaitent dans la salle à poser leurs questions.

### **Une intervenante dans la salle**

Savez-vous ce qu'est un congolais ?

### **Alain Mabanckou**

J'imagine que vous faites allusion à ce qu'on peut trouver dans les boulangeries



### **La même intervenante**

Exactement ! Ces délicieux petits gâteaux à la noix de coco, qui ressemblent à un rocher, sont bruns sur le dessus et blancs en dessous...

### **Alain Mabanckou**

Alors l'idéal serait de le déguster accompagné d'un petit noir...

### **Un intervenant**

Il est important que vous puissiez dire, ici à Marseille, que vous êtes un Algérien d'Algérie noire. La colonisation de l'Afrique du nord s'est faite comme si l'Algérie, la Tunisie et le Maroc étaient à lire selon une ligne horizontale, alors que chacun des pays a des liens verticaux avec le Sud. En vous présentant comme Algérien d'Algérie noire, au-delà du trait d'humour, vous voulez restituer l'idée qu'il y a cette histoire, que le Maroc est connecté au Mali et au Sénégal, l'Algérie au Niger, la Tunisie au Tchad. Cette histoire, qui est celle des caravansérails, n'est pas écrite. Elle existe encore dans la mémoire de quelques familles mixtes, et il me semble important de souligner la nécessité de reconsidérer cette Afrique du Nord à l'aune de ces relations.

### **Alain Mabanckou**

On a en effet tendance à présenter l'Afrique comme coupée en deux alors que les liens historiques sont innombrables. Qu'on songe seulement au fait que l'islam ne s'arrête pas au Maghreb, mais s'étend jusqu'au Congo. Dans ma famille, lorsque quelqu'un devenait un peu fou, on disait : « sa tête est restée au Maroc ». Parce que les boîtes de sardines que nous consommions étaient fabriquées au Maroc et, à l'intérieur, les sardines n'avaient pas de têtes. C'était d'ailleurs une énigme : que pouvaient bien faire les Marocains de ces têtes de sardines ? Les connections avec le Maghreb, au-delà des voyages ou du commerce, peuvent ainsi prendre également la forme de l'humour. D'ailleurs, je trouve presque choquant de ne pas retrouver ces relations dans la littérature. Je disais tout à l'heure, en citant Laferrière, que les Haïtiens n'avaient pas encore produit de grand roman car aucun roman n'a jusqu'à présent été écrit sur la faim. Peut-être que les écrivains africains, pour leur part, devraient regarder de plus près les rapports entre l'Afrique noire et Maghreb, rapports qui fonderaient le grand roman de ces régions. Mais brasser cette histoire fait sans doute peur. On'a toujours pas réglé la question de l'esclavage des noirs par le monde arabe. Du coup on recherche sans cesse un certain consensus, et la question reste pendante. L'écrivain Malien Yambo Ouologuem, qui avait osé aborder le problème dans *Le devoir de violence* a ainsi très vite été critiqué, non pas par le Maghreb mais par des Africains noirs, Senghor en tête. Pour celui-ci, comme pour la plupart des écrivains

de la négritude l'unité de l'Afrique était un thème essentiel. Or je crois qu'il ne faut pas que le Maghrébin n'écrive que sur le Maghreb, ni que l'Africain noir n'écrive que sur l'Afrique noire. Nous sommes beaucoup à parler de la France dans nos livres alors qu'il reste à faire le roman de la verticalité entre le Maghreb et l'Afrique noire !



### **Une intervenante dans la salle**

Je tenais à vous remercier d'avoir abordé le problème du droit du sang et du péril qu'il y aurait à fonder sur lui notre identité. Je suis Italienne, et je comprends très bien pourquoi la mafia, à ses débuts, fonctionnait sur la base de clans familiaux : tous ceux qui ne sont pas de leur sang sont des ennemis, auxquels on ne reconnaît aucun droit. L'esclavage procède de la même démarche. Et l'église catholique, à l'inverse des valeurs du christianisme, a pu cautionner les brutalités de l'esclavage en posant que ces êtres n'étaient pas du même sang, c'est-à-dire à peine humains.



### **Alain Mabanckou**

La question du droit du sang me tient à cœur effectivement. Lorsque l'occident est arrivé en Afrique, il a cherché à importer cette conception mais cela n'a pas pris. Dans certains villages africains il est courant de confier son enfant à une autre famille qui l'élèvera comme s'il était le leur. Dans ces villages, tous peuvent se dire frères car la question du sang a été dépassée depuis longtemps. Du coup, l'ethnie a été mise en avant en Afrique – et cela a causé un grand malheur au Rwanda. Le colonisateur disait : « voyez comme vous avez le nez plus fin, le teint plus clair par rapport à cette autre ethnie barbare ». Toute une idéologie a été mise en place au Rwanda, sans oublier le mythe de la malédiction de Cham, caution religieuse à la dépréciation des peuples d'Afrique noire depuis la bible. Mais il faut aussi se rappeler que le droit du sang a longtemps été au cœur des lois en France comme en Europe. Aujourd'hui, heureusement, beaucoup de Français considèrent qu'être « de souche » ne signifie rien, sinon un appel à l'intolérance, au racisme et au fondamentalisme.



# CLÔTURE DU FORUM

John Erik Forslund  
et Alain Absire

Je voudrais remercier tous les participants à ces deux journées. Mare Nostrum V a été un séminaire très fructueux et particulièrement inspiré dont nous avons apprécié les échanges intelligents et fort enrichissants. Je donne maintenant bien volontiers la parole à Alain Absire pour conclure.

John Erik Forslund

Je me propose de retracer quelques grandes lignes de ces deux journées, si riches et foisonnantes. Je commencerai par reprendre une phrase d'Alain Mabanckou : « on a la nationalité de celui qui nous lit », sachant que celui qui nous lit prend aussi notre nationalité. Les deux dimensions coexistent, et on voit à partir de là que l'écriture et la lecture sont forcément des activités universelles. On a beaucoup parlé d'identité, et aussi de nationalité : nous avons tous une patrie commune, ce lieu qui abrite le mieux les rêves, reste à savoir comment nous pouvons l'habiter. En tout cas, avoir une nationalité européenne ou méditerranéenne, cela se mérite : c'est un acte volontaire. Nous sommes tous ici réunis à l'European Writers' Council pour exprimer que cette prise de position individuelle, qui débouche sur une prise de position collective, est vraiment notre volonté. Et cette volonté passe par nos rencontres, créant une sorte d'amitié en littérature.

On a dit aussi qu'on lisait à peu près partout la même chose en même temps. On a évoqué ce matin le danger d'une chape de conformisme, et je crois que nous partageons ce refus d'un monde uniformisé, d'une littérature méditerranéenne ou européenne qui n'aurait qu'un seul visage, où toute réalité historique serait gommée. Mais qu'est-ce qu'un écrivain européen, sachant que la vraie langue de l'Europe, c'est la traduction ? Lorsque les langues se parlent, jusqu'à l'Orient, alors on peut résister à cette harmonisation forcée. Nous sommes ce que nous sommes et nous devons y rester profondément

attachés. Et c'est d'autant plus possible grâce à la traduction, ce fil qui nous relie les uns aux autres et qui constitue ce réseau indispensable du partage de la connaissance, de l'imaginaire et des émotions.

On a parlé hier, belle image, de regarder le monde à travers les livres, mais le problème actuel est justement que tout le monde ne peut pas le faire. Il y a une invraisemblable injustice, qui tient au problème de l'enseignement, de l'insuffisance de lieux de partage de la littérature vivante. Vivante au sens d'actuelle, qui prend un sens tant au niveau de l'imaginaire qu'au niveau du langage ou du partage des valeurs, qui parle directement à tous ceux qui vivent sur terre aujourd'hui. Il y aurait à réfléchir ensemble sur cette prise de conscience commune d'une perte du langage. Nous pouvons continuer à dissenter et rire entre nous à partir de toutes ces valeurs qui nous sont communes, mais les territoires sur lesquels elles peuvent se partager ne cessent de se réduire. Il faudrait que nous redonnions ensemble aux générations qui nous suivent le goût de prendre le temps, le temps de la lecture, de l'écriture, le temps aussi de rentrer dans les histoires que nous racontons. J'ai vu, avec des élèves de quatrième, la difficulté de se pencher ne serait-ce que quelques minutes sur un texte qui a priori devrait leur plaire, la difficulté de se poser pour donner à l'imagination la place qui lui est nécessaire, pour avoir le temps de s'acclimater au livre, à la langue et à l'univers de l'auteur, qui deviennent ceux du lecteur. C'est une mission que tous ensemble nous devons endosser de façon urgente, c'est notre devoir

Il nous revient encore d'aller de l'avant, face à des situations auxquelles beaucoup d'entre nous sommes confrontés. Ce matin, on a évoqué les écrivains en tant que perturbateurs d'équilibres. C'est une belle image, car beaucoup des équilibres actuels sont profondément inhumains, ou déshumanisés. Il faut que nous osions. Dans une Europe qui n'est plus aujourd'hui seulement économique, il nous revient d'endosser cette mission d'ordre culturel, mais aussi politique. Les écrivains doivent avoir le courage de ne plus accepter les normes du siècle, comme l'ont eu les générations qui nous ont précédés. En particulier concernant la liberté d'expression, nous voyons bien combien l'enjeu est grave, voire menaçant. C'est à nous tous, dans un cadre tel que l'EWC, de saisir ce flambeau, cette grande mission.

J'ai aussi entendu cette phrase : « pour écrire il faut vivre ». J'ajouterais qu'il faut encore pouvoir vivre. L'écrivain, qui effectue un travail solitaire, se voit confronté à la notion de « contenu », qui vient se substituer à celle d'œuvre. Je suis convaincu que l'œuvre est aujourd'hui en danger, parce qu'elle devient poreuse, attaquée de toute part par ceux qui ne sont pas en mesure de

créer des œuvres mais qui via les réseaux peuvent faire passer pour génial ce qui en réalité ne vaut pas grand-chose. Nous entrons dans une ère de confusion. A partir du moment où l'écrit, nos écrits, voyagent, se partagent, se désossent, se dépouillent sans que nous puissions y faire grand-chose, il faut au niveau européen un sursaut pour faire prendre conscience aux autorités concernées du danger qui existe autour de la captation et du détournement des œuvres, autour du concept de gratuité. Car pour écrire, il faut vivre. Si nous avons choisi, avec un certain courage, d'adopter cette nationalité européenne et méditerranéenne en tant qu'écrivains, il faut aussi que nous soyons capables de défendre nos droits, mais surtout les droits de nos œuvres. Sinon nous arriverons à ce plus petit dénominateur commun, c'est-à-dire cette uniformité dont je parlais tout à l'heure. Nous sommes face à cette menace, comme à celle pesant sur la liberté d'expression : il y a des combats magnifiques à mener ! J'ai beaucoup apprécié, lors de ce forum, le fait que malgré la gravité des propos, j'ai senti une sorte de légèreté, de souplesse de l'esprit, alors que nous ne sommes pas forcément tous des intellectuels de naissance. L'espoir est aussi dans l'humour, qui n'a pas manqué. Il faut ressourcer, refonder la valeur de la littérature, la valeur du livre et de la lecture : à nous de transmettre cela aux générations futures.

Merci à tous.

Alain Absire



**NOTICES  
BIOGRAPHIQUES  
DES INTERVENANTS**



### **Gabriela Adamesteanu**

Née en 1942 à Târgu Ocna, Gabriela Adamesteanu vit aujourd'hui à Bucarest. Elle débute en littérature tardivement en raison d'un dégoût tenace pour une certaine littérature, asservie au réalisme socialiste. Romancière dans l'âme, elle est saluée par ses pairs dès la publication de son premier roman, en 1975 : *Drumul egal al fiecarei zile* (*La Monotonie de chaque jour*). Entre 1991 et 2005, Gabriela Adamesteanu est presque entièrement absorbée par son activité de commentatrice politique et rédactrice en chef de l'hebdomadaire "22". Présidente du Centre roumain du Pen-Club (2004-2006) elle est aussi, depuis 2004, rédactrice en chef du bi- mensuel « Bucurestiul Cultural ».

Amoureuse de la langue française, Gabriela Adamesteanu est également la traductrice d'Hector Bianchiotti et de Maupassant.

*Le Retour du fugitif*, traduction Alain Paruit, in *Douze écrivains roumains*, Les Belles Étrangères, L'Inventaire, 2005 ; *Une matinée perdue*, traduction Alain Paruit, Gallimard, 2005 ; *Vienne le jour*, traduction Marilyn Le Nir, Gallimard, 2009.

### **Hoda Barakat**

Hoda Barakat vit à Paris depuis 1989. Elle publie en 1985 un recueil de nouvelles, *Les Visiteuses*, et a depuis publié quatre romans aux éditions Actes Sud. *Dans La Pierre du rire* (1996 traduction Nadine Acoury), récompensé par le Prix Al-Nâqid, elle décrit les mécanismes de la folie quand tuer et vivre deviennent synonymes. *Les Illuminés* paraît en 1999 (traduction François Zabal), suivi du *Laboureur des eaux* (2000, traduction Frédéric Lagrange), qui obtient le prestigieux Prix Naguib-Mahfouz de l'université américaine du Caire. Son dernier roman, *Mon maître, mon amour* paraît en 2007 (traduction Edwige Lambert). Les sujets récurrents d'Hoda Barakat sont l'irrémissible solitude des hommes, la folie, le chaos intérieur et la mémoire. Elle a choisi d'écrire en arabe classique et s'inspire de Musil et des auteurs classiques arabes.

### **Ali Benmakhlouf**

Agrégé de philosophie, Ali Benmakhlouf est professeur à l'université de Nice Sophia-Antipolis où il enseigne la philosophie de la logique et la philosophie médiévale arabe. Il est membre du comité consultatif national d'éthique et de l'institut international de philosophie, il a notamment publié des livres sur G. Frege (Vrin, 2000), B. Russell (Ellipses, 2002) et Averroes (Belles Lettres, 2000). Son dernier livre a pour sujet Montaigne (Belles lettres, 2008). Ali Benmakhlouf dirige vers l'arabe la traduction du *Vocabulaire européen des philosophies : Dictionnaire des intraduisibles* de Barbara Cassin (Seuil, Le Robert, 2004).

### **Jason Goodwin**

Jason Goodwin a étudié l'histoire byzantine à l'université de Cambridge. Il est l'auteur d'une histoire de l'empire ottoman et d'un récit de voyage paru chez Phébus, *Chemins de traverse*. Après *Le complot des Janissaires* (Plon, 2007) et *Le trésor d'Istanbul* (Plon, 2008) *Le Mystère Bellini* (Plon, 2009, traduction de Fortunato Israël) est le nouveau volume d'une série de suspense historique. Jason Goodwin vit en Angleterre dans le Sussex.

### **Martin de Haan**

Traducteur et critique littéraire néerlandais installé en France depuis 2003, Martin de Haan né en 1966 a traduit une vingtaine de titres du français vers le néerlandais. Ses auteurs s'appellent Marcel Proust, Denis Diderot, Benjamin Constant, mais aussi Michel Houellebecq, Milan Kundera et Jean Echenoz. Il est président du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) et dirige une collection de nouvelles traduites du français pour un petit éditeur néerlandais.

### **Hanneke van der Heijden**

Hanneke van der Heijden est née en 1964 aux Pays-Bas. Après un master en linguistique appliquée à l'université de Tilburg et un master en études turques à l'université de Utrecht, Hanneke van der Heijden a enseigné au département Langue et littérature néerlandaises à l'université d'Ankara. Depuis 2000, elle est interprète et traductrice littéraire du turc vers le néerlandais. Elle a notamment traduit Orhan Pamuk, Elif Shafak, Halid Ziya, Usakligil, Ahmet Altan, Oguz Atay et prépare avec Margreet Dorleijn une anthologie de nouvelles traduites du turc.

Actuellement elle traduit le roman de Ahmet Hamdi Tanpınar, *Saatleri Ayarlama Enstitüsü*.

Hanneke van der Heijden a été rédactrice en chef de *Umut*, revue de littérature turque et a publié de nombreux articles sur la traduction.

### Mine Kirikkanat

Née à Ankara, diplômée de l'Université d'Istanbul, Mine Kirikkanat est sociologue de formation. Elle débute dans le journalisme pour la revue humoristique *Çarsaf* en 1977. Elle écrit pour la page humoristique *Ciddiy* et celle du quotidien *Cumhuriyet* pendant deux ans. Après une longue pause, elle revient au journalisme comme correspondante de *Cumhuriyet* à Bilbao, puis à Madrid. En 1991, elle est nommée à Paris et de 1993 à 2005, elle est correspondante de *Milliyet* et éditorialiste de *Radikal*. Depuis 2005, elle est éditorialiste à *Vatan* et contribue régulièrement au programme *Kiosque* de TV5.

Son dernier roman, *La Malédiction de Constantin* (Bir Gün, Gece, 2003) est un best-seller politico criminel.

*Le Palais aux mouches*, L'Harmattan, 1995 (sous le nom de Miné Saulnier) ; *L'autre Nom de la rose*, en collab. avec Jacques Jeulin et Jacques Thobie, Edit, Paris, 2000 ; *La Malédiction de Constantin*, traduction Valérie Gay-Aksoy, Métailié, 2006.

### Fouad Laroui

Né en 1958 à Oujda, Fouad Laroui, après des études au lycée Lyautey de Casablanca, est admis à l'École Nationale des Ponts et Chaussées en France, dont il sort ingénieur en 1982. Après avoir travaillé quelques années à l'Office chérifien des phosphates à Khouribga et à Casablanca, il part pour le Royaume-Uni, où il passe quelques années à Cambridge et à York. Il obtient un doctorat en sciences économiques en 1994 à l'École des Mines de Paris et part vivre à Amsterdam où il enseigne d'abord l'économétrie puis les sciences de l'environnement (1999-2005) à l'université libre. Il enseigne actuellement la littérature française à l'université d'Amsterdam. Parallèlement il se consacre à l'écriture en français. Il a publié trois recueils de poèmes écrits en néerlandais ainsi que des dizaines d'articles scientifiques en anglais.

*Le Maboul*, Julliard, 2000 ; *La fin tragique de Philomène Tralala*, Julliard, 2003 ; *Tu n'as rien compris à Hassan II*, Julliard, 2004 (Grand Prix SGDL de la Nouvelle) ; *De l'islamisme. Une réfutation personnelle du totalitarisme religieux*, Robert Laffont, 2006 ; *La Femme la plus riche du Yorkshire*, Julliard, 2008.

### Martin Lexell

Martin Lexell vit à Madrid depuis 1988, après avoir étudié à l'université d'Uppsala (Suède) la Philologie nordique et hispanique. Il est actuellement professeur de langue et de littérature suédoises à Madrid (Escuela Oficial de Idiomas de Madrid) et traducteur du suédois vers l'espagnol. Il a notamment traduit Per Olov Enquist, Mikael Niemi, Eke Edwardsson, Stieg Larsson. Il a participé à l'élaboration de cinq anthologies de la littérature nordique en charge de la partie relative aux auteurs suédois représentatifs du XX<sup>e</sup> siècle.

Per Olov Enquist *El libro de Blanche y Marie* (Boken om Blanche och Marie), Destino 2007 (en collaboration avec Cristina Cerezo); Stieg Larsson *Los hombres que no amaban a las mujeres - Trilogía Millennium* (Män som hatar kvinnor), Destino 2008 (en collaboration avec Juan José Ortega); Maj Sjöwall - Per Wahlföo *El hombre del balcón* (Mannen på balkongen), RBA 2008 (en collaboration avec Manuel Abella).

### **Alain Mabanckou**

Né le 24 février 1966 au Congo Brazzaville, Alain Mabanckou commence des études de Droit à Brazzaville, puis en France, à l'université Paris Dauphine (Paris IX) où il obtient un DEA en Droit des affaires. Conseiller de la Lyonnaise des Eaux – aujourd'hui SUEZ – pendant 10 ans, il publie parallèlement des livres de poésie qui seront primés. En 1998 paraît son premier roman, *Bleu-Blanc-Rouge*. En 2001, il bénéficie d'une résidence d'écriture aux Etats-Unis, démissionne de la Lyonnaise des Eaux et accepte en 2002 le poste de professeur des littératures francophones à l'université du Michigan. Depuis 2006, il enseigne au département d'études francophones et de littérature comparée à l'université UCLA - Los Angeles.

*Verre Cassé*, Seuil 2005; *Mémoires de porc-épic*, Seuil 2006; *Black Bazar*, Seuil, 2008.

### **Loriano Macchiavelli**

Né à Vergato en 1934 Loriano Macchiavelli est tour à tour metteur en scène, acteur et enfin écrivain.

En 1974, il écrit la première aventure de Sarti Antonio qui deviendra l'un des policiers les plus populaires de la Péninsule. Dès 1978 ses romans sont adaptés pour la télévision italienne. L'auteur participe en tant que scénariste à 13 téléfilms qui sont programmés de 1991 à 1993 sur la RAI. Il est à l'origine de la création, au début des années 1980, de l'association SIGMA (Scrittori del Giallo e del Mistero Associati), puis en 1984, du *Groupe 8* qui rassemblait des écrivains tels que Renato Olivieri, Enzo Russo ou Attilio Veraldi et enfin en 1990 du célèbre *Groupe 13* (cette dernière initiative a relancé avec succès le roman policier italien contemporain). Il est le cofondateur et directeur de la revue *Delitti di carta*.

*Les souterrains de Bologne*, Métailié, 2004 (traduction Laurent Lombard); *Bologne, ville à vendre*, Métailié, 2006 (traduction Laurent Lombard); *Derrière le paravent*, Métailié, 2008 (traduction Laurent Lombard).

### **Jamal Mahjoub**

Né d'un père soudanais et d'une mère anglaise, Jamal Mahjoub grandit à Khartoum puis part étudier la géologie à Sheffield avec l'idée d'entreprendre

des recherches pour exploiter le pétrole soudanais. Il vit ensuite à Londres, puis à Copenhague, avant de s'installer à Barcelone. Tous ses romans sont traduits en français et souvent réédités. Jamal Mahjoub a la particularité d'écrire en anglais et de défier les frontières habituelles de l'establishment, classé anglais dans un paysage littéraire soudanais, largement arabophone et arabe dans un paysage littéraire londonien (ou danois ou espagnol).

*Latitudes à la dérive*, traduit de l'anglais par Charlotte Willez, Actes Sud, 2007; *La Navigation du faiseur de pluie*, Babel Actes Sud, 2006, traduit par Anne W. Minkowski et F. Baseden.

### **Dominique Manotti**

Née en 1942 à Paris qu'elle n'a jamais quitté, Dominique Manotti fait ses études d'histoire à la Sorbonne et a enseigné l'histoire économique contemporaine dans une université parisienne, avec une parenthèse de dix ans (fin des années 1970) durant laquelle elle fut permanente syndicale CFDT.

Elle poursuit une œuvre de chroniqueuse des temps modernes, roman après roman, et dénonce l'injustice fondamentale des rapports de force entre les faibles et les puissants. Son talent à reproduire le réel en lui injectant des doses de fiction n'est évidemment pas sans rappeler la démarche d'Ellroy, filiation qu'elle revendique.

*Nos fantastiques années fric*, Rivages, 2001; *Le Corps noir*, Seuil, 2004; *Lorraine Connection*, Poche, Rivages/Noir, 2008.

### **Diego Marani**

Né en 1959 à Ferrare, en Émilie Romagne, Diego Marani est écrivain, traducteur et journaliste italien. En 1996, traducteur au Conseil de l'Union européenne il invente « l'europanto », une langue internationale ironique. Il l'utilise dans un livre humoristique, *Las adventures de l'inspecteur Cabillot*, paru en France en 1999 aux éditions Mazarine. Son roman le plus célèbre, *Nouvelle grammaire finlandaise* (Bompiani, Italie, 2000) a été traduit en plusieurs langues et a reçu en Italie le prix littéraire Grinzane-Cavour. Il est l'auteur d'autres romans : *L'ultimo dei Vostiachi* (Bompiani 2002) *L'interprete* (Bompiani, 2004), *Il Compagno di scuola* (Bompiani 2005). En tant qu'essayiste, Diego Marani a écrit *A Trieste con Svevo* et *Come ho imparato le lingue*. Il écrit régulièrement dans les pages culturelles du quotidien italien *Il Sole 24 Ore*.

*Nouvelle grammaire finnoise*, traduit de l'italien par Danièle Valin, Rivages, 2009.

### **Khaled Osman**

Khaled Osman est né en Égypte mais a grandi en France; il s'est toujours intéressé à la littérature arabe, d'abord comme lecteur, puis comme traducteur vers le français. Après avoir traduit Naguib Mahfouz, il s'est orienté vers

l'œuvre de Gamal Ghitany, dont il a traduit une dizaine d'ouvrages, parmi lesquels, *Le livre des Illuminations* (Seuil, 2005, prix Amédée-Pichot). Il a également co-traduit de l'arabe (Palestinien) *Un printemps très chaud de Sahar Khalifa* (Seuil, 2008). Khaled Osman a collaboré à diverses revues, dans le domaine de la littérature et du cinéma. Il a été le conseiller littéraire cairote de la revue *Meet Le Caire/Vancouver*, 2008.

### **Daniel Rondeau**

Successivement rédacteur en chef des pages culturelles de *Libération*, grand reporter au *Nouvel Observateur*, puis éditorialiste à *L'Express*, Daniel Rondeau s'impose dans le milieu journalistique mais également dans le domaine de la littérature. En 1987, il fonde les éditions Quai Voltaire et fait redécouvrir au public l'écrivain américain Paul Bowles. Daniel Rondeau est l'auteur de nombreux récits de voyage, romans, essais politiques et littéraires et de récits autobiographiques.

Daniel Rondeau est actuellement Ambassadeur de France à Malte.

Il a reçu en 1997 le prix des Deux Magots pour son livre *Alexandrie* et en 1998, le grand prix de l'Académie Paul-Morand pour l'ensemble de son œuvre.

*Les Vignes de Berlin*, Grasset, 2007; *Journal de lectures*, Transbordeurs, 2007; *Dans la marche du temps*, Le Livre de Poche, 2006; *Istanbul*, NiL, 2002.







